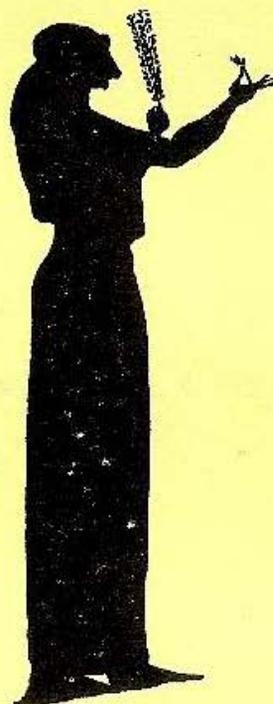


ANTAIOS

Equinoxe d'automne 1994

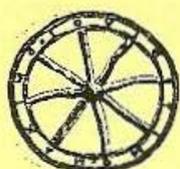
No. 5



SECRETS ET INITIATIONS

Périodique trimestriel - Septembre 1994
Bureau de Dépôt 1050 Bruxelles 5

300 FB
60 FF



Revue trimestrielle éditée par l'association ANTAIOS
168 rue Washington bte 2, B 1050 Bruxelles, Belgique.
Directeur et éditeur responsable : Christopher Gérard.

Tout article n'engage que son auteur.
La reproduction de textes publiés par ANTAIOS est strictement interdite
sauf accord écrit de la direction.

La cotisation donne droit à des réductions sur les activités de l'association ainsi qu'à la revue :

Membre sympathisant : 900 FB/180 FF

Membre de soutien : 1800 FB/350 FF

Membre d'honneur : au bon plaisir.

Pour la Belgique, à verser sur le compte "Générale de Banque" d'ANTAIOS :
210-0477993-29.

Pour la France, paiement en liquide ou par chèque à l'ordre de C. Gérard.

Pour les autres pays : paiement en liquide ou par mandat postal adressé à C. Gérard.

OU SE PROCURER ANTAIOS ?

BRUXELLES

LIBRIS, 40/42 Avenue de la Toison d'Or, B-1060 Bruxelles

CHEVREUILLE-RENARD, 71 Rue des Eperonniers, B-1000 Bruxelles

LA BORGNE AGASSE, 17 Rue de la Tulipe, B-1050 Bruxelles

PRESSES UNIVERSITAIRES DE BRUXELLES, 42 Avenue P. Héger, B-1050 Bruxelles

TROPISMES, 11 Galerie des Princes, B-1000 Bruxelles

FNAC City 2, B-1000 Bruxelles

BARDIT, 106 Rue du Midi, B-1000 Bruxelles

MALPERTUIS, 18 rue des Eperonniers, B-1000 Bruxelles

HISTOIRES, 76 Coudenberg, B-1000 Bruxelles

PARIS

LATABLE D'EMERAUDE, 21 Rue de la Huchette, F-75005 Paris

LIBRAIRIE DU GRAAL, 15 Rue Jean-Jacques Rousseau, F-75001 Paris

LIBRAIRIE COMPAGNIE, 58 Rue des Ecoles, F-75005 Paris

GALERIE CYBELE, 65bis Rue Galande, F-75005 Paris

En guise d'éditorial...

"Vous savez que ce type de religion cosmique, qu'on appelle "polythéisme", ou "paganisme", était assez déconsidéré, non seulement par les théologiens, mais aussi par certains historiens des religions. Moi, cependant, j'ai vécu parmi les païens, j'ai vécu parmi ceux qui participaient au sacré par la médiation de leurs dieux. Et leurs dieux étaient des figures ou des expressions du mystère de l'univers, de cette source inépuisable de création, de vie et de béatitude... C'est à partir de là que j'ai compris leur intérêt pour l'histoire générale des religions. En somme, il s'agissait de découvrir l'importance et la valeur spirituelle de ce qu'on appelle "paganisme"."

Mircea Eliade

Au moment où Ernst Jünger, à la veille de son centième anniversaire, est célébré par un superbe numéro du Magazine littéraire, nous saluons la mémoire du grand historien des religions et co-directeur d'Antaios (1959-1971), Mircea Eliade. C'est la moindre des choses: question de fidélité à l'un de nos maîtres, d'autant plus que ce dernier est attaqué d'une façon singulièrement inélégante dans un ouvrage publié par des presses universitaires, ce qui ne laisse pas d'étonner. C'est le propre des anarques de déclencher l'ire des amateurs d'orthodoxie. Souvenons-nous des manifestations aussi puérides que dérisoires qui accompagnèrent, en 1982, la remise à Ernst Jünger du Prix Goethe... Mais enfin, la lecture des aventures de Tintin nous a appris le fameux dicton des nomades du désert: les chiens aboient, la caravane passe.

La présente livraison d'Antaios déconcertera plus d'un lecteur puisque nous avons jugé intéressant de céder la parole à deux Vénérables de loges maçonniques. Nous savons "de source sûre" que, dans certaines loges, s'effectue un travail sérieux sur le Paganisme. D'où la raison de ces entretiens.

Nous précisons que les responsables de la revue n'avalisent pas nécessairement les affirmations de l'un ou de l'autre. Simplement, nous jouons, en toute liberté, notre rôle de forum, de point de rencontre entre personnes ou groupes menant une Quête. Au risque de déplaire aux amateurs de schémas manichéens et de murailles de Chine...

ANTAIOS

ANTAIOS ne bénéficiant d'aucune subvention survit grâce à la générosité de ses abonnés. Pensez donc à vous abonner, à offrir un abonnement à vos amis. Vous contribuerez ainsi au développement d'une entreprise unique dans le domaine francophone.

Entretien avec le Vénérable d'une Loge maçonnique traditionnelle française

ANTAIOS: Comment définiriez-vous l'esprit de votre Loge?

Notre Loge est une communauté d'Ouvrants dont les centres d'intérêts sont avant tout d'ordre initiatique, ésotérique, symbolique et philosophique -d'après le sens fort du concept de Philosophie: Amour de la sagesse-, dans l'esprit des «traditions spirituelles» de l'Europe.

Ce qui nous motive, individuellement et collectivement, c'est l'avancée en connaissance dans ces différents domaines, sachant que la connaissance n'est que marginalement intellectuelle car elle est avant tout «co-naissance», expérience de tout l'être. Il y a donc d'abord une exigence qui porte sur le travail sur soi de chaque Ouvrant. On peut y voir une expérience quasi alchimique dont le but est de transmuter le plomb d'une nature «humaine, trop humaine» en l'Or de l'Initié, du Sage, de l'Homme véritable, de celui qui est devenu pont entre la Terre et le Ciel. La spécificité de l'Initiation maçonnique fait que cette Quête n'est pas individualiste mais fondée sur la synergie des expériences de chacun. Si nous mettons l'accent, au préalable, sur cette dimension personnelle de l'Oeuvre en Loge, c'est parce qu'elle est fondamentale en tant que socle de tout le reste. Le point essentiel, en effet, n'est pas, pour un Franc-Maçon traditionnel, de vouloir changer le monde mais de se changer lui-même. Il se peut, à terme, que la conjugaison de l'énergie spirituelle de tous au sein de l'Egrégora de la Loge fasse pression sur le devenir spirituel du monde lui-même. Mais cela n'est donné qu'éventuellement et par surcroît en sachant que la qualité et la puissance de cet impact sur le monde est fonction de la qualité et de la puissance du corps spirituel de la Loge.

En second lieu, notre voie peut être qualifiée de gnostique -dans l'acception étymologique du mot Gnose, tel que l'emploie par exemple Abellio-, en ce sens que nous ne privilégions aucune des approches de la Connaissance. L'expérience spirituelle en est une, comme l'expérience du travail de l'intelligence sur les savoirs, ou l'illumination à travers l'oeuvre d'art ou la nature. Dans la phase présente de notre travail, nous accordons, par exemple, une grande place à la mise au jour conceptuelle et compilatrice des savoirs sur les «traditions spirituelles» de l'Europe. Il y a là un immense chantier dicté par l'urgence et destiné à arracher ces savoirs d'une part, au seul regard des savants rationalistes et, d'autre part, aux manipulations intéressées de ce que, pour faire bref, nous appellerons les forces contre-initiatiques.

Enfin, et sans épuiser l'objet de votre question, nous concluons sur la fonction de havre de paix, de sérénité et de sécurité que représente la Loge pour les Esprits libres qui y ont été admis. Il faut entendre cela dans un double sens. D'abord, au sens où nous n'accueillons que ceux qui savent ne pas absolutiser leurs choix individuels profanes ou sacrés (dont ils restent parfaitement libres au demeurant) et qui savent rester fidèles à leurs options sans les transformer en dogmes à imposer aux autres. Il est bon d'être conscient que la Liberté d'Esprit commence d'abord à l'égard de soi-même.

Ensuite, au sens où la Loge ne reconnaît aucun tabou, aucun interdit dans la recherche de la vérité en quelque domaine que ce soit. L'espace/temps sacré de la Loge ne connaît pas le sens du mot excommunication. Tout peut être dit, sans censure ni condamnation, au sein de la Fraternité de la Loge. Aujourd'hui, quand un Nouvel Ordre Moral étend partout la chape de plomb des petites valeurs mesquines du «dernier homme» prophétisé par Nietzsche, ce type de lieu se fait rarissime: nous nous faisons gloire d'en être un.

A: En quoi l'esprit de votre Loge diffère-t-il de celui d'autres organisations maçonniques?

Nous pourrions répondre uniquement par une pirouette et vous demander d'apporter vous-même la réponse à votre question en comparant ce que nous venons d'énoncer avec ce que vous pouvez savoir des autres courants maçonniques. Cela dit, il nous faut être plus précis, par respect pour vos lecteurs. Aussi, permettez-moi, avant de répondre directement à votre question et pour que notre réponse soit plus compréhensible, de nous livrer à un bref survol historique. Comme vous le savez, la date de 1717 est couramment avancée comme point de départ de la Franc-Maçonnerie. Pour les Francs-Maçons «modernistes» ou «anglo-protestants», il s'agit de la date de sa création. Pour les Francs-Maçons «traditionnels», il s'agit de la date

de la réorganisation «moderne» de l'Ordre. La nuance est d'importance!
Dans les faits, 1717 est tout autant un point d'aboutissement qu'un point de départ, ce qui explique la complexité du paysage maçonnique actuel. Pour faire bref, disons qu'en Ecosse - et non en Angleterre -, entre 1590 et 1700, s'est produite une conjonction entre la vieille initiation professionnelle des bâtisseurs de tradition pythagoricienne - restée plus vivace dans les îles britanniques que sur le continent pour des raisons de conjoncture historique - et un ensemble de courants ésotériques (principalement néoplatoniciens et hermétistes) dont la veine souterraine n'a cessé d'irriguer l'Europe, du Moyen Age à la Renaissance. Dans la seconde moitié du XVII^{ème} siècle surtout, à la faveur de la venue en Angleterre d'élites écossaises liées à la dynastie des Stuart, la Franc-Maçonnerie s'est implantée dans ce pays, mais sur un mode plus mondain qu'ésotérique, de surcroît étroitement tributaire des enjeux idéologico-politiques anglais. En 1717, dans un contexte où la lutte entre le Protestantisme - dont l'Angleterre des Hanovre était devenue le principal champion - et le Catholicisme romain demeurait vive, deux pasteurs anglicans, Désagulier et Anderson, eurent l'idée de génie de se servir de la Franc-Maçonnerie pour propager leurs idées. Il est juste de dire que plus encore que Protestants, tous deux étaient les vecteurs de l'idéologie libérale conceptualisée par John Locke et portée au pouvoir en Angleterre par le «Glorieuse Révolution» de 1688. Désagulier et Anderson, appuyés par la haute noblesse Whig, entreprirent, à partir de 1717, de normaliser la Franc-Maçonnerie londonienne. Leur dessein était peut-être de rivaliser avec l'Ordre des Jésuites sur les plans intellectuel, moral et politique. Ils furent aidés en cela par la fascination exercée sur les élites européennes par une Angleterre victorieuse dans la Guerre de Succession d'Espagne et devenue puissance prépondérante en Europe. On voit bien là le point de départ des courants maçonniques libéraux, progressistes, individualistes et rationalistes. Mais, aux yeux de la Maçonnerie ésotérique traditionnelle, cette «création» londonienne de 1717 n'est qu'une escroquerie doublée d'une subversion caractérisée. Le courant ésotérique survécut en marge de la Maçonnerie anglaise. D'une certaine manière, on peut dire que les Hauts Grades issus du système de Ramsay, les divers rites hermétistes, chevaleresques et égyptiens qui apparurent tout au long du XVIII^{ème} siècle en constituent les points d'émergence. Il y a donc deux filiations maçonniques globales, la «moderne» et l'ésotériste. Nous nous situons sans ambiguïté du côté de la seconde dont nous osons dire qu'elle détient seule la légitimité spirituelle de l'initiation maçonnique. Où les choses se compliquent, c'est que la Franc-Maçonnerie ésotérique n'est elle-même pas unitaire. Nous vous avons dit que la Franc-Maçonnerie des bâtisseurs médiévaux était devenue le réceptacle de multiples courants ésotériques. Elle doit

ce destin au fait qu'elle est pratiquement la seule organisation initiatique traditionnelle à nous être parvenue de l'Antiquité. Cette qualité de vecteur initiatique de tradition immémoriale est fondamentale dans une perspective ésotérique qui met l'accent sur le rattachement à une source spirituelle dans une vision cyclique du devenir historique. Il y a alors eu phénomène de système: de nombreux courants ésotériques se sont rattachés à la légitimité de la filiation initiatique maçonnique et, en retour, l'ont enrichie de leurs apports, déclenchant même l'apparition de surges, plus adaptés à leurs vues particulières, se détachant du tronc commun pour voler de leurs propres ailes. Ainsi en a-t-il été d'une tradition chevaleresque et théosophique qui s'est incarnée dans le Régime Ecossais Ancien et Accepté ou d'une tradition hermético-alexandrine au sein des divers Rites Egyptiens (sans préjudice de la possible dégénérescence interne de ces traditions due à la modernité).

Pour ce qui nous concerne, et c'est bien là la différence que nous voulons marquer au sein de la Franc-Maçonnerie ésotérique, si nous faisons nôtres les sources pythagoriciennes, platoniciennes et hermétistes païennes de l'Antiquité hellénistique (comme d'autres maçonneries) nous mettons aussi l'accent sur les apports ésotériques et symboliques des autres Paganismes d'origine indo-européenne.

Il ne s'agit d'ailleurs que de la mise en lumière d'un héritage déjà présent dans les traditions ésotériques de ces deux derniers millénaires mais masqué par la méconnaissance de son origine réelle.

A: Nombreux sont ceux, Maçons ou non, qui pensent que la Franc-Maçonnerie est indissociable de ce qu'il est convenu d'appeler Judéo-Christianisme. Comment conciliez-vous votre référence au Paganisme et votre engagement maçonnique?

D'une certaine manière, pour qui y regarderait de près, rien en Europe ne serait, à ce compte-là, dissociable du Judéo-Christianisme. Et surtout pas une forme de néopaganisme qui ne sait se construire une identité qu'en prenant le contre-pied de ce qu'il a cru comprendre d'une abstraction nommée Judéo-Christianisme. Or, se proclamer antichrétien ou antijudéo-chrétien, c'est encore se situer dans la problématique et la dépendance de ce à quoi l'on s'oppose. Le contraire d'une erreur n'est pas nécessairement une vérité.

Plus sérieusement, votre question nous amène d'abord à ne pas pouvoir retenir, d'un simple point de vue épistémologique, le concept de «Judéo-Christianisme» qui fait trop facilement litière des profondes différences théologiques, doctrinales et culturelles qui existent structurellement d'une part entre Judaïsme et Christianisme, d'autre part entre les différentes confessions chrétiennes elles-mêmes. Enfin, posé en absolu immuable, ce pseudo concept ne peut rendre compte de la complexité

des transformations historiques et doctrinales de ces religions à travers les siècles. L'impasse sur la dimension historique et sur la généalogie doctrinale ne permet pas, par exemple, de rendre compte des interactions «des» Paganismes européens avec «les» Christianismes primitifs qui ont profondément modifié les seconds pour leur donner une physionomie particulière dans les domaines celtes, latins, germaniques, grecs et slaves. Il faut se méfier des slogans quand on aborde ces domaines.

Cette précaution scientifique prise, nous voyons très bien ce qui motive votre question. Les rituels maçonniques, presque tous tombés dans le domaine public, indiquent des développements fondés sur une mythologie mettant en scène le Temple de Salomon et l'Architecte Hiram. A première vue, tout ce qu'il y a de plus «judéo-chrétien». Cependant, il ne faut pas perdre de vue que nos rituels viennent d'une époque où toutes les références religieuses, politiques et sociales étaient issues de la culture chrétienne. On ne peut pas faire l'impasse sur les 1500 ans qui, en Europe occidentale du moins, ont été dominés par ces références. Une attitude saine ne peut consister à se crisper sur l'aspect chrétien de toute cette histoire, sinon, l'on se condamne à ne rien y comprendre. On se condamne aussi à s'illusionner sur soi-même si l'on en arrive à croire que l'on ait pu franchir l'espace de temps entre les siècles païens et nos jours, indemne de toute modification de perspective due aux Christianismes. Il faut, au contraire, décrypter, sous la couverture chrétienne, les traces perdurantes des Paganismes afin de leur redonner sens et incarnation. Ce qui ne doit pas empêcher d'avoir conscience que ceux qui assument la tâche de la transition ne seront, au mieux, que des «christiano-païens» comme furent «pagano-chrétiens» ceux qui assurèrent la transition entre Paganismes et Christianismes. Il faudra très longtemps avant que puissent apparaître des Païens «innocents» et, encore ne seront-ils vraisemblablement pas la copie conforme des Païens des siècles révolus. La Franc-Maçonnerie fait partie intégrante d'un héritage passé de l'époque païenne à l'époque chrétienne et donc, adapté aux nouvelles références obligées. Mais la morphologie de l'initiation maçonnique la rapproche davantage de «l'aristocratie» des initiations antiques que du «démocratisme» chrétien. Nous soutenons l'incompatibilité fondamentale entre le message universel du salut chrétien universel et le caractère secret et élitiste de l'Initiation. Les initiations rejouent à chaque fois un drame mythologique qui se réincarne dans chaque nouvel initié alors que, pour les Chrétiens, il ne peut y avoir de commémoration du sacrifice du Christ. Les références «judéo-chrétiennes» de l'initiation maçonnique ne sont alors que transitoires, tout en sachant que celles qui furent choisies (et quelquefois inventées ou très largement extrapolées de la Bible ou des Évangiles) le furent pour des raisons symboliques et ésotériques précises et qu'elles ne peuvent être remplacées n'importe comment, par n'importe quoi.

Tout travail sur ce sujet demande du temps, de la réflexion et de la prudence: un rituel authentique n'est jamais arbitraire.

A: N'y a-t-il pas pourtant incompatibilité entre une référence à la Lumière du Nord et la référence à l'Orient?

Quand on parle d'Orient en symbolique maçonnique, il ne faut pas croire que cela se rattache à l'Orient, au Moyen-Orient géographiques et culturels. L'Orient maçonnique vient très directement de l'expression latine «oriens sol». «Oriens» est le participe présent du verbe «oriri»: «se lever, naître». «Oriens sol» est donc le Soleil levant ou naissant. La symbolique maçonnique de l'orientation (disposition par rapport au Soleil levant) possède un caractère solaire très marqué, ce que l'on ignore souvent. Jouent ici des correspondances analogiques magiques qu'il serait trop long de développer. Cela n'est de toute façon absolument pas incompatible avec le fait de placer notre «Orient» spirituel en Hyperborée. Il s'agit de placer son axe intérieur dans la direction de la Lumière du Nord.

A: La Maçonnerie se proclame volontiers «universelle». N'est-ce pas en contradiction avec votre attachement pour la culture et l'héritage européens?

Toute quête spirituelle tend, il est vrai, vers l'universel, mais les moyens pour y parvenir sont nécessairement particuliers, car déterminés par l'histoire, l'héritage, l'éducation, ou même l'inconscient, de ceux qui s'y engagent.

L'apparente difficulté réside au départ dans une mauvaise compréhension des mots. On qualifie maintenant «d'universel» ce qui unifie le monde dans ses formes immédiatement visibles, et donc l'uniformise. Les prétentions «universelles» de certaines idéologies, ou dogmes religieux, associées à l'uniformisation abusive des modes de vie, ont conduit, bien à tort, les dernières minorités culturelles enracinées de nos pays à confondre toute vocation à l'universel avec un totalitarisme en puissance. A l'évidence, la confusion se fait entre l'universel et «l'universalisme» dont procèdent les maux dénoncés ici. C'est ainsi que selon le dictionnaire, l'universel est «ce qui englobe la totalité des êtres et des choses». Il donne son sens aux parties par la reconnaissance de la totalité. L'universalisme, quant à lui, procède de la démarche inverse: il réduit la totalité à l'une de ses parties lorsqu'il proclame «bonne pour tous» une loi morale ou une vérité issue de quelque expérience particulière. Cela soutient le décret d'une norme «horizontale» au regard de laquelle l'hétérogène et le divers sont perçus comme déviants, ou non signifiants. Loin de rendre compte de la totalité, l'universalisme repose donc sur un a priori d'exclusion et de réductionnisme. Il est l'absolutisation d'une partie du réel et ne correspond en rien à la définition de l'universel fondée sur la «totalité des êtres et des choses».

La difficulté réside dans le fait que la compréhension de l'universel ne peut se faire sans une perception effective de la totalité. Cela suppose la reconnaissance, non seulement par l'intellect, mais d'abord par l'intuition et l'expérience, que l'homme est relié au monde et au cosmos, et qu'il est lui-même un tout, en ses dimensions biologique, culturelle, mais aussi psychique et spirituelle. De cette approche, les sciences contemporaines nous ont donné un premier aperçu en reconnaissant le lien entre l'homme et le réel. La psychologie et les sciences de l'imaginaire confirment ce paradigme d'unité de l'homme et du monde par le biais des archétypes, qui seraient communs aux hommes mais aussi au réel en son entier, comme c'est le cas pour les archétypes des nombres. Il y a ainsi convergence vers cette idée, au demeurant très pythagoricienne, d'unité «verticale», ou de totalité, au sein de laquelle chaque individualité ne se révèle pleinement elle-même que par son interaction avec les autres. La notion d'universel se trouve précisément dans cette révélation à soi par le biais de la totalité. Cette approche se réalise fortement dans ce que nous appelons l'égrégoré.

L'égrégoré est «l'être de cohésion», ou encore l'entité collective de la Loge, dont la puissance aide tous ceux qui en sont dignes à devenir véritablement eux-mêmes, c'est-à-dire à se réapproprier des plans de conscience (mémoire collective, intuition, perception de l'invisible...) en général atrophiés en notre époque de déclin du sacré. Chacun en Loge est ainsi un pont entre son «moi» et l'égrégoré, c'est-à-dire entre ce qui est particulier, individuel et ce qui émane de l'universel. Tout cela est difficilement traduisible par des mots, car les mots sont objectifs et les mêmes pour tout le monde, alors qu'il s'agit ici essentiellement de vécu, donc de quelque chose de «subjectif», de propre au sujet. Ce dernier constat ne condamne en rien la validité de notre démarche. Subjectif ne veut pas dire irréel: plus nous montons dans les plans de conscience, plus la subjectivité de certains phénomènes peut être partagée par la communauté. Ce qui est conçu, ou rejeté, par les uns comme une croyance arbitraire ou comme une théorie abstraite peut être simplement constaté par d'autres comme une réalité plus «vraie» que celle partagée par tous. Nous retrouvons l'essence du Paganisme: il ne s'agit pas de croire et d'obéir, mais de s'ouvrir au monde invisible, de l'expérimenter, pour combattre en nous-mêmes l'oubli des choses vraies. Platon lui-même ne disait pas autre chose dans son mythe de la caverne. C'est dans cet élargissement «vertical» de notre «compréhension» (com-prendre: prendre avec, complètement) du monde que nous pouvons tendre vers l'universel. Nous sommes bien loin de l'homogénéisation «horizontale» des formes. L'universel n'est pas une loi ou un discours, mais une qualité possible de notre relation avec le monde et les autres hommes.

A: Pensez-vous le Paganisme compatible avec une voie initiatique?

Assurément oui, nous nous étonnons même qu'on puisse penser le contraire. Toute religion authentique, et les religions païennes n'échappent pas à la règle, est basée sur la dialectique de l'exotérisme et de l'ésotérisme. Dans les religions, l'exotérisme -ce qui se passe à l'extérieur-, est ce qui se donne à voir, ce qui s'adresse au plus grand nombre.

Ce n'est pas faire injure au «plus grand nombre» que de souligner qu'il n'a jamais qu'une compréhension limitée de sa religion: c'est seulement reconnaître la variété des types humains organiquement associés au sein des communautés humaines, du moins dans les sociétés traditionnelles qui n'ont pas connu le mélange des castes spirituelles. La religion exotérique n'est alors que la vulgate, la simplification rendue accessible à tous. Mais, ce caractère même de simplification renvoie à une source, à un socle plus complet et exigeant qui est la religion ésotérique. Celle-ci n'est pas seulement une théologie ou une philosophie plus élaborée, elle est surtout une pratique existentielle qui vise la transformation de l'être de celui qui suit sa voie. Les religions païennes de l'ancien monde européen ont connu ces deux formes. Il y a eu ainsi une matière exotérique (morale et sociale) et une matière ésotérique (symbolique, magique et initiatique) d'être païen. Et il faudrait ici insister sur la nature profonde d'un Paganisme vécu comme travail sur soi et reliance à l'énergie de la Nature. Pour des raisons de nature propre, la religion exotérique laisse toujours plus de traces extérieures que la religion ésotérique mais il y a malgré tout assez d'éléments, corroborant ce que nous affirmons, dans l'histoire des religions pour que l'on ne doute pas de nos assertions.

Ce qu'il importe de bien saisir, c'est que lorsqu'il s'agit de transformation existentielle, l'initiation en tant que choc, en tant que seconde naissance provoquée, est indispensable. Nous soutiendrons donc qu'une voie initiatique païenne est nécessaire, aujourd'hui comme hier, à une religion païenne authentique pour être son noyau dur, sa source de légitimité.

Répetons-le, l'initiation est par essence «aristocratique»: elle ne s'adresse pas à tous mais seulement à ceux qui en ont la vocation. Précisons aussi que la voie initiatique ne rejette pas la religion exotérique qui lui est indispensable moyen d'action sur le monde, en fonction de la nature propre d'un peuple à un moment déterminé. Elle se place simplement à un autre niveau, à un niveau où la vulgate n'est plus à prendre au pied de la lettre. La voie initiatique peut même atteindre un stade où les initiés issus de divers rameaux spirituels peuvent se reconnaître pour frères. Quels que soient leurs points de départ, toutes les spirituités vraies convergent vers le même Centre. Mais ce qui, à ce niveau d'expérimentation spirituelle est synthèse, au niveau

exotérique ne serait que poison. C'est toute la différence qui existe entre le cosmopolitisme culturel à l'échelle des peuples qui produit la confusion et le métissage et la rencontre universelle des initiés qui savent concilier organiquement leurs différences exotériques et leur ressemblance ésotérique. Tout est dans la différence des plans. Enfin, il faut être conscient que les formes anciennes des Paganismes européens n'ont jamais été hostiles à l'ésotérisme ou au fait initiatique: elles leur ont toujours reconnu une place éminente au coeur de leurs systèmes religieux. Il n'en est pas allé de même avec le Christianisme qui, fidèle à son essence de religion de masse (le salut pour tous) a toujours persécuté comme hérétiques les mouvements qui, en son sein, se sont réclamés de l'ésotérisme. La version catholique romaine du Christianisme, qui s'est affirmée dans nos pays d'Europe occidentale a poussé l'anti-ésotérisme à des hauteurs inégalées. Ce fut particulièrement vrai après la Réforme Catholique du Concile de Trente, quand le Catholicisme est devenu exclusivement une religion de contrôle social à vocation politique, à message moralisateur et à moyen d'action humanitaire (on disait alors «charitable»).

Il est étrange de retrouver parfois cette attitude de rejet de l'initiation chez certains néopaiens. N'auraient-ils rompu qu'avec le vocabulaire catholique ... mais non avec le moule?

A: Revenons à l'initiation maçonnique: peut-on la considérer comme une initiation de troisième fonction?

Je suppose que vous faites allusion à la Trifonctionnalité indo-européenne si magistralement ramenée des limbes de l'histoire par Georges Dumézil. Il faut se garder de toute perception péjorative de la troisième fonction. Ce peut être une source d'erreur pour une bonne compréhension de la hiérarchie holistique des fonctions religieuses et sociales dans le système indo-européen. En effet, la notion de subordination administrative et militaire en est absente. Ce qui existe, ce sont des plans différents entre eux, de niveau qualitativement inégaux au regard de l'engagement spirituel. Mais, cependant, ils n'en sont pas moins complémentaires pour assurer l'existence équilibrée des communautés. La troisième fonction n'est pas méprisable en soi. Sa relative infériorité ne s'apprécie qu'au regard de la seconde fonction chevaleresque et de la première fonction magico-religieuse qui gouverne la précédente. Cela, certains néopaiens, qui, par mauvais romantisme, survalorisent le fait guerrier, semblent quelquefois l'oublier.

Cela dit, dans notre époque d'inversion des valeurs, un tel débat ne peut que rester académique. D'un point de vue non-moderne, une initiation réelle de troisième fonction serait toujours mille fois supérieure qualitativement à n'importe quelle prétention intellectuelle confinée dans une dimension profane.

Rassurez-vous tout de même, les hasards de l'histoire, comme je pense vous l'avoir dit, ont conduit de nombreux courants ésotériques de première et de seconde fonction à trouver refuge au sein de l'organisation maçonnique. Laquelle, sous de nombreux noms et quelles que soient les religions et les dynasties, fut longtemps liée aux Prêtres et aux Rois pour la construction de leurs Temples et Palais. Ce n'est pas pour rien que notre Art s'appelle l'Art Royal. Méditez aussi les trois pointes de notre Triangle, différentes d'orientation mais unies dans la même figure.

A: Qui considérez-vous comme vos précurseurs ou vos guides spirituels dans votre Oeuvre?

C'est une question difficile. D'abord parce que nous n'avons pas vraiment de précurseurs dans l'orientation spécifique qui est la nôtre. Ensuite, la notion de guide spirituel est étrangère à l'Initiation maçonnique, laquelle appelle chaque Initié à devenir son propre Maître, son propre guide spirituel. Maintenant, vous souhaitez peut-être des indications sur des auteurs ou des oeuvres qui peuvent nous inspirer sur des plans divers. Il y a d'abord et fondamentalement, les traces de la mémoire païenne contenues dans nos mythes (indiens, grecs, germaniques et celtiques surtout) que nous soumettons à une grille de lecture ésotérique. Ensuite, et ce sera une énumération non exhaustive, on peut trouver Platon et le néoplatonisme, Pythagore et le néopythagorisme, l'École hermétiste d'Alexandrie, les Hermétistes du Moyen Age et de la Renaissance, Maître Eckhart et les Mystiques rhénans, Giordano Bruno, Paracelse, Jacob Boehme et l'École théosophique allemande, les Romantiques, Nietzsche, Guénon, Evola, Abellio, Alain Daniélou, Henry Corbin, sans oublier des apports extra-européens: les maîtres du Zen et du Tao, Castaneda, ou les tenants actuels du nouveau paradigme dans les sciences...

Prise dans sa sécheresse, cette énumération peut paraître éclectique, mais chacun de ces noms représente une rencontre qui a modifié ou continue de modifier notre trajectoire, à moins qu'elle n'ait ouvert de nouvelles perspectives.

A: Quelle place vous accordez-vous dans la Renaissance païenne en Europe?

Votre question tient pour acquise une Renaissance païenne en Europe. Bien que nous le déplorions, nous sommes loin d'en être certains. La mort lente du Christianisme en tant que religion ne signifie nullement qu'une relève païenne se profile à l'horizon. Si relève il semble y avoir, elle paraît plutôt provenir du matérialisme consumériste et individualiste. Ce qui en soi n'a rien de réjouissant. Le processus actuel vise la mort du phénomène religieux en tant qu'expérience primordiale du sacré. En ce sens, la fusion progressive du Christianisme avec la vulgate des Droits de l'Homme ne devrait pas inciter à pavoiser. Elle réalise la déification du «dernier homme» stigmatisé par Nietzsche. La chape molle de

l'humanitarisme qui menace de recouvrir les consciences constitue à n'en point douter une catastrophe spirituelle. Dans cette perspective, il apparaît peu d'éléments encourageants. Sans doute faut-il que le processus de «modernisation du monde» inauguré en Occident au XIV^{ème} siècle par le triomphe du rationalisme aristotélicien et la montée en puissance du nominalisme, aille jusqu'à son terme: un monde totalement réifié, habité par une masse d'hommes unidimensionnels. Notre époque est un point charnière où, contrairement à ce que soutiennent les discours sur la postmodernité, la modernité ne s'épuise pas, mais entre dans la phase maximum de son déploiement. Paradoxalement, c'est ce triomphe qui est porteur d'espoirs: nous voyons la systématisation de la modernité, mais celle-ci n'est plus soutenue par de nouveaux souffles. La machine avance encore à vive allure, mais c'est par effet de vitesse acquise: il n'y a plus de carburant dans le moteur. Aujourd'hui, la vitesse du véhicule est encore trop importante: se dresser contre lui n'aurait d'autre résultat que l'écrasement de l'imprudent.

Le seul travail de résistance efficace ne peut que s'accomplir en crypte. La crypte est le lieu où se concentrent, se condensent, se potentialisent les alternatives. Le travail en crypte, c'est ce que nous avons entrepris, et c'est notre seule ambition vu l'heure présente. Nous travaillons à rassembler ce qui est éparé: hommes encore debout au milieu des ruines, savoirs enfouis ou occultés, énergies endormies à réveiller, canaux de liaisons avec le divin à rouvrir, en nous-mêmes et dans le monde.

Dans ce sens-là, oui, nous avons conscience de préparer une nouvelle naissance de l'Esprit au cœur des peuples européens. Cela, on peut effectivement le nommer, faute de mieux, participation au réveil du Paganisme. Nous n'avons pas la prétention d'être les seuls à oeuvrer sur ce chantier: d'autres, sur d'autres créneaux, travaillent aussi en crypte dans une longue perspective, nous le savons.

Mais sans doute voulez-vous savoir ce que nous pensons des néopâiens qui se donnent à voir ici ou là.

Certains d'entre nous connaissent bien ces milieux pour les avoir fréquentés ou les fréquenter encore. Notre conclusion réside dans notre espérance qu'il n'y a là que galops d'essais.

A: Mais, pour vous, qu'est-ce que le Paganisme aujourd'hui?

Pour la meilleure part, quelques érudits sincères qui font oeuvre d'archéologues de la mémoire. Nous les apprécions car ils nous fournissent une partie de nos matériaux. Mais cela reste bien abstraitement intellectuel et tient plus souvent de l'inventaire après décès que de la prophétie mobilisatrice.

Estimables, parce que purs et sincères, sont aussi les petits groupes qui, ici ou là, tentent de vivre un Paganisme communautaire. Mais, manquant souvent de base théorique sérieuse, manquant surtout du levain d'une transmission ésotérique, ces

essais sympathiques de Paganisme exotérique tendent hélas au «remake», à l'imitation sans souffle du passé, à la parodie, donnant ce que Spengler désignait par l'expression «religiosité seconde».

Les pires sont ceux qui déguisent un athéisme voltairien en Paganisme parce que cela fait plus chic. La parodie chez eux n'a plus aucune fraîcheur d'âme, elle devient caricature. Par ailleurs, ils sont souvent complaisamment phraseurs, compensant par le discours l'absence de tout vécu. Plus grave, ils s'illusionnent souvent sur eux-mêmes, se croyant en rupture avec «le système» alors qu'en fait, ils appartiennent corps et âme à la modernité. Plus drôle, issus pour la plupart du Catholicisme, ils sont devenus antichrétiens en paroles mais conservent l'empreinte intérieure du Catholicisme, sa manière de raisonner en noir et blanc... et ses obsessions démonologiques anti-initiatiques.

Dans les mouvements néopaïens contemporains, on peut cependant détecter une insatisfaction spirituelle, une attente d'autre chose, un frémissement cherchant à s'ouvrir sur d'autres dimensions que l'omniprésente platitude moralisatrice.

C'est là que réside l'espoir d'avancées nouvelles. Soyez sûrs que, parmi d'autres, nous serons attentifs à nourrir cette attente par des voies adaptées.

Entretien avec le Vénérable d'une Loge belge

Antaios: Pouvez-vous vous présenter en quelques mots?

Je suis membre d'une Loge du Grand Orient de Belgique travaillant au Rite français.

A: D'aucuns pensent, peut-être à tort, que tous les Maçons versent souvent dans un déisme vague, voire un athéisme radical, négateur du sacré mais reprenant à son compte les valeurs judéo-chrétiennes. Qu'en est-il?

Vous présentez là un aspect par trop caricatural de la Franc-Maçonnerie! Il y a autant de façons d'aborder le sacré qu'il y a de Maçons. L'aventure spirituelle est toujours affaire personnelle mais à aucun moment elle n'est négatrice du sacré, sous peine de non existence. Il faut cependant savoir que ce sacré peut se développer dans deux domaines différents parfois complémentaires mais que le passé récent du monde occidental a très souvent isolés l'un de l'autre:

Tout d'abord un plan religieux, extérieur par définition, où les rites sont ceux de la tradition dans laquelle il prend ses racines. Pour l'Occident, celles-ci sont les valeurs chrétiennes et, par extension historique, judéo-chrétiennes.

Ensuite un domaine plus réservé, où la compétence des autorités et des guides exclusivement religieux n'a plus sa légitimité car il se situe hors de leur «juridiction». Dans ce cas, grâce à la connaissance que l'homme peut acquérir de l'unicité des choses et de toutes les démarches d'ordre spirituel, le symbolisme déborde largement le cadre de la tradition locale et parvient à légitimement inclure celui de traditions non européennes, voire de traditions qui ne sont plus actuellement vivantes (pythagorisme, orphisme, etc...). Ceci me paraît être le cas de la Maçonnerie.

A: Existe-t-il ou a-t-il existé une frange païenne de la Maçonnerie? Par païen, j'entends fidèle à l'héritage de nos ancêtres, à une vision du monde héritée de l'antiquité préchrétienne: Inde, Grèce, Rome, mondes celtiques et scandinaves... Polythéiste et immanentiste, attentif aux cycles naturels, le Païen n'est nullement dualiste mais recherche l'harmonie entre microcosme et macrocosme. Le terme «païen» implique le rejet du monothéisme biblique, même sous ses formes laïcisées. Pareil refus est-il pour vous concevable?

Selon la définition que vous donnez du Paganisme, on peut effectivement dire que la Maçonnerie englobe et s'attache, surtout dans ses grades chapitraux et aréopagiques, à cet héritage spirituel venu d'ailleurs et crypté dans des formes symboliques qui restent toujours accessibles au travail de chacun. Mais si la Maçonnerie les englobe, elle ne se limite pas pour autant aux traditions préchrétiennes. Elle n'est le lieu d'aucune limitation intellectuelle ou spirituelle, qui ne serait jamais qu'affaire personnelle d'hommes ou de femmes et non d'un Ordre qui se veut initiatique. Chaque tradition possède sa propre richesse, développée dans une direction qu'elle a privilégiée et selon des modalités qui lui sont propres, mais c'est la même recherche qui depuis toujours et en tous lieux anime le questionnement métaphysique de l'humain. Le Maçon en est conscient et cela détermine souvent sa démarche spirituelle.

A: Peut-on donc concilier Paganisme et Maçonnerie?

Il n'y a là aucune opposition, du moins sur le plan initiatique où nous nous plaçons. Il s'agit avant tout d'une succession historique, dont deux maillons sont la Maçonnerie opérative puis spéculative, prenant le relais de traditions païennes gréco-romaines et pourquoi pas celtiques, qui l'ont précédée dans ce qu'elles devaient nécessairement posséder de recherches ontologiques (notamment à travers le symbolisme de la construction et de la taille de la pierre).

A: Pouvez-vous brièvement définir Dieux, Tradition(s), sacré?

Les Dieux peuvent être considérés, à travers les attributs dont les revêtent les hommes, comme des concepts, devenant accessibles à l'esprit et à l'intelligence, de fonctions cosmiques trop vastes et non cernables pour une saisie directe intellectuelle ou dévotionnelle. Il s'agit donc, selon cette façon de voir, de simples concepts sortis de l'esprit de l'homme et éventuellement appelés, en fonction de sa progression spirituelle et du degré de sa connaissance, à y retourner remodelés ou même pour certains vides de sens.

La Tradition est un ensemble de règles et de comportements véhiculant une façon particulière de voir et de comprendre le monde et les hommes, selon le temps et le lieu où ils vivent.

Quant au sacré, je le définirais, très rapidement, comme tout acte, toute parole, toute pensée en concordance et en conformité avec des règles d'ordre cosmique que l'homme accepte de s'imposer afin de progresser.

A: Paganisme et voie initiatique ne vont-ils pas de pair?

Le Paganisme est une tradition, celle qui précéda la tradition chrétienne que nous connaissons actuellement. Comme toute tradition, le Paganisme devait posséder un ésotérisme. Il n'y a ainsi aucune antinomie entre Paganisme et initiation.

Cependant on peut se poser la question de l'efficacité réalisatrice d'une tradition éteinte abordée en dehors d'une démarche spirituelle d'ordre initiatique.

A: Quelle différence voyez-vous entre universel et universalisme?

L'universalisme présente un caractère de répartition géographique et sous-entend ainsi paradoxalement une certaine limitation. Pour l'universel, l'homme étant partout animé des mêmes pulsions et questions fondamentales, une approche des réponses suggérées sera universelle si elle prend en compte cette unité et si elle développe suffisamment loin sa recherche pour s'adresser à tous les plans reconnus en l'homme par toute tradition (voir anima-corpus-spiritus de l'hermétisme par exemple).

A: Quelle est chez vous l'influence d'un Guénon, d'un Reghini, d'un Eliade?

L'influence de ces auteurs est manifeste, surtout en ce qui concerne le premier, me semble-t-il. Mais elle est du domaine de la catalyse, d'une prise de conscience de possibilités et de vérités non actualisées que tout homme porte en lui. J'aime assez, à ce propos, une affirmation symbolique que l'on trouve dans le Bouddhisme: tout homme porte en lui l'état de Bouddha. Je pense donc que ces écrits n'ont rien créé mais ont été source de dévoilement.

A: Puisez-vous votre symbolique dans les traditions païennes?

Fêtez-vous solstices et cycles naturels? Existe-t-il une tradition solaire en Maçonnerie?

Oui, mais pas exclusivement. Il existe un symbolisme solaire en Maçonnerie, ne fût-ce que parce que nous appartenons à une tradition de type sédentaire.

A: Qu'appellez-vous Orient? Peut-on parler de Lumière du Nord?

L'Orient est la direction cardinale d'où jaillit la première lumière du jour. On peut aussi parler de Lumière du Nord, et pour plusieurs raisons. Notamment en référence aux travaux d'un auteur que vous citez, René Guénon, pour qui l'âge d'or de la présente humanité correspond à une tradition unique qu'il appelle primordiale et dont le siège aurait été nordique: l'Hyperborée. Tradition qui, toujours selon cet auteur, se morcellera ensuite mais dont il est toujours possible de retrouver la trace par l'étude des différents symbolismes et rituels qui rythment encore l'activité des différentes traditions du monde actuel. D'autre part, l'Étoile polaire, seul point fixe dans la mouvance du ciel, a toujours symboliquement guidé le solitaire, celui qui, assimilé au nomade, erre sans désespoir ni fatigue à la recherche de sa vérité.

Le collège de sociologie

Sociologie, secret et communauté

“Il me semble que depuis la fin de la période dada le projet d’une société secrète chargée de donner une sorte de réalité agissante aux aspirations qui se sont définies en partie sous le nom de surréalisme est toujours resté un objet de préoccupation, tout au moins à l’arrière plan”.

Georges Bataille.

Acéphale ou l’en-tête sans tête.

Au mois d’avril 1936, Georges Bataille retrouve son ami le peintre André Masson, dans une vieille maison catalane de Tossa del Mar, afin d’élaborer un dessein déjà ancien sous le signe du monstre mythologique Acéphale. *“Nous sommes farouchement religieux et, dans la mesure où notre existence est la condamnation de tout ce qui est reconnu aujourd’hui, une exigence intérieure veut que nous soyons également impérieux. Ce que nous entreprenons est une guerre”*(1), déclare-t-il dans le texte inaugural, *“La conjuration sacrée”*. Alors que Bataille rédige ces lignes, le peintre est en train de mettre les derniers traits au dessin du monstre Acéphale, l’en-tête sans tête qui illustrera la nouvelle revue. Entre *“deux peintures dévoratrices”*, Masson s’agite et chante sur fond de l’ouverture de Don Juan. La rencontre entre ces dessins acéphaliques et la musique de Mozart, le tragique de ces accords fortissimo en ré mineur, amène Bataille à situer l’entreprise d’Acéphale à proximité du *“Tombeau de Don Juan”*, dans le ravissement extatique du dernier instant où le séducteur refuse de se repentir devant la mort.

Né sous le spectre de la dépense, le privilège accordé au paroxysme de la souveraineté tragique devant la mort marque à partir d’Acéphale un tournant décisif dans la pensée et le cheminement de Georges Bataille. *“La notion de dépense”* et *“La structure psychologique du fascisme”*, articles

parus dans *La critique sociale* (1931-1934) et profondément inspirés par l'essai sur le don et l'échange dans les sociétés archaïques de Marcel Mauss, mettaient déjà en évidence la perversion avec laquelle la société moderne, entièrement préoccupée par les modes de production et d'utilité, déplace et affaiblit toutes formes de dépense improductive et de prestation des dons, qui, dans les sociétés traditionnelles, consolidaient les liens sociaux. Cette confiscation du don, de la dépense et du paroxysme de la fête, par la société bourgeoise était rejetée dans les périphéries de son homogénéité. Dès lors, une hétérologie comme science du résidu ou du déchet se doit de prendre la température sociale en vue de relancer la dépense. Suite à la dissolution de *Contre-Attaque* (1935-1936), une union des intellectuels révolutionnaires parmi lesquels nous retrouverons André Breton et d'autres surréalistes, *Acéphale* et le *Collège de sociologie* seront les deux projets par lesquels Bataille poursuivra cette relance de la dépense improductive dans l'horizon d'une réactivation du sacré par une concentration communielle. L'exigence de cette communauté, qui se doit d'être un vaste noyau de conjuration épidémique à partir duquel se réactiverait le sacré, ne peut avoir d'autre forme que celle d'une société secrète, opérant obscurément au coeur de la société homogène.

Naissant ainsi des cendres de *Contre Attaque*, *Acéphale* n'est pas seulement le nom d'une revue. Elle fut également une société secrète qui, tenue par la discrétion et le silence de ses membres, reste jusqu'à ce jour voilé par son secret, entretenant la fascination de son mystère. En se déclarant farouchement religieux, c'est donc clairement à une religion que se voue l'activité d'*Acéphale*, mais une religion fondamentalement anti-chrétienne, substituant à la mièvrerie de son sacrifice symbolique un véritable sacrifice. A proximité du paganisme de Dionysos philosophos et de l'athéologie nietzschéenne, ce sera la cruauté et la férocité des divinités aztèques, avec les "repas cannibales des prêtres, des cérémonies à cadavres et à ruisseaux de sang" (2), qui anime *Acéphale* dans la chance du vacillement et du sacrifice. Comme toute société secrète, *Acéphale* possédait sa hiérarchie, son initiation, ses rites et son emblématique mais impossible sacrifice. Il faut toutefois reconnaître que les différents témoignages s'y rapportant sont contradictoires (3). Aux côtés de prescriptions culinaires (interdiction du vin à l'heure de Midi) ou encore de la commémoration de l'exécution de Louis XVI sur la place de la Concorde, Michel Surya, le biographe de Georges Bataille, a rapporté un des rites les plus frappants de *Acéphale*. Il s'agissait d'un voyage initiatique selon lequel il fallait se rendre depuis la gare Saint-Lazare, "en train et séparément, jusqu'à la minuscule gare de Saint-Nom-la-Bretèche, étrangement perdue en pleine forêt, et depuis celle-ci, seul et en silence, de nuit, jusqu'au pied d'un arbre foudroyé". En ce lieu de la forêt de Saint-Germain, on y brûlait du soufre. Quant

aux autres pratiques, telles que les rites orgiaques, il faut bien reconnaître qu'il ne s'agit là que d'hypothèses dont aucun témoignage ne permet de confirmer l'existence. Par contre, le sacrifice humain, dont certains ont nié l'éventualité, ce geste rituel funeste condensait pour Georges Bataille la possibilité de recréer l'explosion sauvage d'un sacré dévastateur, épidémique, dont la contagion emporterait avec elle une société en proie à sa propre exténuation. Selon Roger Caillois, le grand prêtre de la religion acéphalique aurait même réussi à trouver une victime consentante, mais l'absence d'un sacrificateur mis fin à l'alliance initiale qui liait le projet de cette société secrète.

En tant que société secrète, **Acéphale** est porteuse d'une religion de la terre et de la tombe, enfantant ces rites obscurs à l'ombre d'un arbre foudroyé, symbole de l'indéracinable ébranlé (4). Cette communauté doit donc être clairement distinguée de sa revue homonyme. Rien de plus absurde que l'idée d'une société secrète qui ferait part de ses activités par le moyen d'un organe officiel. Cette réserve nous conduit à distinguer avec d'autant plus prudence un autre projet qui s'élabore dans les parages d'Acéphale, à peu près à la même époque: la fondation du **Collège de sociologie**. En effet, ce cercle d'études sociologiques sera présenté dans une note d'Acéphale n°3-4, juillet 1937, rédigé par Roger Caillois et signé par certains des membres de la communauté initiatique. Pourtant, si Georges Bataille n'a cessé de chercher des points de rencontre entre Acéphale et le Collège de sociologie, ce sera sous le signe de la science et de la rigueur que ces collégiens entendent appréhender la société.

Le Collège de sociologie s'institue clairement comme un organe d'étude, une communauté scientifique, qui tente de repérer dans la société contemporaine les rouages et les mécanismes des mythes et du sacré, en vue de leurs réactualisations. Son projet vise donc une sociologie active qui pourrait relancer le sacré dans une société exsangue, minée en ses valeurs par le nihilisme et la profanation destructrice de l'essence de toute communauté. S'il faut se garder de considérer le Collège de sociologie comme la face ésotérique du projet sacrificiel autour duquel se cristallise Acéphale, il faut toutefois remarquer combien la distance épistémologique qui sépare les deux projets est ambiguë. A titre d'exemple, nous avons évoqué un des rites acéphaliques, celui de la commémoration de la décapitation du roi Louis XVI, Place de la Concorde. A la valeur sacrificielle de ce geste, Roger Caillois fera une conférence dans le cadre du Collège de sociologie sur *"La sociologie du bourreau"*, rapportant comment dans la société cette figure obscure, impure et souillée du sacrificateur noue une souterraine affinité avec la figure du souverain. A partir de leur antagonisme, ils remplissent *"des fonctions cardinales et symétriques"* (5). Nous

verrons plus loin en quoi la distance entre le texte de Caillois et la réunion symbolique d'Acéphale s'articule autour d'une tension entre mythe et rite.

I. Le Collège de Sociologie ou la sociologie du sacré.

Dans la tradition du surréalisme et du Grand Jeu, le Collège de sociologie sera le dernier groupe d'avant-garde de l'entre-deux-guerres. Son activité fut brève, se déroulant entre l'année 1937 et 1939, tandis que le conflit mondial balayera au loin les espoirs de cette sociologie qui se donne pour but de bouleverser radicalement la société en lui communiquant le désir du sacré, sens de toute civilisation. Il revient à Jules Monnerot d'avoir donné son nom au projet de cette sociologie sacrée, bien qu'il ne prendra jamais part aux activités du groupe. Parmi les fondateurs du Collège, nous retrouvons aux côtés de l'hétérodoxe schismatique Georges Bataille, deux anciens surréalistes, Roger Caillois et Michel Leiris. Ce dernier avait pris part aux activités du surréalisme à partir de 1924 et quittera le groupe en février 1929, en signant un texte intitulé "*Le bouquet sans fleurs*", pour le tract "*Un cadavre*", réponse des dissidents surréalistes aux attaques du second manifeste d'André Breton. Il retrouvera alors Georges Bataille dans la revue **Documents** (Doctrines, Archéologie, Beaux-Arts, Ethnographie), dont il ne tardera à devenir secrétaire de rédaction. De 1931 à 1933, il prend part à la Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti durant laquelle il rédige "*L'Afrique fantôme*". Ensuite nous le retrouvons au cours de Marcel Mauss à l'Institut d'ethnologie, et en 1936, il obtiendra des certificats d'histoire des religions, en sociologie et en ethnologie. De son côté, Roger Caillois était un ami d'adolescence de Roger Gilbert-Lecomte. Il se rapprochera des activités du Grand Jeu durant la dernière année du groupe (il devait publier dans le Grand Jeu n°4 un texte sur le cinéma, aujourd'hui disparu, intitulé "*Triade poétique*"), avant de rejoindre le surréalisme au printemps 1932. Déçu par leurs méthodes et leurs résolutions à persévérer dans une activité littéraire, il rompt avec André Breton fin 1934, pour rejoindre quelque temps Georges Bataille en vue de l'élaboration de **Contre Attaque** (Union de lutte des intellectuels révolutionnaires), mais il ne signera pas le manifeste, qu'il a pour une large part rédigé. L'année suivante, en 1936, nous retrouvons Roger Caillois à la direction de l'éphémère revue **Inquisitions**, aux côtés d'autres dissidents du surréalisme: Louis Aragon, Jules Monnerot et Tristan Tzara. La rapide disparition de cet organe d'étude phénoménologique le rapprochera d'Acéphale et donnera naissance au Collège de Sociologie.

Composé essentiellement par des transfuges du surréalisme, le Collège de sociologie reprend à son compte la révolte surréaliste tout en leur reprochant

féroce le détournement littéraire des moyens révolutionnaires, notamment en regard des méthodes psychanalytiques et marxistes. Conformément au latin *collegium*, ce groupe se veut fondamentalement une conspiration, proche des groupuscules marginaux décrit par Paul Nizan dans "La conspiration" et qui hantent l'imaginaire de l'époque. Le Collège est ainsi traversé par une volonté radicale de transformer la société. "Nous étions plus communistes que marxistes, pour ne pas dire anti-marxistes", déclarera Roger Caillois (6). De fait, le projet révolutionnaire du Collège se revendique moins de l'économisme étroit et rationaliste de Marx que de la sociologie française de Durkheim et de Marcel Mauss, car le bouleversement radical qu'ils projettent relève moins de déterminations matérielles que d'une effervescence émotionnelle de l'expérience religieuse, entendu au sens large. Leur parti-pris est donc celui des instincts, des passions et des émotions, qui gouvernent les vertiges et les tumultes d'une société, tel l'apprenti sorcier qui se prépare à déclencher les forces obscures, profondes et inexplicables en vue de bouleverser l'ordonnance du monde.

"L'objet précis de l'activité envisagée peut recevoir le nom de sociologie sacrée, en tant qu'il implique l'étude de l'existence sociale dans toutes celles de ses manifestations où se fait jour la présence active du sacré" (7). Ainsi, l'activité collégiale va donc tenter d'appréhender les rapports entre le mythe, le sacré et le pouvoir dans le cadre de la société moderne. Si l'étude des morphologies sociales a connu un développement considérable dans le développement de la sociologie et de l'ethnologie, "la science s'est trop limitée à l'analyse des structures des sociétés dites primitives, laissant de côté les sociétés modernes". (8). Ce domaine délaissé par la science est d'autant plus brûlant, d'autant plus urgent que le fascisme recourt aux mythes et aux rites d'un sacré nationaliste et raciste. Déjà *Acéphale* s'insurgeait contre la récupération idéologique de Nietzsche par le nationalisme, tandis que le Collège portera un intérêt certain aux ordres et aux rites d'associations politiques en Allemagne afin de leur opposer de nouveaux mythes, dont les déterminations ne seraient plus fondées sur le fait de race ou de nation, mais sur une exigence morale. Ce dernier point distingue clairement le Collège de tout autre forme de groupe d'étude puisque cette exigence pose la nécessité d'une communauté morale, "en partie différente de celle qui unit d'ordinaire les savants et lié précisément au caractère virulent du domaine étudié et des déterminations qui s'y révèlent peu à peu" (9). La forme autour de laquelle se cristallisera cette communauté va osciller entre un ordre ouvert, sorte de chevalerie héroïque qui transmettra de nouveau mythe à une société en proie à sa liquidation, et le groupe restreint, activiste dont le modèle sera la société secrète. Les références qui illustreront l'esprit de cette communauté sont équivoques, voire contradictoires.

Elles renvoient aussi bien à la fascination qu'éprouvent Baudelaire et Balzac pour le *perinde ac cadaver* de la Compagnie de Jésus, ou le Vieux de la Montagne et ses Hashishins, qu'aux nouveaux monastères dont rêvait Nietzsche. A cette aristocratie combattante qui a pour charge de faire basculer l'esthétique dans l'éthique, nous ne pouvons oublier "Le Serpent à plume" de D.H. Lawrence. Etrange paradoxe que ces sociologues qui en appellent aux méthodes de la science tout en s'inspirant des sources littéraires, en vue de fonder une communauté qui seule peut assumer un savoir qui se veut activiste, c'est-à-dire agissant sur la société comme un acide.

Le programme de cette sociologie sacrée, on s'en doute, allait attirer les foudres de ceux dont le projet se revendique. Ainsi, Marcel Mauss reprocha à Caillois "*un déraillement général*" vers un irrationalisme absolu et complaisant, tandis que Alexandre Kojève, qui donnait déjà depuis 1933 à l'École Normale Supérieure une lecture sur la phénoménologie religieuse de Hegel, allait répondre à l'invitation des conjurés en déclarant "*qu'un tel thaumaturge n'aurait pas plus de chance d'être transporté par le sacré qu'il aurait sciemment déclenché qu'un prestidigitateur n'en avait de se persuader de l'existence de la magie en s'émerveillant de ses propres tours de passe-passe*" (10). Cette critique n'allait pas empêcher Kojève de donner une conférence au Collège, ni décourager le projet de nos conspirateurs. En regard des textes inauguraux réunis par les trois fondateurs pour le Collège de sociologie (11), Georges Bataille se déclare clairement à proximité de la magie avec "*L'apprenti sorcier*", en guise de réponse à Kojève. Après avoir mis en évidence les différentes formes de morcellement de l'existence humaine au travers de l'art, la science ou la politique, il en appelle, au-delà de toute finalité et de tout utilitarisme rationnel, à cette totalité de l'existence, à l'homme total, dans lequel réside l'unique chance de l'emportement par la "fougue divine".

Le second texte, intitulé "*Le sacré dans la vie quotidienne*", est de Michel Leiris. Il atteste un retrait assez clair vers l'horizon biographique, en relatant l'expérience d'un sacré privé et intime, qui s'enracine dans l'enfance de l'auteur. "*Qu'est-ce, pour moi, le sacré ? Plus exactement: en quoi consiste mon sacré ?*" Rompant clairement avec les préoccupations de ces compagnons, Leiris découvre ce sacré dans le chapeau haut de forme ou encore dans le Smith et Wesson à barillet de son père, "*symbole de sa puissance et de son autorité*". Ensuite, l'auteur nous mène à travers les lieux, privé ou public, dans lesquels sa jeunesse fut confronté à ce mélange de terreur et de désir, d'attraction et de répulsion qui caractérise le sacré. Ce texte, probablement un des plus beaux du Collège de sociologie, atteste donc moins un apport de recherche au projet collégial qu'une articulation fondamentale dans son oeuvre, le passage entre "*L'Age d'homme*" et "*La Règle du jeu*". Jean Jamin a publié un texte inédit de Leiris, "*Titres et Travaux*" (12), qui atteste combien l'activité littéraire et scientifique

se complète par un lien intime, comment l'expérience poétique ou l'introspection vise les mêmes fins que l'ethnologie ou la sociologie. Il n'empêche que Michel Leiris, qui a refusé de prendre part à Acéphale, est demeuré dans un écart discret, à l'ombre de cette sociologie sulfureuse.

De son côté, et en réponse à "L'apprenti sorcier" de Bataille, Roger Caillois réclame dans *"Le Vent d'Hiver"* cette aridité du froid polaire, le souffle aigu du climat hyperboréal, dans lequel la société découvre le temps fort de la condensation et du sacré. *"Le temps n'est plus à la clémence. Il s'élève présentement dans le monde un grand vent de subversion, un vent froid, rigoureux, arctique, de ces vents meurtriers et si salubres, qui tuent les délicats, les malades et les oiseaux, qui ne les laissent pas passer l'hiver"* (13). Derrière cette parabole hivernale se joue la nécessité de la communauté fermée dans laquelle les grands individualistes vont se réunir pour faire face à la crise morale et sociale qui les minent, pour faire sécession du groupe social (rappelons que secte veut dire couper) afin de conjuguer leurs efforts. Définissant le fondement de cet effort collectif ainsi que sa morale sur laquelle se fonde l'affinité élective de cette aristocratie de l'esprit, cette société prendra le visage d'un ordre monastique et d'une société secrète, dont la vertu est la seule réponse devant la tiédeur d'une civilisation croulante.

De la communauté scientifique qui s'attache à l'étude du sacré, nous voyons clairement comment le projet bascule vers une communion religieuse. Pourtant, si Bataille et Caillois s'accordent sur les nécessités d'une sociologie sacrée, ainsi qu'une communauté qui en assume la réalisation, il existera une divergence de moyens quant à la finalité de cette communauté. Pour Bataille, la question communautaire se cristallise autour de la question du sacrifice et de la souveraineté de l'homme tragique cherchant sa mesure dans la démesure, dans l'expérience intérieure. La communauté à laquelle il en appelle est une communauté d'absence, toujours prête à se transmuier en absence de communauté. Communauté d'abandon, dans laquelle se joue le don de soi dans l'exposition devant la mort, il préfigure un sacrifice *"qui fonde la communauté en la défaisant"* (14). Devant cette communauté exogène et mystique, qui lie moins qu'elle ne dissipe, Caillois oppose une communauté active, liée à l'action et dont la finalité ne serait plus à découvrir en elle-même. Ainsi, il y a passage ou glissement de la volonté de connaissance à la volonté de puissance, et seule la société secrète peut assumer cette "vaste conjuration".

II. Les sociétés secrètes.

En s'attachant exclusivement à l'étude des groupes fermés, tels que les communautés initiatiques, les ordres religieux, militaires, les confréries sacerdotales,

les sectes hérétiques ou orgiaques, le Collège de sociologie découvre son foyer dans les forces agrégatives de la société secrète. Se déclarant ouvertement luciférien, Lucifer étant le symbole d'une révolte efficace et rigoureuse, en regard de l'agitation satanique du romantisme, ce sera à Roger Caillois qu'il incombera de mener l'enquête sur l'esprit des sectes. Déjà, dans un article sur "*Les vertus dionysiaques*", paru dans *Acéphale* n°3-4 en juillet 1937, il déplore les lacunes relatives à une sociologie des confréries, lacunes dont une des conférences du Collège sur "*Les sociétés secrètes*" et son étude "*L'esprit des sectes*" tenteront de remédier (15). Plusieurs points parmi les préoccupations de Roger Caillois le prédisposait à se pencher sur le phénomène des sociétés secrètes. Tout d'abord son goût pour le secret, le mystère, qui sera, tout au long de ses approches de l'imaginaire, le pôle d'attraction et de résistance, ce qui insiste à penser. Dans "*Le fleuve Alphée*", sa biographie intellectuelle publiée quelques mois avant sa mort, Caillois rappelait ses lectures de jeunesse, à l'époque où il côtoyait Roger Gilbert Lecomte et le Grand Jeu. Parmi ceux-ci, nous retrouvons à proximité des Upanishad et de la Bhagavad-Gîtâ, auxquels il fut initié par René Daumal, les grands noms de la tradition occulte, hermétique, alchimique et mystique: Paracelse, Swedenborg, William Blake, les plaquettes alchimiques de Strindberg, ou encore les procès-verbaux des tables tournantes de Guernesey. Ces sources occultes liées à un penchant pour le roman policier allait l'amener à publier une étude sur le mythe de Paris, dans laquelle il montre comment le décor urbain fut promu au travers de la littérature du XIX^e siècle comme un théâtre fantastique, où soudainement son architecture se dédouble en une ville fantôme, nocturne, avec ses souterrains mystérieux, ses dédales aux ramifications infinies, ses fausses façades qui protègent aussi bien des succubes et autres spectres, que les membres d'une organisation clandestine, qui s'apprêtent à s'emparer de la ville. Ce goût naturel de Caillois pour les labyrinthes imaginaires (il fut un des premiers traducteurs de Borgès en langue française) devait le porter à s'interroger sur les assemblées secrètes qui siègent à la lueur d'un chandelier, dans les passages souterrains d'un château mystérieux. D'autre part, Roger Caillois suivait les cours de Marcel Mauss et de Georges Dumézil à l'École Pratique des Hautes Etudes. Nous avons déjà indiqué en quelle mesure leurs enseignements a inspiré la sociologie du sacré du Collège. Il nous suffit ici d'invoquer la "*Théorie générale de la magie*" de Mauss et l'opposition qu'elle pose entre magie et religion, pour comprendre comment son infléchissement luciférien de l'initiation magique prédispose à l'esprit de révolte et de rébellion contre le monde et la société. Au texte inaugural de Georges Bataille, "L'apprenti sorcier", une conférence sur "*Le chamanisme*" d'Anatole Lewitzky viendra consolider cette assise. Quant à Georges Dumézil, rappelons qu'il donna en 1938-1939 un cours sur "*Mitra-*

Varuna(16), auquel Caillois assista, et dans lequel il étudie les Luperques romaines et les Gandharva indiennes, qui sont présentés comme des sociétés secrètes, des communautés initiatiques, marquant le temps fort dans l'alternance du sacré. Notons que ces sociétés sont des regroupements éphémères et hivernaux, apparaissant à la fin de l'année, lorsque le Vent d'Hiver saisit de sa rigueur sereine la tiédeur du corps social.

Le propre de la communauté dionysiaque relève de l'ivresse et du vertige comme moments privilégiés du basculement des assises humaines. Du point de vue individuel, ou encore dans une société qui accorde un privilège à l'individu comme entité atomique, ces ivresses sont dissolvantes. Elles entament les liens sociaux. Pourtant l'ivresse marque un état total, qui enserre et retient l'ensemble de l'activité humaine. Dans le cas des Bacchanales, cette totalité de l'ivresse, loin d'être chassée en marge de la société comme un déchet périphérique, peut devenir une vertu qui lie de manière plus durable l'assise affective d'une solidarité. La dimension asociale des cultes infernaux sont garantes d'une puissance de sursocialisation plus efficace. Loin d'être une forme périphérique de la société, la vertu dionysiaque montre *"la possibilité de s'y grouper en formation organique inassimilable et irréductible"*. Cette première ébauche d'une communauté dionysiaque met en évidence la possibilité d'une structure forte qui devient un noyau actif, indissoluble, au sein d'une société aux rapports distants et lâches. La cohésion de ce milieu réside non plus sur des déterminations de faits, tel que la nationalité, la territorialité, la parenté, mais sur le libre choix de chacun de ses membres. Ce dernier point est primordial car il fonde l'exigence morale de la communauté. D'autre part, ce libre choix est consacré par une initiation qui confère aux membres de la confrérie une parenté puissante, équivalente à celle d'une fraternité, *"d'où la constance de l'appellation de frères entre les adeptes"*. Ainsi, la société secrète, bien qu'étant restreinte, reflète un caractère universel en regard de la société de droit.

A cette première esquisse de la société secrète, la conférence du Collège de sociologie formalisera quelque peu sa nature en la définissant comme un groupe restreint, mystérieux ou fermé et enfin activiste. En vertu de sa dimension restreinte, la société secrète requiert un *"droit d'entrer"*, dont le sacrifice peut être une des modalités, aux côtés de la succession par décès ou encore l'achat de ce droit, généralement acquis par potlach. Le caractère mystérieux de la confrérie relève de deux formes. Soit son mystère tient à un enseignement dans lequel elle puise sa force de coercition, d'où son rapprochement avec les corps de métiers, ou encore son secret tient au lieu de son rassemblement où se déroule les cérémonies et les initiations. Enfin, la dimension activiste de la secte recoupe la dichotomie entre

sacré de respect ou de cohésion et sacré de transgression. La confrérie est une organisation hivernale, marquant le jaillissement et la licence des forces jeunes. A l'exemple des Luperques et des Gandharva, son activité est brève, dynamique et déréglée, se condensant dans l'ivresse et le vertige de la fête. *"Ils se nourrissent de chair vives/ boivent des liqueurs fortes/ enlèvent les femmes"*. Ainsi se condense la dimension dionysiaque et orgiaque de la dépense et de l'excès par laquelle la société croupissant, sous le poids de sa vieillesse, se ravive, se recrée dans un processus de rajeunissement. Si le Collège de sociologie se veut fondamentalement un lieu de conspiration, qui tente d'ébranler une société amoindrie et vieillissante, la société secrète indique clairement les moyens du rajeunissement espéré. Ce dernier point souligne comment un mode d'organisation peut devenir un mode de transformation, comment un noyau dur peut entamer une dissolution sociologique.

Dans son étude *"L'esprit des sectes"*, publié durant la guerre dans *"La communion des forts"*, Roger Caillois aura l'occasion de revenir sur les différents points programmatiques d'une société secrète. Il insistera sur la dimension éthique des confréries, une sorte d'ivresse de la vertu d'obéissance qui se déploie selon une dialectique de la servitude volontaire. *"La secte est ainsi faite pour séduire tout coeur exigeant et ambitieux. Elle constitue pour eux une tentative puissante. Ils présentent qu'ils y feront l'apprentissage des intraitables, vertus dont le monde redoute l'âpreté et qu'il s'applique autant qu'il peut à tempérer. Aussi faut-il prendre du champ pour les pratiquer dans leur pleine justesse. La secte y pourvoit"* (17). Cette dialectique est unilatérale: elle est principe de distinction entre les maîtres et les esclaves. *"La secte est le lieu d'une morale extrême"*. La tolérance, l'indulgence, la conciliation ou le compromis sont signes de faiblesse et de paresse. L'essence de la secte se découvre dans la souveraineté et l'orgueil de cet excès. Cette éthique permet de mettre en évidence la force de rupture entre la secte et la société, bien que l'une et l'autre dérivent de la même racine. Mais, à cette exigence de l'extrême, Caillois met en évidence le danger le plus pressant en regard de l'idéal de toute société secrète. En effet, si elles ne vouent leur activité qu'à un objet unique, celui de réformer le monde ou la société, initiateur des révolutions qui vont balayer au loin les anciennes chartes pour imposer une nouvelle hiérarchie de valeurs morales, la prise du pouvoir les guette par la résorption de leur exigence. Son idéal se découvre trahi ou altéré dès que le complot porte la secte au pouvoir, tout d'abord en divulguant ce qui par essence et par force de cohésion était secret, ensuite par cette morale aristocratique, élitiste, qui devra devenir règle commune pour l'ensemble de la société. Ainsi, la secte comme tentative de pouvoir est conduit dans une logique qui dissout sa vertu première.

III. Sacrifice

Depuis Acéphale jusqu'au Collège de sociologie, la question centrale autour de laquelle s'articule le projet communautaire est celle du sacrifice. Sacrifice humain pour l'un, sacrifice de la société pour l'autre. Au travers des chevauchements et des recouplements entre l'une et l'autre de ces sociétés, Georges Bataille n'a cessé d'être hanté par cette attraction-répulsion du cadavre, de la victime. Il épuise le mouvement de souveraineté devant le sacrifice, tout en découvrant l'obscur pouvoir qui permet de déclencher un sacré épidémique, contagieux. De son côté, Caillois refusera clairement le leurre que suppose ce geste sacrificiel, d'où son refus de prendre part à Acéphale. *"Pour moi du moins je craignais que ce meurtre, qui devait apporter à nos coeurs défaillant une sorte de baptême, ne nous donnât aucune des vertus et des ardeurs qui permettraient de déplacer les monts. J'appréhendais qu'il nous laissât hésitants et timides, plus désemparés encore criminels qu'innocents"*(18). Refusant de prendre part à Acéphale, délaissant là ses rites insensés, l'enjeu fondamental chez Caillois consistait à opérer une transmutation du mythe, par ce qu'il appelle dans *"Le mythe et l'homme"* le passage du mythe humilié vers les mythes triomphants. En l'absence de ceux-ci, le sacrifice ne serait qu'un geste gratuit, inutile et sans sens, un pur ludus arbitraire, sans portée ni efficacité. Ainsi, pour affirmer le sens tragique de la communauté, Caillois réclame un contenu qui ne peut-être qu'un mythe actif et agitateur, qui puisse réveiller le sacré. La seule chose dont Caillois semble prêt alors à livrer au sacrifice serait la littérature, d'où une communauté de savant, dont l'exigence éthique de la révolte impose à l'art ses dernières agonies. Son jugement sera sans appel

Si Denis Hollier a raison d'opposer le désir du tragique chez Bataille à une volonté de puissance chez Caillois, cette tension entre mystique et politique culmine dans l'esprit même de la communauté comme société secrète. Ainsi, dans *"La sociologie du clerc"*, qui est le pendant du *"Vent d'hiver"*, Caillois résume l'alternative de la cléricature qui défend les valeurs de justice, de raison et de vérité, devant l'incarnation d'une société dans l'état ou la nation: *"Du même coup, on aperçoit comment un conflit peut naître entre ces entités prissent dans l'histoire et devant lutter pour leur existence, et les principes abstraits que les clercs ou bien travaillent à instaurer dans la société, au risque, ce faisant, de mêler à l'or un peu de plomb vil, ou bien vénèrent dans le recueillement, à l'écart de toute lutte, sauvegardant leur intégrité et lui assurant d'indéformables contours"*(19). Entrer le retrait et le combat se décide donc tout l'enjeu d'une communion d'esprit. Et Caillois de continuer: *"Celui qui gouverne n'a pas le choix, il lui faut, avec Goethe, préférer l'injustice au désordre. C'est là la maxime suprême de toute politique"*. En fait, il n'a jamais été suffisamment souligné combien la question du sacrifice traverse l'oeuvre

de Caillois, car bien au-delà du Collège de sociologie, nous retrouvons cette maxime politique au coeur de son récit *"Ponce Pilate"* (20). A vingt ans de distance, nous retrouvons cette phrase de Caïphe dans la bouche de Procureur de Judée, qui doit décider si oui ou non il va crucifier le Christ. Mais cette fois-ci, il s'agit d'une fiction au travers de laquelle le Romain choisit de rompre avec la logique sacrificielle, tout comme Caillois refusa de prendre part à Acéphale. En conséquence de ce parti-pris de la justice et du courage, le Christ continuera sa prédication jusqu'à un âge avancé, tandis que le christianisme et les événements des deux derniers millénaires n'auront pas lieu. Une des sources qui inspira à Caillois ce récit fut le drame philosophique de Josep Carner intitulé *"L'Ébouriffé"* (21), qu'il traduira en 1949 avec la femme du dramaturge Emilie Noulet. Le drame se déroule au Mexique précolombien, dans la vallée de Guanajuato, où l'on voue un culte à la Grenouille, divinité de l'eau. L'Ébouriffé, qui n'est autre que le fils du roi, réfugié dans la forêt depuis longtemps sera découvert par son ami, devenu prêtre et magicien. Il ne tarde à apprendre le sacrilège commis par l'Ébouriffé, qui ayant découvert dans la forêt un rocher dont l'érosion du temps a formé une silhouette de deux grenouilles, décide de préciser la figure par quelques coups de ciseaux. Ayant posé ses mains profanes sur l'objet de leur culte, sur la statue sacrée de la Grenouille, le prêtre décide de livrer ce profanateur au sacrifice de son culte. Or, voici qu'à l'instant de l'offrande, la victime se libère de ces liens et invite le magicien à boire avec lui de la coupe divine, la Grenouille choisira son offrande. Le magicien succombera ainsi à sa place, tandis que la victime ne sera pas sacrifiée, mais sanctifiée. A défaut de devenir le nouveau prêtre de ce culte sanglant, il devient un nouveau dieu. Le passage de la divination de la victime et du Dieu-qui-meurt dans les mythologies précolombiennes au mythe chrétien du Dieu mis à mort pour ressusciter, Caillois le découvrira dans *"Le Bouc émissaire"* de Frazer.

Comme l'a déclaré Maurice Blanchot, *"Acéphale reste lié à son mystère. Ceux qui y ont participé ne sont pas sûrs d'y avoir eu part. Ils n'ont pas parlé, ou les héritiers de leur parole sont tenus à une réserve encore fermement maintenue"* (22). Si Caillois se défend d'avoir pris part à la société secrète, il n'en demeurerait pas moins lié par cette réserve au secret. Ne cachant point ses méfiances et ses réticences à l'égard de la communauté initiatique, il est revenu à plusieurs reprises sur la question du sacrifice acéphalique, tout en déclarant moins qu'il n'en savait. Un proche de Roger Caillois a quelque peu éclairé cette insistance et cette réserve en nous confiant que le rôle de sacrificateur lui fut alors proposé par Georges Bataille. Cette hypothèse, retenue par Michel Surya, est plus que probable étant donné qu'il évoque l'étonnant détail d'un certificat de la victime *"destiné à la justice et innocentant d'avance le meurtrier"* (23), détail qui

ne devait être connu que par le sacrificateur éventuel. Certains nous reprocheraient cette hypothèse qui ne cherche nullement à entamer le secret par lequel est scellé cette société secrète. Car il y a bien quelque secret touchant à Acéphale et à la fondation de ce Collège de sociologie, moins par la forme à laquelle ces projets communautaires cherchaient à adhérer que par le fait que le projet, en son fond, nous échappe. Avec le Collège, nous sommes à la veille de la guerre lorsque trois écrivains de l'avant-garde se penchent vers la science pour fonder un savoir conspirateur. Entre littérature et science, entre mystique et politique, nous voyons une cascade de paradoxes se déployer. Du retrait discret de Leiris de l'expérience religieuse vers l'espace autobiographique au secret du sacrifice chez Bataille ou celui de la communauté conspiratrice chez Caillois, l'imaginaire nous livre à une ombre dont nous ne semblons pas prêt à dissiper le mystère. Car la question ultime, en regard de Acéphale et du Collège de sociologie, est de se demander si il est possible de pénétrer irrémédiablement les forces vives qui en animaient le projet ?

Dans les premières pages de son étude sur *“L'esprit des sectes”*, Caillois prendra soin de situer l'expérience d'Acéphale et du Collège de sociologie dans les parages d'une divagation fantaisiste et littéraire, aux côtés de Jules Romain et de sa *“Recherche d'une Eglise”*, de *“La Montagne Magique”* de Thomas Mann, *“Les Réprouvés”* d'Ernest von Salomon ou encore *“La chevalerie”* de Montherlant. Il fut toutefois, sous d'autres climats et en d'autres temps, plus proche de nous, des hommes de lettres qui abandonnaient résolument la plume pour le sabre. Nous pensons bien évidemment à Yukio Mishima qui, dans la tradition des samouraï, se donna la mort en 1970 dans le quartier général des forces japonaises, suite à l'échec d'un coup d'état qu'il initia avec la Tatenokai, la milice privée et secrète qu'il fonda selon l'éthique rigoureuse du Hagakouré. A distance, ce geste tragique nous montre combien est étroit la tentation entre littérature et sacrifice, entre l'écrivain et la société secrète.

Stéphane Massonet

Notes

Depuis l'étude de Denis Hollier sur le Collège de sociologie, bien des articles ont été consacré à son activité. Nous ne pouvons établir ici cette liste exhaustive. Ainsi, nous renvoyons le lecteur à l'étude initiale, dont une nouvelle édition de cette étude indispensable devrait paraître très bientôt, augmentée de nouvelles conférences de Jean Pauhlan, Denis de Rougemont... Denis Hollier, “Le Collège de Sociologie”, Paris, Gallimard, coll. idées, 1979. Sur “Acéphale”, nous conseillons la réédition des quatre numéros, chez Jean-Michel Place, Paris, 1980.

- (1) Georges Bataille, "La conjuration sacrée", *Oeuvres Complètes*, tome 1, Gallimard, 1970, p.443.
- (2) Georges Bataille, "L'Amérique disparu", *ibid.* p.152.
- (3) Ainsi, selon Michel Surya, le biographe de Bataille, Roger Caillois aurait été membre de cette société secrète, tandis que Denis Hollier récuse cette possibilité. Cette question de détail est toutefois fondamentale quant à la validité des témoignages, comme nous allons le voir. D'autre part, Michel Leiris, qui refusa de prendre part à la société secrète atteste l'existence de rites d'initiation, tandis que Pierre Klossowski, qui fut membre de la communauté Acéphale, réfute cette possibilité, déclarant qu'il s'agit là d'une invention de la part du biographe de Bataille. De ces contradictions, nous pouvons en conclure que les initiés entretiennent jusqu'au bout le secret, refusant de le livrer à la glose du profane, tandis que les membres périphériques de cette société aurait été bien plus loquace. Voir Michel Surya, "Georges Bataille, La mort à l'oeuvre", Séguier, 1987; Denis Hollier, "Le Collège de sociologie", Gallimard, 1979; Odile Felgine, "Roger Caillois", Stock, 1994.
- (4) "Les arbres qui s'élançent avec force finissent brûlés par la foudre ou abattus, ou déracinés. Revenus au sol, ils se révèlent identiquement avec une autre forme", Georges Bataille, "L'Anus solaire", O.C., t.I, p.84.
- (5) Roger Caillois, "Instincts et société", Gonthier, 1964, p.23 ; Denis Hollier, "Le Collège de sociologie", p.408.
- (6) Roger Caillois, "Entretien avec Gilles Lapouge", "Roger Caillois, Les Cahiers de Chronos", Ed. la différence, 1991, p.134.
- (7) "Pour un Collège de Sociologie", Denis Hollier, *ibid.*, p.34.
- (8) *Ibid.*, p.33.
- (9) *Ibid.*, p.34.
- (10) Roger Caillois, "Approches de l'imaginaire", Gallimard, 1974, p.59. Les cours de Kojève ont été réunis par Raymond Queneau sous le titre "Introduction à la lecture de Hegel", Gallimard, 1947. Parmi les auditeurs de ces cours, nous retrouvons aussi bien Georges Bataille, Roger Caillois, André Breton, Jacques Lacan, Henry Corbin...
- (11) Denis Hollier, *op. cit.*, pp. 36-97.
- (12) *Gradhiva*, n°9, 1991, Ed. Jean-Michel Place, pp.5-13.
- (13) Denis Hollier, *op. cit.*, p.96.
- (14) Maurice Blanchot, "La communauté inavouable", Minuit, 1983, p.30.
- (15) Roger Caillois, "Les vertus dionysiaques", repris in "Naissance de Lucifer", *Fata Morgana*, 1992, pp. 51-57; Roger Caillois, "Les sociétés secrètes", in Denis Hollier, *op. cit.*, pp.268-290; Roger Caillois, "L'esprit des sectes", in "Instincts et société", pp.61-114.
- (16) Georges Dumézil, "Mitra-Varuna", Gallimard, 1948. Dans la préface de 1939, Dumézil remercie Caillois de la pertinence de ces remarques, tandis qu'une lettre de Roger

Caillois à Georges Bataille, datée du 3 février 1938, souligne combien son étude sur les sociétés secrètes ne fera qu'abstraire et généraliser l'enseignement de Dumézil. Voir Denis Hollier, *op. cit.*, p. 276, et Georges Bataille, "Lettres à Roger Caillois", Ed. Folle Avoine, p.80.

(17) Roger Caillois, "L'esprit des sectes", in "Sociétés et instincts", p.76.

(18) Roger Caillois, "L'esprit des sectes", p.67.

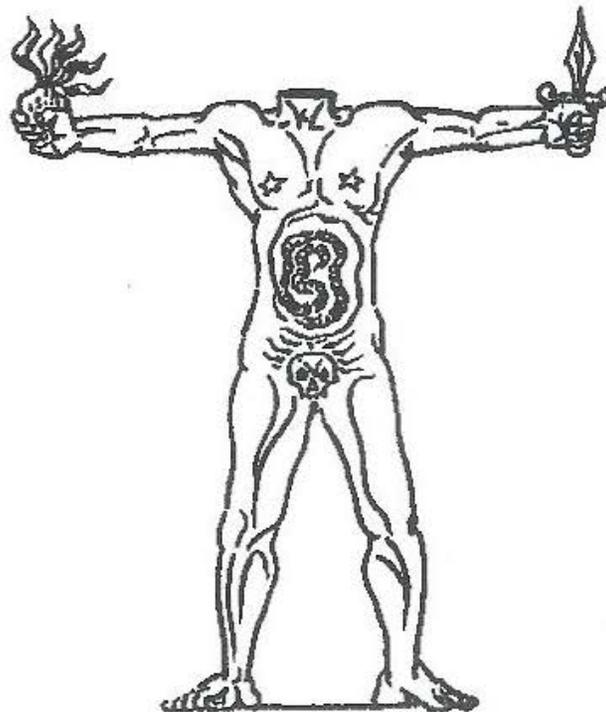
(19) Roger Caillois, "Approches de l'imaginaire", Gallimard, 1974, p.61.

(20) Roger Caillois, "Ponce Pilate", Gallimard, 1961.

(21) Josep Carner, "L'Ebouriffé", traduction Roger Caillois et Emilie Noulet, Gallimard, 1963.

(22) Maurice Blanchot, *op. cit.*, p.28.

(23) Roger Caillois, "Approches de l'imaginaire" p.59.



Voyage dans la mémoire des pierres Sur le parcours de Roger Caillois.

Depuis quelques années, nous pouvons constater un développement certain parmi les études sur l'oeuvre et la pensée de Roger Caillois, cette taupe errante étonnante, surréaliste en ces premières heures, fondateur avec Georges Bataille et Michel Leiris du Collège de sociologie, spécialiste de la littérature sud-américaine, porte-parole des sciences diagonales et poète de la condition minérale. De ce parcours difficile, tortueux, semé d'embûches et de ruptures, il semble évident que l'auteur va donner du fil à retordre à son lecteur, car Caillois n'a jamais cessé de rappeler les renversements qui ponctuent sa pensée, tout en affirmant la profonde continuité qui chemine au travers d'elle. Est-ce que la rupture se résout dans une cohérence fondamentale ?

Après avoir réuni avec Claude Pierre Perez la correspondance Caillois-Pauhlan en 1991, la récente biographie d'Odile Felgine sur Roger Caillois (1913-1979) nous offre bien des éclaircissements sur une première approche de l'ensemble de ce parcours. Proche de la méthode détective et du roman policier, cette enquête commença vers 1986 dans le cadre d'une thèse de littérature. Parcourant l'ensemble de l'oeuvre de Caillois, cette biographie présente une majeure partie de la correspondance des fonds Roger Caillois de la Bibliothèque de Vichy, ainsi qu'un impressionnant ensemble d'entretiens réalisés auprès des amis et de ceux qui ont connu le poète. Un premier aperçu de ce dossier Caillois avait été présenté dans sa biographie sur "Victoria Ocampo", en collaboration avec Laura Ayerza de Castilho.

Certes, une telle tâche n'est pas sans embûche. Roger Caillois détestait la complaisance des biographies et des portraits. Lui qui n'hésita jamais à dresser de cruels tableaux, comme ce fut le cas avec la mante religieuse de la littérature sud-américaine, Victoria Ocampo, aurait bien des hantises devant sa propre biographie. Rappelons sa lettre à Alain Bosquet, qui publia une des premières études sur le poète en 1971, et dans laquelle il affirme ne pas se reconnaître dans ces pages.

Tâche ingrate mais au combien nécessaire que celle du biographe, devant laquelle Odile Felgine affirme clairement, le portrait qu'elle va nous dresser se veut sans complaisance. Ainsi, elle part de l'enfance, définit selon "Le Fleuve Alphée" comme son premier savoir, la première empreinte fertile, dans l'entourage de sa grand-mère paternelle et d'une nature à laquelle il adhère pleinement, comme au sein d'une immanence absolue, découvrant à l'ombre de la parole le pouvoir qui lie les mots et les choses. Ce paradis perdu devient le premier mytheme qui va parcourir l'ensemble de la course du poète. Odile Felgine nous en montre d'autres. Par exemple l'eau, l'élément aqueux, le féminin par excellence, qui comme la mante engloutit le mâle pendant l'acte sexuel. Devant cette hantise, Caillois est en quête d'un élément solide, masculin, viril, qui fonde. Il le découvre successivement dans le Vent d'hiver, dans l'appel à l'aridité, dans les paysages désertiques de la Patagonie durant son virage américain, et puis enfin dans la pétrification durable des pierres.

Elle rappelle, non sans humour l'origine du nom familial, que le poète s'ingéniait à reconduire vers ses objets de prédilections, les cailloux. "Ce patronyme rare les rattache mythiquement et trompeusement au totem "caillou", puisque le nom viendra d'un terme désignant le lait caillé, en langue d'oïl". Tout en rappelant que les termes en "caill" renvoie bien à caillou en langue d'oc, elle encourage cette mythologie en signalant que les Caillois descendraient d'une famille de tailleurs de pierres autrichiens. Toujours est-il, il ne faudrait guère s'étonner de voir Caillois imaginer des personnages comme Mardouk, le chaldéen du récit "Ponce Pilate", qui échangea son nom de Mardochée contre celui de l'antique divinité du panthéon babylonien, tout en trouvant un "nom inadmissible" pour l'auteur de ce récit. En matière de dédoublement de sa personne, nous découvrons là une des réflexions les plus constantes et les plus profondes chez Caillois, qui le mènera de la psychasthénie légendaire au mimétisme animal, de l'emploi premier et universel des masques à une dissolution régressive vers le minéral. Ensuite, ce seront les dossiers scolaires de Caillois qui sont épluchés. Odile Felgine suit de près son auteur, sans relâche, pour mieux mettre en évidence comment ce brillant étudiant, tout en préparant une agrégation en grammaire et en se spécialisant dans l'étude des mythes et de la sociologie religieuse, va en même temps côtoyer l'avant-garde littéraire de son temps. Son amitié avec Roger Gilbert-Lecomte, qui va le conduire vers le Grand Jeu, son passage aux côtés d'André Breton et des surréalistes, la fondation de la revue *Inquisition*, *Acéphale*, le Collège de sociologie. Ensuite viendra le "Virage américain" et son exil argentin durant la guerre, sous la protection de la Reine Victoria Ocampo, la création de "Lettres françaises" en supplément à la revue *Sur*, qu'il dirigera pendant la guerre. Elle suit de près la mutation de Caillois, son renversement copernicien au

cours duquel il renoue les liens avec la littérature, qu'il avait sévèrement condamné durant ses années au sein de l'avant-garde. Et pour cause. Si la revue est tournée intellectuellement et politiquement vers la France pendant ces années sombres, en publiant des textes de Valéry, Malraux, Gide, ou de Saint-John Perse, auquel il consacrera une très belle étude, elle ouvre ses pages aux écrivains sud-américains. Cette découverte, il la poursuit au-delà de son exil, en fondant en France la collection "Croix du Sud", dans laquelle nous retrouvons les textes les plus représentatifs de cette littérature sud-américaine. De même, il offrira au public français des traductions de Jorge Luis Borges, Pablo Neruda, Gabriela Mistral, Octavio Paz... Ici encore, les dédoublements sont à l'oeuvre, en nous montrant un Caillois partagé entre la scène littéraire française et son goût inépuisable pour la littérature américaine. Le voyage, la distance, l'éloignement dans des contrées arides, voilà ce qui forge le caractère d'une oeuvre. Et son dernier voyage, Roger Caillois l'accomplit parmi le peuple des pierres, dans "un acquiescement au jeu universel". Les secrets de l'imaginaire, que Caillois avait approché aux confins du mythe, du sacré, des jeux, des rêves ou du fantastique, viennent se condenser dans le miroir obscur de l'obsidienne. La pierre et ses dessins, le minéral et son écriture, amènent la contemplation de Roger Caillois vers une mystique matérialiste, mouvement d'effacement de la l'auteur dans le dédale de la matière, dissolution paramnésique dans une totalité immanente, que l'auteur rapproche par certains aspects de la tradition zen.

Immanquablement, l'oeuvre et le parcours de Caillois s'enroulent sur des mythes biographiques, forgés de toute pièce par l'auteur et développés dans "Le fleuve Alphée", son autobiographie intellectuelle. L'ensemble de ses écrits sont redevables de ce qu'il nomme la parenthèse, sorte d'océan symbolique du livre qui engloutit, et qu'il tenta de traverser, à l'instar du fleuve mythologique, afin de regagner l'autre rive, celle du monde des pierres, cette source qui éponge. Depuis l'essai de Dominique Autier en 1983, aucune étude n'avait tenté le parcourir l'ensemble de l'oeuvre de Caillois. C'est ainsi que la biographie d'Odile Felgine suit cette dispersion des eaux en ses multiples carrefours, pour les reconduire jusqu'au rassemblement ultime.

Stéphane Massonet

Odile Felgine, Roger Caillois, biographie, Paris, Ed. Stock, 1994, 459 p.

Pour une lecture introductive aux oeuvres de Roger Caillois, nous conseillons également:

Alain Bosquet, Roger Caillois, Paris, éd. Seghers, coll. "Poètes d'aujourd'hui", 1971.

Dominique Autier, Approche de Roger Caillois, Toulouse, éd. Privat, 1983.

Jeannine Worms, Entretiens avec Roger Caillois, Paris, éd. La différence, 1991.

La solitude, son dépassement, sa permanence.

Entre l'individu et le groupe, il y a une incessante dialectique qui marque l'action et la réflexion de quiconque, refusant une médiocrité soumise, fait vœu de désobéissance perpétuelle. La multitude étouffe l'âme, l'isolement la mutile. Alors on tente de valoriser divers intermédiaires: sectes d'affinités électives ou cercles clandestins, aristocraties non-héritaires ou éphémères fédérations... Le problème reste entier.

A juste titre, Georges Bataille pouvait écrire: "Il n'est rien d'humain qui n'exige la communauté de ceux qui le veulent. Ce qui va loin exige des efforts conjugués, du moins se poursuivant de l'un à l'autre, ne s'arrêtant pas au possible d'un seul. Aurait-il autour de lui tranché les liens, la solitude d'un homme est une erreur. Une vie n'est qu'un maillon. Je veux que d'autres continuent l'expérience qu'avant moi d'autres ont commencée, se vouent comme moi, comme d'autres avant moi, à mon épreuve: aller jusqu'au bout du possible." (Sur Nietzsche, Oeuvres complètes VI, Gallimard, 1986, p.31)

Mais pour dépasser la solitude, encore faut-il l'expérimenter et l'intégrer dans son dépassement. On ne sort jamais indemne du monologue schizoïde.

Certes le dissident se glisse dans la foule la plus abrutie afin de mieux dissimuler sa résistance aux pouvoirs et aux normes. A l'opposé, l'ermite en sa retraite médite au centre du cosmos. Et c'est dans l'errance que le chevalier porte la plénitude de sa mission, et par l'ascèse que naît l'espérance de contempler le Graal, qui est unité rédemptrice. Dans le Tarot, le Mat est sans chiffre, et on peut voir dans ce personnage le Bateleur en marche. Mais c'est précisément cette marche qui le distingue. Il ne s'exhibe plus devant une assemblée de curieux, il est le vagabond, le hors-la-loi, celui qui cherche inlassablement l'Or du Temps, pendant que les chiens le harcèlent

à l'entrée des villages. Quant au bodhisattva, il refuse une sérénité qui serait éloignement du monde des prétendues apparences, et il revient, porteur de lumière, parmi les humains. Il y a séparation pour atteindre la connaissance, et cette connaissance mène au partage.

Perspective émancipatrice. De l'Ariste à l'Anarque, de Palante à Jünger, une pensée d'inspiration nietzschéenne énergiquement balaie de gauche à droite un encombrement qui prétend nier l'horizon.

L'homme naît seul, vit seul et meurt seul... Cette vérité cruelle et évidente nous fut enseignée par la sagesse bouddhiste. Et aussi par l'expérience, lorsqu'elle se déploie dans sa nudité à l'encontre des principes communautaires et du confort grégaire.

L'intensité de nos amours, la force de l'amitié, nos admirations et nos influences, l'engagement dans la société, la prise de parole sur la place publique n'empêcheront jamais le triomphe de cette solitude, le questionnement du miroir mental quand s'effacent soudain parades et mascarades. Inutile de s'enfouir dans les sables de quelque lieu abandonné des hommes: le désert est en nous-même. Nous sommes les anachorètes de notre propre conscience. Devant le spectacle du monde, l'homme libre avance comme un tueur d'illusion. S'il accepte telle aventure collective, ce sera par stratégie ou par plaisir, l'acte d'un condottiere acceptant sur l'honneur un pacte provisoire. Dans les affaires humaines, l'éternité des serments, parfois sincères, se présente bel et bien comme le mirage suprême qui anéantit notre lucidité. Nous avons tous souhaité cette extase qui voudrait ignorer les contingences du monde sensible, le seul que nous puissions connaître. En tout cas, le seul où notre volonté ne soit pas vaine. Assumer cette condition tragique est le prix fort payé à une lucidité qui jamais ne daigne faire crédit.

Cette solitude exemplaire et fertile ne se veut nullement contemplation d'elle-même. Elle n'est pas l'isolement de celui qui survit dans les marges étroites d'une communauté insouciantes ni l'égoïsme destructeur qui refuse à l'autre toute existence un peu tangible. Il y a une phratricie des solitaires, qui se moque de l'espace et du temps. Elle rassemble les compagnons d'Hermès Trismégiste qui, depuis des siècles, s'évertuent à découvrir le savoir qui fonde l'univers. Tâche impossible évidemment, mais dont l'itinéraire sinueux et les multiples épreuves deviennent le territoire où se réalise son accomplissement.

Ammonios Sakkas. Son silence, la transmission de son enseignement, l'énigme de sa puissance. La parole alexandrine retrouve sa magnificence dans nos mégapoles que la tyrannie technocratique tente vainement d'asservir... En Haute-Egypte, Spiridon le Schismatique eut une vision qui confirmait certains décrets de l'imaginaire. Ailleurs la terre tremblait.

Nous avançons entre les morts et les dieux, persuadés de l'urgence de cette quête. Au coeur des labyrinthes urbains ou dans la pénombre des forêts archaïques, il existe des initiés qui portent en eux le signe d'appartenance à d'invisibles sociétés secrètes, qui n'ont d'autre existence que mythique, mais dont les membres toujours se reconnaissent. C'est alors que la solitude s'affirme au sein même des rencontres, et par-delà les blessures esquisse le désir d'amour sublime, figure androgyne, synthèse idéale de l'unité et de la multiplicité, transmutation qui, par notre vision créatrice, révèle la pure incandescence.

Avant d'envisager cet hypothétique dépassement des contraires, l'errance s'affirme héroïque et demande à celui qui s'y livre les qualités du moine, du guerrier et du poète... Moine, c'est dans la solitude qu'il effectuera le cheminement spirituel, "face au néant" et rongé par d'innombrables doutes. Guerrier, il s'engagera dans de grandes luttes intérieures pour lesquelles il est utile de posséder la maîtrise du corps et des passions. C'est la voie de la rigueur qui préserve des assauts ennemis l'aptitude aux rêves, la mise en éveil qui fortifie la quiétude. Poète, il maîtrisera la tradition et inventera de nouveaux chants. Interprétation des arcanes, ouverture à l'oeuvre régénératrice.

Il ne s'agit pas de reproduire des rites dont nous avons perdu le sens, encore moins de fonder un nouvel ordre avec la nostalgie d'un moyen âge pour littérateurs néo-gothiques. Tout se joue devant nos yeux étonnés. Cette rue bruyante et sale. Ce parc au centre duquel apparaît une fontaine. Cette clairière, ce sentier, ces feuilles ocre et rouges. Regardez attentivement, c'est ici que se découvrent les mystères, la transparence et les envoûtantes révélations de l'être.

Marc Klugkist

Mystères antiques.

Dans le numéro IV d'Antaios, nous avons eu l'occasion de parler longuement du Mithriacisme en tant que "mystériosophie": aux vicissitudes vécues par le Dieu pétrogène correspondent celles éprouvées par l'âme divine, pneuma des Gnostiques. (1)

Longtemps, nombre de clichés partiellement inexacts ont circulé sur les mystères: ils auraient été une création typique de l'Antiquité tardive, d'un Hellénisme déclinant caractérisé par un irrationalisme foncier, en route vers le sombre Moyen Age...(2)

C'est oublier que les mystères d'Eleusis, ceux de Dionysos-Bacchos ou de la Déesse-Mère datent au moins du VI^{ème} siècle A.C.: il s'agit donc d'un phénomène bien archaïque, nullement tardif. De même, ces mystères ne sont pas d'origine "orientale" - ce terme étant souvent pris dans un sens péjoratif -, car le modèle de tous les mystères reste Eleusis.(3) Enfin, il ne faut pas considérer les mystères comme un changement qualitatif sur le plan spirituel, comme une vision religieuse nécessairement plus haute au sein de ce que nous appelons Paganisme. Vieux préjugé faisant de la quête du salut une préparation au Christianisme, vu, lui, comme un culte à mystère qui aurait réussi. Cet usage constant du Christianisme comme référence, souvent inconsciente, a joué un rôle d'obstacle épistémologique. Un ouvrage récent, appelé à devenir un classique, remet les pendules à l'heure. (4) Son auteur, Walter Burkert, professeur de philologie classique à l'Université de Zurich, est un érudit hors pair qui a déjà publié une oeuvre abondante sur le sacrifice, la mythologie grecque, les rituels antiques et enfin les cultes à mystères.

Dans *Les Cultes à mystères dans l'Antiquité*, premier livre traduit en français, l'auteur affirme suivre "une approche résolument païenne des mystères antiques, qui abandonne, dès le départ, le concept de religion à mystères." (5)

En effet, l'Eleusinisme, le Mithriacisme ou l'Isisme ne constituent en rien des "religions" exclusives de toutes les autres, avec ce que cela implique de suffisance (la "vraie foi") et d'intolérance ("Hors de l'Eglise, point de salut"), contrairement aux religions du Livre, Judaïsme, Christianisme et Islam, qui tendent à se différencier, à

se démarquer l'une de l'autre. Les mystères antiques apparaissent plutôt comme "des formes, des tendances ou des options variables, à l'intérieur du conglomérat unique, disparate mais ininterrompu, de la religion antique." (6) Mystère vient du grec "mysterion": la chose secrète, la cérémonie religieuse secrète (le verbe "muein" signifiant se fermer). Dans les mystères antiques, ce secret est symbolisé par la *cysta mystica*, panier fermé d'un couvercle (voir les fresques de la Villa des Mystères à Pompéi). Participation aux niveaux humain, cosmique et divin, cette expérience est liée à un rite d'initiation, volontairement accepté, personnel et secret, visant à une transformation spirituelle par l'expérience du Sacré.

Précisons tout de suite que les mystères païens n'ont strictement rien à voir avec de banales orgies comme le croient certains pseudo-magiciens contemporains... et quelques Chrétiens purs et vertueux! (7) Ces mystères comportent donc une initiation (initiare = commencer), c'est-à-dire une "dramatisation du changement de statut" (E.W.Young), que l'on retrouve dans toutes les sociétés traditionnelles, des tribus "primitives" à nos universités, en passant par certains régiments d'élite. Mais ils comportent également un culte ouvert au public, à l'exception du Mithriacisme, cas totalement particulier puisqu'il s'agissait là d'une véritable société secrète. L'initiation païenne ne signifie nullement changement visible dans le statut extérieur mais bien dans les relations avec le Dieu, la Déesse. Il s'agit d'un changement personnel et non point social, d'un nouvel état d'esprit. De plus les initiations pouvaient alors être répétées. Simplement, elles étaient "indicibles et interdites": elles ne pouvaient être révélées, et de toute manière, la violation du secret ne faisait aucun tort à l'institution puisque les éléments divulgués étaient dénués de sens pour le profane. Burkert montre bien dans son essai que parler de "religion" à mystères est incorrect, le mystère n'étant qu'une forme, facultative, de la religion païenne. (8) Il la compare au pèlerinage de Compostelle, choix personnel et facultatif, forme spéciale du culte offert au Dieu des Chrétiens. L'initiation n'est pas prescrite par la famille, la tribu, contrairement à la communion catholique. Elle est libre, donc suspecte aux yeux des partisans d'une ingérence de l'Etat dans la vie privée: Cicéron, Philon le Juif appellent à la répression, dans leur méfiance de tels espaces de liberté. Les Païens qui se font initier recherchent moins le salut dans un hypothétique au-delà que l'ancrage ici-bas, dans cette vie, nullement considérée comme une vallée de larmes. En prenant le ou les Dieux de leur choix pour guide(s), ils espèrent d'abord se garantir le succès hic et nunc, ensuite mettre toutes les chances de leur côté pour le grand voyage: "les textes prient pour la santé et la richesse, pour une bonne année, pour une bonne chance en mer, et en général, pour une vie agréable, avec la mort aussi tard que possible." (9) Comme le dit Julien dans les Césars (336c):

“Pour toi, nous dit Hermès, je t’ai donné de connaître ton Père Mithra. Observe ses commandements: tu ménageras ainsi à ta vie une amarre et un havre assurés, et, à l’heure où il faudra quitter ce monde, avec l’Heureuse Espérance ce divin guide sera toute bienveillance pour toi.” L’empereur philosophe utilise la vieille formule éleusinienne citée par Platon: Agathè Elpis. Seuls les Chrétiens sont en fait préoccupés par la mort. Chez les Païens au contraire, nulle mortification, nulle limite à la joie de vivre: c’est d’ailleurs en cela que les mystères païens sont plus humains que le Christianisme, morbide par essence. Nulle foi dogmatique en un hypothétique triomphe sur la mort, comme l’a un peu rapidement prétendu une historiographie influencée par les conceptions chrétiennes. Point d’Évangiles, de Révélation qui immuniserait le fidèle contre le tragique de l’existence. Les initiés ne rompent pas avec le monde mais vivent dans le siècle, avec tous les risques qu’une telle attitude comporte. Si les disciples du Christ doivent croire, confesser une série d’articles de foi, dans les mystères, il n’y a référence qu’à une succession de rites, qui ont eu lieu. Certes, les mystères connaissent des théologies ésotériques mais non le concept d’hérésie ni celui d’excommunication. Les Dieux païens, même secrets, ne sont jamais jaloux: leurs sanctuaires abritent les statues d’autres Dieux, tout particulièrement les mithraea. Être le myste d’un Dieu, ou d’une Déesse comme Isis, n’empêche absolument pas de se tourner vers un autre, car comme le dit justement Platon dans le Phèdre: “l’envie se tient en dehors du chœur divin”, précepte que l’on opposera au “Tu n’adoreras pas d’autre Dieu” de l’Ancien Testament. Le Paganisme ignore la conversion, l’apostasie, la lutte contre les “faux Dieux”, ceux du voisin. Le Païen n’a jamais à brûler ce qu’il adorait la veille: point de conversion mais adhésion. De même, il ignore l’anéantissement de la personnalité dans le mystère mais éprouve plutôt un approfondissement, une extension de sa piété, pré-existante à l’initiation. Et ce, par une nouvelle intimité avec le divin dans des formes neuves. Aristote parlait d’ailleurs de “*pathein*” plutôt que de “*mathein*”: éprouver plus qu’apprendre, au cours de cette extraordinaire expérience qu’est l’initiation.

Le Stagirite ajoutait “*diathèthènai*”: changer sa disposition d’esprit. De la perplexité, l’initié passe à l’ébahissement pour parvenir à l’acceptation du sens: “Et alors une lumière merveilleuse vient à votre rencontre, des régions et des prairies de pureté sont là pour vous accueillir, avec des sons, des danses, des mots solennels, sacrés, et des vues saintes; et là, l’initié accompli à ce moment, libéré et délivré de toute servitude, se promène couronné d’une guirlande, célébrant la fête...” ainsi que le rapporte Plutarque.

Lisons et méditons Burkert, en attendant de réactiver les saints mystères!

Christopher Gérard

Notes:

(1) *Antaios IV*, p.14.

(2) Nous faisons toutefois nôtres les vues très justes du professeur E.R. Dodds: *Païens et Chrétiens dans un âge d'angoisse, La pensée sauvage, Claix 1979. Ainsi que le célèbre Les Grecs et l'irrationnel, Flammarion, Paris 1977.*

(3) Même si sous l'Empire, ces cultes sont originaires de l'aire orientale. Voir à ce sujet R. Turcan, *Les Cultes orientaux dans le monde romain, Belles Lettres, Paris 1989.*

Fondamental en tant que digne successeur du Cumont, qui parlait encore de "religions" orientales dans le paganisme romain (Geuthner, Paris 1929).

(4) W. Burkert, *Les Cultes à mystères dans l'Antiquité, Belles Lettres, Paris 1992.*

Désormais cité Burkert. On regrettera toutefois la maladresse d'une partie de la traduction, au style parfois fort alambiqué. Sur le même sujet, on lira Yves Dacosta, *Initiations et sociétés secrètes dans l'Antiquité gréco-romaine, Berg, Paris 1991. Une vision originale: "j'ai écrit ce livre pour partager avec autrui ma conviction qu'aux origines du monde hellénique l'enseignement initiatique et les rites d'initiation constituaient la partie la plus centrale, la plus noble, de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui la "religion"... l'initiation fut (...) la procédure idéale de formation et de sélection de l'élite grecque, depuis les débuts de son histoire (ou de sa préhistoire), et qu'elle n'avait pas un objectif moindre que le dépassement de la condition humaine, l'accès à un statut divin." Pratique est également l'ouvrage de bonne vulgarisation de M.L. Freyburger-Galland, G. Freyburger et J.C. Tautil, *Sectes religieuses en Grèce et à Rome dans l'Antiquité païenne, Belles Lettres, Paris 1986. Le livre de M. Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes, Gallimard, Paris 1959 (nombreuses rééditions en collection de poche) reste indispensable. Pour une vision contemporaine et suprêmement subversive de l'Initiation, on lira bien entendu J. Parvulesco, *Le Soleil rouge de Raymond Abellio, Trédaniel, Paris 1987.****

(5) Burkert, p.15.

(6) Burkert, p.16.

(7) Nous mettons à part les Bacchanales, interdites par le Sénat romain en 186 A.C. (voir Tite-Live). Sur Bacchus, voir N. Mahé, *Le Mythe de Bacchus, Fayard, Paris 1992.*

(8) Burkert, p.21.

(9) Burkert, p.29.

L'initiation féminine.

Au cours de notre siècle, les femmes ont obtenu l'autonomie sur les plans biologique (avec la contraception) et matériel (avec l'accès au travail et l'égalité théorique des droits). Il leur reste maintenant à retrouver et exprimer leur spécificité dans le domaine spirituel. L'ère chrétienne a fermé l'accès du sacré aux femmes, réputées impures ou immatures, dépourvues d'âme et confinées dans les rôles subalternes. La Franc-Maçonnerie spéculative du XVIIIème siècle ne leur a guère laissé plus de chances en ne leur proposant l'accès qu'à des Loges d'adoption régentées par des hommes. C'est dire si le sexe dit «faible» a, en matière d'initiation, tout à reconstruire!

Paradoxalement notre époque est propice à cela, comme tout poison favorise l'apparition de son anticorps. Le chaos et le vide contemporains sont aussi les signes de la fin du règne «matériel patriarcal» avec ses rigidités, ses dogmes, ses barrières. Depuis bien longtemps la femme n'avait été aussi libre de devenir elle-même. Mais pour être réelle, sa liberté doit être dégagée de tout conditionnement inconscient, dont le plus évident est la modernité. La «libéralisation» actuelle des moeurs et des idées ne donne qu'un libre arbitre factice car dénué de sens, de racines et de verticalité. Elle satisfait la masse mais n'a pas étouffé chez la minorité l'aspiration vers quelque chose de plus vrai, de plus solide, ce que les femmes de la Loge Heptagone nomment «le désir initiatique».

L'initiation est l'anti-modernité par excellence, ou le retour à l'essence. Elle a pour préalable le dépassement des illusions et donc des idéologies, pour chemin le travail sur soi, pour but probablement la mémoire, le sens et l'unité. Le Travail de la Loge Heptagone, comme de toute Loge véritablement traditionnelle, n'a pas pour propos l'action «humanitaire» mais au contraire la délivrance de ce qui en nous est «trop humain», opaque au sacré et au sens. Le travail sur soi impose l'épreuve du miroir: savoir se voir tel que l'on est. Ce que nous appelons notre «moi» n'est que la juxtaposition d'impressions, de pensées ou d'émotions éparpillées dans lesquelles nous nous identifions tour à tour: le moi-social, le moi-professionnel, familial,

intellectuel, amoureux, consommateur... occupent l'un après l'autre le devant de la scène, et, de leur clameur, couvrent le mystérieux murmure de ce qui est en germe en nous tous, le sacré, ou la mémoire de l'unité perdue. Celui qui renonce à ses masques voit les choses telles qu'elles sont. Ainsi il apure ses actes et ses perceptions. Ses convictions ne sont pas des peurs déguisées ou des fuites. Ses dons ne sont pas l'attente d'un retour ou la satisfaction d'une image flatteuse de soi-même. La limpidité intérieure ainsi obtenue est le préalable à toute écoute et à tout rayonnement véritable.

Un tel programme implique, en Loge, la rigueur et l'absence totale de toute concession aux dérives du siècle que sont le sentimentalisme, l'activisme ou l'intellectualisme. Les outils d'Heptagone ne sont pas le copinage ou la langue de bois politico-humanitaire, mais le silence, la Règle, les symboles et les rites. Cela ne s'expose pas mais se vit, et ne se partage qu'avec ceux qui travaillent sur le même plan. C'est sans doute pourquoi le «message» des Loges de la Maison de Vie pourra paraître dur: il n'a rien de racoleur et refuse l'affectif. De plus, les Initiées d'Heptagone sont des régulières et non des séculières. On pourrait d'ailleurs reprocher à leurs textes de ne rien dévoiler du travail quotidien de chaque initiée et de leur nécessaire interface avec le monde. C'est dans le chaos profane que se met à l'épreuve le regard vrai et le lâcher prise, non dans la chaîne refermée de la Fraternité.

Marginales, ces Loges le sont aussi à l'intérieur de la Franc-Maçonnerie «installée». Cela n'est pas regrettable mais simplement logique: l'élitisme n'est pas de notre siècle. La Franc-Maçonnerie fut pour les Initiés de la Maison de Vie une étiquette, aujourd'hui à dépasser car profanées, au sens premier du terme. Ce préalable aisément admis, deux questions demeurent à propos d'Heptagone: celle de la non-mixité et celle de la transmission traditionnelle. Les Soeurs d'Heptagone semblent douter de la possibilité d'un travail commun aux hommes et aux femmes. Soutenue par la plupart des Maîtres (masculins, Guénon en tête) de la tradition mais souvent contredite par l'histoire, cette position ne saurait être dogmatique mais soumise au feu de l'expérience et du travail lui-même. Qu'il soit homme ou femme, l'Initié réalise l'unité et l'équilibre de ses polarités. Mais il trouvera dans chaque Rite une «énergie» et des outils lui convenant plus ou moins. S'il est vrai que l'égrégora des Rites chevaleresques est par essence fermée aux femmes, les Loges qui mènent à bien un travail hermétique ne sont pas toutes, bien que mixtes en général, à jeter aux orties!

La question véritable est en fait celle de la transmission. Toute initiation se veut la transmission d'une influence spirituelle et s'effectue selon un Rite (ensemble cohérent de symboles en oeuvre). A l'étonnement probable du profane, la Franc-Maçonnerie utilise un assez grand nombre de Rites, issus éventuellement de «souches»

différentes (pythagoricienne ou templière par exemple) puis remaniés, retravaillés au cours des trois derniers siècles. Certains Rites sont ainsi de nos jours édulcorés, ou alourdis d'ajouts religieux, scientistes ou moralisateurs en fonction des modes de l'époque où ils ont vu le jour. La tentation est grande de faire «table rase» pour forger des outils propres et les juger à leur résultat. Mais dans quelle mesure peut-on «réinventer», à partir des matériaux historiques disponibles, un Rite? Les Initiées d'Heptagone détiennent apparemment une réponse. Elles ne sont probablement pas les seules.

Morgane

Loge Heptagone, L'initiation féminine, Rocher 1986.

Loge Heptagone, Un chemin initiatique pour les femmes, La Maison de Vie 1993.

S. SECHATH, La renaissance de l'initiation féminine, La Maison de Vie 1992.

Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie

Avis aux profanes curieux! Pour tout savoir sur la «FM» et sur les Francs-Maçons, qui sont d'ailleurs assez rigolos: ils s'affublent de sautoirs, de bijoux et de noms pompeux, s'échangent des «attouchements», se vantent d'avoir sept ans, lancent des «houzze», disent «kilo» au lieu de franc et «Agapes» au lieu de bonne bouffe! De «abréviations» et «absences»(!) à «zodiaque» en passant par «décor» et «démission», ce Dictionnaire symbolique et pratique de la Franc-Maçonnerie épargne peu de détails et ne distille l'essentiel, à savoir la constitution de l'égrégora et la métamorphose intérieure de ses membres, qu'au passage ou entre les lignes. Et pour cause! L'entreprise d'un tel dictionnaire semble canulardeuse en elle-même, aussi incongrue que la présence de caméras de télévisions au cours d'une Tenue ou de distributeur de café dans un cabinet de réflexion. Que peut-on attendre de la définition (juste après «ajournement»!) de «l'alchimie» en seize lignes ou, plus loin, de celle du «Gad'l'u» (qui n'est pas Dieu, d'ailleurs...) en vingt? Au-delà de rapprochements parfois burlesques, la méthode présente un grave défaut. L'ordre alphabétique, rationnel et profane, ignore les correspondances sacrées, bouleverse la hiérarchie des symboles, et tue l'organicité de la réalité vivante qu'est une Loge, au sein de laquelle chaque détail ne vaut que s'il est à sa place en relation avec le tout. C'est toute une logique, analytique, linéaire, profane, qui en contrarie une autre, organique, globale, sacrée.

Les lacunes liées à ce choix alphabétique étaient inévitables. D'autres le sont beaucoup moins. La nécessaire concision d'un dictionnaire n'imposait pas l'exclusivité de l'orientation biblique au détriment de toute interprétation celtique ou néoplatonicienne du symbolisme. En référence à une tradition livresque unique (celle de la Bible) les symboles y sont réduits à de simples allégories et non à des germes possibles de sens que chacun, en fonction de la mémoire dont il est porteur, puisse laisser croître en lui-même. Curieusement, dans un tel dictionnaire, le mot «énergie» manque: sans doute celle-ci se fait-elle de plus en plus rare dans les Loges

où ne circulent plus que des discours. On cherche aussi en vain le mot «universel»: non pour sombrer dans les mirages mièvres du cosmopolitisme moralisateur, mais pour exprimer la puissance objective de l'inconditionné que chaque homme en quête peut recevoir en lui-même.

Pour toutes ces raisons, l'ouvrage se situe sur un plan religieux, ou intellectuel et non spirituel. Il s'est donné pour propos «de présenter de façon rationnelle et claire la Franc-Maçonnerie». Signe des temps! Avec ou sans dictionnaire, tous les francs-Maçons ne parlent, et ne vivent plus le même langage.

Morgane

J. FERRE, Dictionnaire symbolique et pratique de la Franc-Maçonnerie, Dervy.

La Lumière de la Liberté

Itinéraire qui a conduit Jean Curutchet de l'OAS à la Franc-Maçonnerie a dû faire frémir quelques-uns de ses anciens compagnons de route et un plus grand nombre encore de leurs héritiers supposés! Tous tireront grand bénéfice à lire son très beau livre autobiographique, la Lumière de la Liberté.

Vertical et spirituel, et non horizontal ou militant, le cheminement de Jean Curutchet a consisté à prendre de l'altitude. Altitude par rapport à l'histoire, qui place le conflit algérien dans la perspective tragique et abélienne d'une inéluctable fin de cycle. Par rapport aux faits, aux hommes, aux structures aussi, puisque seuls comptent non les titres ou la face visible des choses mais la voie traditionnelle en elle-même et l'édification de l'homme intérieur, seules capables désormais de rayonnement et d'action véritable.

L'ancien guerrier a compris et accepté l'échec de l'engagement algérien en le replaçant dans une perspective cyclique de l'histoire. En un éternel retour du même, le présent siècle européen reproduit à ses yeux le déclin du monde hellénistique face à Rome, incarnée à présent par les Etats-Unis. Le temps n'est donc plus aux conquêtes et aux charges héroïques aveugles et vaines, mais exige, vingt siècles après les catacombes, un nouveau travail en crypte. L'ère païenne avait jeté ses derniers feux en se désacralisant dans l'extériorité avec le monde hellénistique. Le cycle chrétien se clôt à présent dans la laïcité, permettant un nouvel essor du sacré. Ce n'est pas d'un Empire que ce siècle va accoucher mais d'une ère spirituelle nouvelle...

Mais, objectera-t-on, pourquoi la Franc-Maçonnerie? La Franc-Maçonnerie, bien que décadente et «profane» dans sa partie visible, reste un des derniers lieux (avec le Compagnonnage) où est encore possible une démarche initiatique véritable. Cette réponse ne comblera pas ceux qui tiennent l'initiation pour une théâtrale foutaise et la Franc-Maçonnerie pour une école (laïque) de magouille politique. Jean Curutchet et René Guénon nous autorisent toutefois à poursuivre, en fournissant la plus simple des définitions.

L'initiation est la transmission d'une influence spirituelle, qui permet à l'initié de développer les possibilités qu'il porte en lui: possibilité de connaissance (intuition, accès aux archétypes, perception juste, au-delà des sens et de l'ego) et possibilité de rayonnement. Celle-ci est donnée en prime comme résultante d'un état intérieur, d'une alchimie interne ou d'une «magie bénéfique», qui pèsent sur la dimension invisible de l'histoire et du monde. Une telle action d'influence ne saurait en aucun cas être confondue avec l'activisme social et politique, qui relèvent du monde profane.

Cela permet de mesurer la décadence effective de la Maçonnerie actuelle. A la dégénérescence initiatique du XVIIIème siècle s'est ajoutée dès le XIXème siècle une véritable déviation de la vocation traditionnelle: l'anticléricalisme ou à l'inverse la confusion entre l'initiation et la «foi» en Dieu, le progressisme, le sabotage des rituels, l'introduction de niaiseries moralisatrices ou scientistes sont autant de signes d'un oubli de la fonction initiatique de l'Ordre. Maintes Loges sont tout simplement devenues profanes comme Jean Curutchet nous en décrit, avec humour, l'expérience.

Quiconque fait une demande un peu à l'aveuglette pour être initié dans la Loge la plus proche d'une grande obédience court le risque d'être déçu. Mais le véritable «cherchant» s'en sort toujours. Car il se produit de nos jours une renaissance indéniable de la Franc-Maçonnerie traditionnelle. L'ouvrage présenté ici le prouve et il est loin d'être isolé.

De nombreux Maçons déçus se sont remis en quête, des Loges nouvelles, parfois presque «sauvages» (hors des grandes obédiences officielles) allument leurs feux et accomplissent un travail intense. La force des symboles est toujours là, qui crée des liens entre les hommes et entre eux et le monde ou leur mémoire. Le symbolisme est le mode d'expression par excellence de tout enseignement initiatique. Son fondement est la correspondance qui existe entre tous les ordres de réalité, qu'ils soient naturels ou surnaturels. Or seul l'homme relié est «l'homme véritable», ce qui ne s'obtient pas sans une véritable métamorphose de celui qui s'y engage, dans ses actions, sa façon d'appréhender le monde, les hommes, la vie. Fort justement, Jean Curutchet décrit les passages de «grades» maçonniques non comme des accumulations de connaissances (ou pis comme des galons obtenus à l'ancienneté!) mais comme autant d'étapes, parfois dramatiques de cette métamorphose. L'apprenti voit la dissolution des masques, la fin des illusions sur soi-même et sur le monde qui l'entoure. Le Compagnon se voit confronté avec l'ombre, c'est-à-dire à la fois avec les côtés sombres de son inconscient personnel et l'aspect obscur de toutes choses. Le travail du Chantier est donc un travail sur soi, dans le quotidien, beaucoup plus difficile que ne le pense usuellement celui qui ne l'a abordé que par la pensée. C'est

pour cette raison que le prosélytisme n'est ni possible ni souhaitable. Les livres ne sont que des témoignages, non destinés à convaincre mais à se reconnaître dans la nuit.

Morgane

J. CURUTCHET, La Lumière de la Liberté, Trédaniel, Paris 1993.

Mathématiques, mystique et poésie

Les mathématiques que nous connaissons aujourd'hui sont d'essence païenne, car leurs fondements nous viennent de la Grèce antique, mais aussi et surtout de la civilisation de l'Inde classique. Les littératures indiennes prouvent à l'évidence que les anciens sages indiens possédaient d'étonnants pouvoirs de

mémoire et de concentration mentale. De là provient le développement, en ces contrées, de sciences où la concentration de la pensée et l'abstraction de l'esprit étaient nécessaires. Les mathématiques, la plus abstraite de plus de toutes les sciences, n'ont cessé d'exercer une fascination irrésistible sur les esprits des Hindous, principalement des brahmanes.

Le travail considérable qui a été investi en astronomie par les brahmanes est en soi une preuve de leur compétence en mathématiques. La haute antiquité de leur astronomie est un argument qui va dans le sens d'une antiquité encore plus grande de leurs méthodes de calcul. En matière scientifique, la dette de l'Europe aux prêtres de l'Inde a été considérable. Il y a, en premier lieu, le grand fait que les brahmanes inventèrent la numération décimale de position aujourd'hui employée dans le monde entier. L'influence que ce système a eue non seulement sur les mathématiques mais également sur le progrès de la civilisation en général, a été déterminant. Durant les huitième et neuvième siècles, les brahmanes furent les professeurs d'arithmétique et d'algèbre des Arabes, et par eux, de toute l'Europe. Ainsi, bien que "algèbre" soit un mot arabe, cette science est un don de la culture brahmanique. De l'Inde, les Arabes reçurent non seulement leurs premières conceptions d'analyse algébrique et de trigonométrie, grâce à ces chiffres dits arabes si familiers aujourd'hui et la notation décimale de position, clef de tous les progrès accomplis. Un livre exceptionnel de Georges Ifrah, fait aujourd'hui le point de façon exhaustive sur l'histoire des chiffres, (1) en montrant dans quel contexte social et culturel est apparu ce système parfait, "résultant d'une improbable conjonction de trois grandes idées; à savoir: l'idée de donner aux chiffres de base des signes graphiques détachés de toute intuition sensible, n'évoquant donc pas visuellement le nombre des unités représentées; l'idée d'adopter

le principe selon lequel les chiffres de base ont une valeur qui varie suivant la place qu'ils occupent dans les représentations numériques; - et enfin l'idée de se donner un zéro totalement opératoire, c'est-à-dire permettant de remplacer des unités manquantes et ayant simultanément le sens du nombre nul. "

Cette invention du zéro fut en fait le résultat d'une extraordinaire conjonction de notions mystiques, symboliques, métaphysiques qui ont joué en la circonstance un rôle de tout premier ordre. Le mot sanskrit qui le désignait (shunya) désignait un symbole-clef de la culture brahmanique, dans une extraordinaire cohésion des rapports et des analogies: " il signifiait alors non seulement le vide, l'espace, l'atmosphère, et l'éther (le 5ème élément) mais aussi le non-créé, le non-produit, le non-être, la non-existence, le non-formé, la non-pensée, le non-présent, l'absent, le néant, la non-substantialité, le peu de chose, l'insignifiance, le négligeable, l'insignifiant, le rien, le nul, la nullité, la non-valeur, le peu de valeur, le sans-valeur et le rien-qui-vaillle. " C'était donc un concept éminemment abstrait, pourvu de nombreuses désignations, (Ambara: l'atmosphère, Ananta: l'immensité, Kha: espace, Pūrna: entier, complet, Akasha: l'éther, bindu: point, etc) qui servait à marquer l'absence des unités d'un certain ordre. Toutes ces dénominations renvoyaient à des concepts bien formés et développés dans les textes religieux et philosophiques agrégés à la tradition depuis longtemps. Un dictionnaire inédit des symboles numériques de la civilisation indienne, incorporé dans l'ouvrage de Georges Ifrah, permet d'explorer les arcanes de l'imaginaire symbolique propre à la tradition brahmanique. L'Histoire des chiffres apporte aussi des informations inédites en français sur la datation de cette extraordinaire invention. Il y est fait mention du premier document attestant l'usage de la numération décimale de position: il s'agit d'un traité de cosmologie intitulé Lokavibhāga (ou "les parties de l'univers") daté de l'an 22 du règne de Simhavarman, roi de Kanchi, an 380 de l'ère Saka; les autres renseignements astronomiques donnés permettent même de donner exactement le jour où ce traité fut achevé: lundi 25 août de l'an 458 de notre ère! De plus, ce traité se présentait comme la transcription en sanskrit d'un ouvrage antérieur rédigé en prākrit, donc de date beaucoup plus reculée!

En l'an 510 de notre ère, l'astronome Aryabhata (al Arjabhad pour les Arabes) utilisait une méthode d'extraction des racines carrées ou cubiques basée sur les propriétés opératoires de la notation écrite des 10 chiffres suivant le principe de position. Son traité d'astronomie contient une trigonométrie

sphérique extrêmement élaborée. En l'an 575, l'astronome-astrologue Varāmi-hira versifiait dans son

Panchasiddhāntikā les nombres en utilisant des équivalents symboliques de

chiffres de cette façon: Expression du nombre 38100: “Khakharûpâshtaguna” = kha - kha- rûpâ - ashta -guna espace.espace.forme.huit.modalités 0 0 1 8
 3. Le même procédé était utilisé par le mathématicien Bhâskara I en 629, par exemple pour donner la durée d’un chaturyuga (c’est-à-dire l’ensemble des quatre âges) soit 4 320 000 ans: viyadambarâkâshashûnyayamarâmaveda”

= viyad - ambara - âkâsha - shûnya - yama - râma - veda
 = ciel . atmosphère . éther. vide . couple. (les) Râma. (les) véda
 = 0 0 0 0 2 3 4

Il existait d’autres méthodes de transposition des nombres en mots, et une profusion de mots-symboles à même valeur numérique, qui atteste de l’extraordinaire inventivité en matière de métaphysique de la civilisation indienne classique. Il est probable que l’idée même de disposer les chiffres selon le principe de position soit venue d’une structure identique attestée de longue date en sanskrit pour les noms des nombres, qui étaient empilés en commençant par les unités vers les ordres de degré supérieur qui avaient tous un nom; soit par exemple le nombre 12 544 632: “- Deux et trois dasha et six shata et quatre sahasra et quatre ayuta et cinq laksha et deux prayuta et un koti.” Par simplification, de plus en plus souvent on n’écrivait plus les ordres, et ainsi les noms sanskrits des nombres de 1 à 9 sont venus à recevoir une valeur suivant leur position dans l’expression des nombres de plusieurs ordres d’unités. Mais dès lors, l’usage d’un vocable spécial était devenu nécessaire pour marquer l’absence des unités d’un certain rang. Pour résoudre ce problème, les brahmanes ont fait appel au mot “shûnya”, qui a d’abord signifié “vide” avant d’acquérir le sens de “zéro”. Et c’est ainsi que ce mot en vint lui-même à jouer le rôle structural d’un zéro au sein de la numération parlée en sanskrit. Comme exemple de la pratique extensive et remarquable de la culture mathématique en Inde, on peut citer le cas d’une problématique du Lalita Vistara, dans laquelle le Sakyamuni, le futur Bouddha, à l’occasion d’une épreuve en vue de son mariage donne les numérations appropriées pour accéder à la mesure de l’infiniment grand comme de l’infiniment petit. Waepcke était convaincu que les comptes du problème résolu par le Bouddha, relatif au nombre d’atomes (ou plutôt de molécules) inclus dans une mesure de longueur, appelée “Yojana”, constituait la base de “l’Arénaire” du grand Archimède.(2) Dans ce livre, Archimède montrait qu’en dépit du système de numération peu pratique qu’avaient les Grecs, il était néanmoins possible de compter n’importe quelle quantité d’objets. Il prenait donc la défense du système grec, face (déjà!) à un système concurrent plus performant.

Les Musulmans ont donc emprunté ce système aux brahmanes, à partir du 8ème siècle de notre ère, moment à partir duquel ils ont commencé leurs premières

razzias en Inde et où ils ont réussi à s'emparer de quelques petits royaumes du Sind et du Gujrat. La transmission à l'Occident n'a eu finalement lieu que cinq à six siècles après ces premiers contacts. Les savants occidentaux n'ont jamais cessé de tenir les Indiens en haute estime, malgré l'écran arabe fait à la culture indienne, et même quelques mots sanskrits, comme par exemple: "uchcha" (sommet), passèrent dans les traductions latines des astronomes arabes. Bien entendu, pareille antériorité fut très sensible dans les applications pratiques exploitant les potentialités d'un système qu'ils avaient créé de toutes pièces, et disposant de possibilités opératoires sans commune mesure avec tout ce qui avait pu être imaginé jusqu'alors. Un traité de +628 écrit par Brahmagupta donnait déjà toutes les règles de base de l'algèbre moderne, avec notamment les règles des signes et le calcul littéral. Il convient toutefois de remarquer que ces règles étaient données dans le contexte de la comptabilité, non dans celui de la géométrie, cette dernière application de l'algèbre étant tout à fait moderne et occidentale (cf. Descartes). Brahmagupta était conscient du quotient infini résultant de la division de quantités finies par des quantités infimes et connaissait la résolution générale d'équations du deuxième degré. La notion d'infini mathématique a été très tôt conçue comme l'indénombrable: "asamkhyeya", ce qui est plus correct que la notion en usage en Europe, même de nos jours.

Le Lilavati ("la joueuse") de Bhâskarâchârya, (Bhâskara n°2) traité d'arithmétique versifiée de l'an 1150, contenait non seulement les règles communes de l'algèbre, mais l'application de celles-ci à diverses questions d'intérêt, de problèmes de change, de mélanges, de combinaisons, de permutations, de sommes de progressions, de recherches d'inconnues ("bija ganita"), et de mesure des surfaces et des solides. Les règles se trouvent être exactes et presque aussi simples que dans l'état actuel de l'analyse mathématique. Les résultats numériques sont facilement déduits, et en comparaison avec des spécimens de calcul grec, les avantages de la notation décimale de position sont énormes. Le même Bhâskarâchârya utilisait une méthode proche du calcul différentiel moderne, qu'il appelait le "tâtkâlikâ gati ganita", le "calcul du mouvement instantané", ce que beaucoup de scientifiques apprendront ici avec surprise. Le Lilavati est donc déjà un manuel moderne d'arithmétique; et juger des mérites de cet ouvrage en comparaison des Grecs n'est peut-être pas approprié. Par contre, l'étendue énorme à laquelle le calcul numérique a été appliqué en Inde est une preuve de la maîtrise acquise, bien avant toutes les autres civilisations. Par exemple, en astronomie: Le Surya Siddhanta, traité d'astronomie du 5ème siècle, contient un système rationnel de trigonométrie, qui diffère entièrement de ce qui était connu dans le monde grec ou dans le monde iranien. En fait il est fondé sur un

théorème de géométrie, qui ne fut donné en Europe qu'au 16^{ème} siècle, par François Viète. Il y est fait emploi des cosinus, et des sinus inconnus des Grecs, qui employaient les cordes d'arcs doubles. L'invention des sinus a été attribuée aux Arabes, mais ils avaient reçu de la trigonométrie indienne ce qu'ils ont présenté comme un perfectionnement par eux de la géométrie grecque. On trouve dans le Ayeen Akbari, un journal de l'empereur mogol Akbar, que les brahmanes des époques anciennes estimaient le diamètre d'un cercle à sa circonférence sous la forme du rapport 3927/1250. Cette proportion de 1250 à 3927 est une très bonne approximation du nombre Pi, et diffère très peu de celle donnée par le Hollandais Adriaensz Mélius de 355/113 au 17^{ème} siècle. Ce même rapport avait été donné au 6^{ème} siècle par le mathématicien Nilakantha! Pour obtenir le résultat ainsi trouvé par les brahmanes, en utilisant une méthode simple à partir de la surface de l'hexagone, il était nécessaire d'inscrire dans un cercle un polygone de 768 côtés, opération qui ne pouvait être exécutée par les moyens de l'arithmétique sans la connaissance de certaines propriétés des courbes, et au moins sans une extraction de racines carrées au neuvième degré, chacune à dix positions de décimales. Les Grecs et les Arabes étaient incapables d'autant de précision. Aryabhata donnait le rapport 62832/20000, ce qui donne également 3,1416. Les nombreuses tables astronomiques indiennes qui ont été rapportées en Europe depuis quelques siècles ont été construites selon des principes de géométrie, mais la période à laquelle elles ont été élaborées ne peut être confirmée complètement. Certains sont d'opinion qu'elles ont été compilées à partir d'observations faites à une période très éloignée, pas moins de 3.000 ans avant l'ère chrétienne (Opinion de J.S. Bailly); et si celle-ci pouvait être confirmée, la géométrie aurait été cultivée par les brahmanes à une époque considérablement reculée par rapport à la période attribuée à son origine en Grèce; si bien que beaucoup de propositions élémentaires pourraient avoir été amenées d'Inde en Grèce. En géométrie nous avons le célèbre théorème de Pythagore selon lequel le carré de l'hypoténuse d'un triangle rectangle est égal aux carrés des deux autres côtés. Il existe une proposition identique dans le plus ancien des Sulva Sutras (traités du cordeau), attribué à Baudhâyana, antérieur de deux siècles à Pythagore. Plus remarquable encore, est la méthode de détermination de la surface d'un triangle quand ses trois côtés sont connus. Cette méthode était inconnue en Europe jusqu'à ce qu'elle soit publiée par Clavius.(3)

Aryabhata comprenait bien le calcul des racines irrationnelles, il utilisait une méthode générale de résolution d'équations du deuxième degré, dont il est maintenant avéré que Diophante (+325,410) ne la connaissait pas, il savait utiliser

une solution générale de problèmes indéterminés du premier degré, qu'il est certain Diophante n'avait pas atteinte, et une méthode d'interpolation d'une multitude de réponses à des problèmes du deuxième degré quand une solution avait été trouvée par essai-erreur, ce qui n'a été mis au point en Occident que par Lagrange au 18ème siècle. Aryabhata n'était pourtant qu'un astronome incorporant un traité sur l'algèbre dans le coeur d'un système d'astronomie, et utilisant les résultats d'une science pour répondre aux buts d'une autre, les deux sciences étant dans un état d'avancement tel qu'une défaillance de l'une pouvait amener plusieurs générations à répéter les efforts antérieurs pour arriver au même stade. Un des procédés favoris des Indiens (qu'ils appelaient "tchattaka") ne fut connu en Europe qu'en 1624, année où Bachet de Méziriac publia un article sur ce sujet, méthode qui était virtuellement la même que celle exposée par Euler (Edimburg Review, Vol.XXIX, p.151).

La même Edimburg Review (Vol.XXI p.372) rapporte l'histoire frappante d'un problème: (trouver x , de telle manière que $ax^2+b = y^2$). Le premier pas vers une solution fut fait par Diophante, il fut prolongé par Fermat, et envoyé comme un défi aux mathématiciens anglais du dix-septième siècle, et il ne fut résolu que par Lord Brounker et Wallis en 1657 au moyen d'un algorithme proche de celui de Bhaskaracharya, six siècles auparavant. Selon Elphinstone, "la supériorité des Hindous sur les mathématiciens grecs est totalement manifeste, aussi bien dans leurs découvertes que dans l'excellence de leur méthode, laquelle diffère complètement de celle de Diophante (voir le Bija Ganita (le calcul des inconnues) cité par Strachey dans Edimburg Review, Vol. XXI, pp.374-375) et dans la perfection de leurs algorithmes (voir "Algèbre hindoue" de Colebrooke citée dans Edimburg Review, Vol.XXIX, p.162). Des centaines et des centaines de manuscrits de mathématiques sanscrites, inconnus en Occident, dorment encore dans des bibliothèques en Inde et attendent d'être dépouillés et étudiés, afin de retracer valablement l'histoire de la pensée scientifique et de ses paradigmes. La crise que les sciences contemporaines ont fait naître dans la culture occidentale pourrait fort bien trouver une solution dans la redécouverte des sources païennes de la pensée scientifique, sources intarissables de la découverte et de l'émerveillement humains et, en retour, sources de sa créativité. La disposition d'esprit des sages antiques et des hommes de science est la même, seule la méthode change.

Jean Vertemont.

(1) G. Ifrah, *Histoire universelle des chiffres*, Laffont/Bouquins, Paris 1994.

(2) Waepcke, *Mémoire sur la propagation des chiffres indiens*, Paris, 1863, pp.75-91.

(3) Elphinstone, *History of India*, p.130.

Pour l'Eveil

«Dans la vie, il n'y a pas de solutions. Il y a des forces en marche: il faut les créer et les solutions suivent.»

Saint-Exupéry

L'Eveil est l'orientation première. Selon tous les témoignages passés et présents, il se traduit toujours par une transfiguration de la totalité de l'être: corps, âme et esprit. Les témoins sont unanimes pour affirmer qu'aucune technique ne peut produire l'Eveil (avec une majuscule). Les techniques produisent parfois des éveils (avec une minuscule) fragmentaires et temporaires. La seule possibilité réside dans la préparation du terrain où la transfiguration pourra s'opérer. S'il est impossible de «faire silence», on peut toutefois supprimer les bruits. Ce travail préparatoire s'effectue simultanément sur le plan de l'Intelligence, de la compréhension subtile et sur le plan de l'âme, de la psychologie bien comprise. Pas d'Eveil sans Intelligence. Celle-ci (avec majuscule) n'a pas grand'chose à voir avec l'intelligence «intellectuelle». L'intellectualisme est en effet un handicap sérieux sur le Chemin. Il disparaîtra lors de l'avance. L'Intelligence est inséparable de la subtilité. Tout ce qui favorise la subtilité est à accueillir. Tout ce qui élargit le champ de vision est bienvenu. Pas d'Eveil sans ouverture d'esprit, sans sens de l'humour.

Pour développer cette Intelligence subtile, on peut étudier les grandes spiritualités et traditions (le Paganisme antique, la théologie apophatique orthodoxe, le Védanta, le Tantra, le Bouddhisme, le Soufisme), les grands philosophes (Heidegger par exemple), de grandes oeuvres littéraires (Pessoa ou le subtilissime Jünger), les Poètes (Char), l'ésotérisme (Gurdjieff, Crowley, etc) et des inclassables comme Abellio, Carteret, Stephen Jourdain. «Il y a plus d'une sagesse et toutes sont nécessaires au monde» a écrit Yourcenar.

Nul besoin de tout lire, de tout étudier: il s'agit de bien lire. De la compréhension subtile naît le sens du discernement. La Spiritualité n'est pas le spiritualisme et la

Tradition n'est pas le traditionnalisme. Tous les systèmes religieux et philosophiques peuvent être étudiés en sachant qu'ils sont tous sans intérêt au regard de l'essentiel. Le chemin est jonché de paradoxes. Outre l'étude théorique, il est possible hic et nunc de rencontrer certains témoins de l'Eveil. Là on change de dimension: la motivation peut devenir très forte. Un authentique Eveillé attise le feu intérieur de celui qui vient le trouver... pour peu que cette flamme existe en lui. Pas d'Eveil sans travail psychologique. L'Eveil ne peut survenir chez des individus psychologiquement délabrés ou névrosés tels que le monde moderne en engendre toujours davantage. La névrose se traduit par une structure caractérielle rigide qui sert à contenir un certain nombre d'émotions que l'on n'a guère envie de ressentir. Ses modalités sont multiples - le style écorché ou renfermé -, mais l'aspect figé est toujours là. Le névrosé joue toujours la même musique. On en trouve à gauche comme à droite et surtout aux extrêmes. «Même merde, parfums différents» disait Gurdjieff.

Avant tout, il faut retrouver une santé psychologique et corporelle certaine. Illusoire est à cet égard la croyance, forme subtile de superstition, que la pratique de techniques souvent issues de l'Orient (Yoga, Zen,...) dispensera du travail psychologique bien compris. Ces techniques sont apparues dans un contexte traditionnel où l'homme moyen pouvait être considéré comme «normal». Elles donnaient alors des résultats. Il en va autrement aujourd'hui: celles-ci sont généralement inopérantes et un grand nombre de centres spirituels conseillent de commencer par un travail sur soi avant de fantasmer sur des réalités «plus élevées».

Il existe beaucoup de livres sur ce travail qui autorise une véritable connaissance de soi et qui permet de développer une vertu première sur le chemin: l'Attention. Le monde moderne a fourni le poison et le contrepoison. On peut faire feu de tout bois (Jung, Reich, Groddeck) mais il est impossible de se contenter de lire. Pour avancer, il faut s'exposer. Inévitablement, les peurs se réveillent. Le choix est là: tourner en rond ou poursuivre le chemin?

L'efficacité du travail psychologique, liée à l'énergétique, fait que certains ne jurent plus que par ce travail. Ils tombent dans un réductionnisme qui finira par les lasser. Toujours garder à l'arrière-plan la perspective spirituelle. Les enseignements de Graf Dürckheim et d'Arnaud Desjardins sont très précieux à ce sujet. La capacité de passer de la mesure à la démesure et son contraire, la souplesse alliée à la fermeté sont des signes d'une bonne santé intérieure. Si ce Travail est accompli, tout deviendra possible et nous verrons que «le miracle est la substance dont la vie se nourrit», pour reprendre une belle parole de Jünger.

Ce texte nous a été adressé par le groupe de prospective Hélios. Toute personne intéressée par les recherches d'Hélios peut s'adresser à la revue, qui transmettra.

Faut-il brûler Mircea Eliade?

Deux ouvrages récents comportent de longs développements sur la riche personnalité du mythologue roumain Mircea Eliade.

Il s'agit tout d'abord des Plumes de l'Archange, de Claudio Mutti. Traditionaliste italien converti, comme Guénon, à l'Islam, Mutti est un fin connaisseur de l'histoire et de la culture roumaines. Il a consacré son essai, luxueusement édité par les éditions Hérode, aux rapports qu'entretinrent avec la Légion de l'Archange Michel quatre membres de l'intelligentsia roumaine d'avant-guerre: Nae Ionescu, Mircea Eliade, Emil Cioran et Constantin Noica. Cette Légion, fondée en 1927 par, entre autres Corneliu Zelea Codreanu (1899-1938), fut un mouvement mystique, une sorte d'Ordre religieux et militaire davantage qu'un simple parti. Les légionnaires se considéraient d'ailleurs comme membres d'une "milice de Dieu", d'une école et d'une armée plutôt que d'un mouvement strictement politique. Enracinée dans la plus ancienne histoire roumaine, la Légion - souvent appelée Garde de Fer d'après le nom d'un de ses composants plus tardifs (1930)-, ne peut se réduire comme le font tant de publicistes et de polémistes à une imitation du fascisme ou du nazisme. Codreanu et les siens rejetaient en effet autant le capitalisme que le communisme, autant le primat de l'économie que celui de la race ou de l'État. Leur but était la rédemption du peuple roumain. Pour ce faire, 800.000 légionnaires s'imposaient 3 jours par semaine jeûnes et privations. La mystique légionnaire fait référence au Christianisme, mais il s'agit du Christianisme cosmique propre à la Roumanie, dans lequel on retrouve quantité de thèmes préchrétiens: construction spirituelle, sacrifice, éthique du service, culte des héros, présence aux côtés des vivants de toute la lignée des ancêtres, prière considérée non sous l'angle d'une demande (do ut des) mais d'une pratique magique à même d'agir sur le monde... On y décèle sans peine des éléments mithriaques ainsi que d'autres qui rappellent la chevalerie médiévale.

Eliade, qui eut de fortes sympathies pour la Légion, la décrivait ainsi en mars 1934: "il faut dire que le roumanisme ne signifie ni fascisme ni chauvinisme mais désigne simplement l'exigence d'un Etat organique, unitaire, ethnique et juste".

Mutti prétend qu'Eliade aurait même été élu député sur les listes du parti créé par la Légion, aux élections de décembre 1937, qui en firent le troisième parti du pays. Le roi Carol II, soutenu par les milieux d'affaires et une partie de l'armée annula les élections, instaura une dictature ultraconservatrice et fit procéder à d'immenses raffles d'une brutalité inouïe. Codreanu fut jugé au cours d'une parodie de procès dont ce pays a le secret et emprisonné, avant d'être étranglé à la sauvette.

Voilà en quelques mots retracé le contexte troublé de l'époque, d'une rare violence, et qui fut tout sauf simple. Le problème est que certains entendent discréditer Eliade et le fruit d'une vie de travail acharné en utilisant, à tort et à travers, certains éléments de sa biographie. Il est vrai qu'Eliade, comme des milliers d'autres, crut que Codreanu pouvait rendre à son pays une dignité, une liberté qu'il n'avait plus sous la coupe de la clique corrompue de Carol II, le plus grand capitaliste de Roumanie. Toutefois, il faut rappeler que la Garde de Fer, certes antisémite (comme à peu près toute la classe politique de toute l'Europe centrale), fut l'objet d'une répression terrible, y compris sous l'occupation allemande. Ses chefs furent internés dans les camps de concentration, libérés par les Alliés et blanchis par le tribunal de Nuremberg: la Légion bénéficia d'un non-lieu qui la lavait de l'accusation de nazisme.

Si Mutti est manifestement rempli de sympathie pour la Légion qu'il idéalise sans aucun doute, et voudrait bien faire d'Eliade un partisan inconditionnel du mouvement alors qu'il ne fut qu'un compagnon de route fidèle dans la tourmente - ce qui est tout à son honneur -, d'autres, pour des motifs différents, tentent de salir la mémoire de l'historien des religions.

C'est le cas de Daniel Dubuisson, indianiste et disciple de Dumézil, auteur d'une thèse remarquée sur la légende royale dans l'Inde ancienne (Economica 1986) et qui signe un essai d'épistémologie comparée intitulé *Mythologies du XXème siècle*.

Les deux premières parties sont intéressantes et nous avons particulièrement apprécié celle consacrée à Dumézil, le découvreur de la trifonctionnalité indo-européenne. La seconde traite de Lévi-Strauss: l'auteur y joue, nous semble-t-il au jeu un peu facile d'épingler des contradictions dans l'oeuvre gigantesque de toute une vie. Facile mais après tout nécessaire et intellectuellement très sain. Mais dans la troisième partie, il abandonne le ton serein du savant pour se livrer à un véritable assassinat en règle sur la personne de feu Mircea Eliade. Il commence par reconnaître que ce dernier "mérite de figurer aux côtés de Frazer, de Dumézil, de Lévi-Strauss parmi les 5 ou 6 mythologues qui auront compté en ce siècle" (p.218).

Mais tout de suite, D. Dubuisson dérape: il nous parle de la période 1932-1945 comme d'une époque "troublante", alors qu'elle n'est que troublée. On ne voit

d'ailleurs pas ce qu'Eliade fit de troublant, lui qui fut nommé diplomate à Londres puis à Lisbonne par le gouvernement Tatarescu, notoirement hostile à l'Allemagne et partisan d'une alliance avec l'Angleterre... Passons encore sur les allusions biographiques qui démontrent une ignorance quasi totale du contexte historique et politique: juger, 50 ans après des faits que l'on n'a pas connus, des gens a posteriori en fonction de critères bien manichéens, ne nous semble pas un exercice très constructif.

Plus graves sont les reproches à peine voilés d'un chercheur qui, au fil des pages, se mue en commissaire politique. Tout y passe: l'antimodernisme d'Eliade, son peu de confiance en la démocratie roumaine des années 30, qui aurait influencé l'oeuvre ultérieure et suffirait donc à jeter le discrédit sur les quelques 70 ouvrages qui la composent. Car notre procureur parle ouvertement de "jugement scientifique ET MORAL qu'il conviendrait de porter sur cette oeuvre" (p.222), ce en quoi il outrepassa son rôle d'universitaire. Il impose à son lecteur une interprétation policière de l'oeuvre éliadienne devant laquelle nous devrions balancer entre "un profond malaise ou une adhésion suspecte" (p.223). Après nous avoir mis en garde contre "les affirmations nébuleuses de Jung" (p.20), Dubuisson fustige "la face nocturne, irrationnelle, instinctive ou prophétique" de la démarche d'Eliade, accusé de proposer "une esthétique subjective et irrationnelle de l'émotion religieuse". Compliment que nous retournerons tout à l'heure à son auteur.

Car Eliade a commis le crime de développer une ontologie qualifiée de "primitive", terme tout aussi incongru que "indigène" sous la plume d'un historien des religions!

Dubuisson reproche à Eliade d'être nietzschéen et ajoute même fielleusement: "On conviendra aussi qu'Eliade n'avait pas non plus d'objections majeures à opposer aux sentiments anti-chrétiens et anti-démocratiques du père du Surhomme." (p.239).

Plus loin, c'est la volonté éliadienne de renouer avec les religions "primitives" pour retrouver le contact avec le sacré, qui est démonisée par notre censeur, qui, horrifié, épingle cette phrase terrible: "découvrir l'importance et la valeur spirituelle de ce qu'on appelle paganisme"! Nous y voilà: le crime par essence est ce recours au paganisme: "la conception éliadienne du sacré, et bien qu'elle plagie la rhétorique religieuse ordinaire, est, vis-à-vis du judéo-christianisme, hérétique. Sans doute peut-on même aller plus loin et affirmer que le sacré éliadien se situe au fond en deça du religieux." (p.250).

Le Judéo-Christianisme est donc pour ce chercheur la seule référence possible, la seule échelle de valeurs permise sous peine d'anathème. Qu'un scientifique utilise d'ailleurs le terme "hérétique" pour qualifier les conceptions d'un confrère en dit long sur sa conception du libre-examen! Si ce n'est pas là une "esthétique subjective

et irrationnelle de l'émotion religieuse", à quoi diable avons-nous affaire? Plus loin, Dubuisson semble déplorer que l'"on ne trouvera dans son oeuvre aucun développement important consacré à la foi, au salut de l'âme, à la purification, à la responsabilité, à la charité, à la communion des croyants, au péché et à la contrition, à l'étude et à la méditation, en un mot à la vie morale et spirituelle. Seul semble le (=Eliade!) fasciner le sourd grondement des forces tumultueuses qui traversent l'homme et le cosmos." Nous sommes ici en plein catéchisme! Plus loin, le père Dubuisson va jusqu'à qualifier le fameux "christianisme cosmique" du paysan roumain de "sorte de naturalisme païen" (p.253). Plus grave: "dans l'oeuvre d'Eliade, le paysan du Danube se retrouve, bien involontairement sans doute, élevé au statut d'interlocuteur privilégié de l'Etre." (p.253)! Ce statut serait-il donc réservé aux seuls démocrates-chrétiens bon teint?

Ce reproche est récurrent dans sa thèse: la conception éliadienne de l'Etre est "païenne et hérétique à l'égard du christianisme" (p.254). Dans "Le néo-paganisme de l'homo religiosus", Dubuisson reproche à Eliade, décidément coupable de tous les crimes, de "placer le pôle positif du côté de l'origine et d'inverser le sens que nous (qui donc?) attribuons au progrès historique", d'exalter les "forces barbares ET païennes". Il parle même de gangue nauséabonde, de germanomanie, de "mystique naturiste, de fascination morbide pour le sexe et le sang, d'apologie de la force et de la puissance, de célébration de l'élite, d'amoralisme, de techniques et d'expériences paroxystiques" (p.288). Pour un peu, il ferait d'Eliade le défenseur des sacrifices humains, antique tarte à la crème de la polémique chrétienne contre les Païens. Nous infligerons à nos lecteurs une dernière citation, longue mais qui nous éclaire sur ce qui anime le professeur Dubuisson dans sa démarche: "...le néo-paganisme qui la (=la figure de l'homo religiosus) caractérise a pour très exacte antithèse l'éthique judéo-chrétienne et l'humanisme contemporain. Ni les idéaux démocratiques de justice, d'égalité, de tolérance et de progrès social, ni les droits fondamentaux de l'homme (santé, éducation, instruction,...), ni la charité, ni le dévouement à une cause humanitaire n'appartiennent d'une manière ou d'une autre à l'univers inhumain et brutal de l'homo religiosus éliadien. Le héros de La Peste, Simone Weil, Jean Jaurès, Léon Blum, l'abbé Pierre ou le docteur Schweitzer ne présentent, par leurs engagements respectifs autant que par les valeurs au nom desquelles ils les choisirent, aucun des caractères qui permettraient de faire de l'un d'eux un homo religiosus éliadien. A bien des égards, c'est aussi contre la tradition judéo-chrétienne, contre le double principe de la foi et de la loi, contre le rôle libérateur de la réflexion et de l'étude, et contre l'impératif de l'amour du prochain qu'Eliade dresse cette figure païenne." (p.289). Hors de la nouvelle Eglise, point de salut!

Il est temps de conclure. La partie consacrée à Eliade n'a pas sa place dans une publication scientifique qui se respecte. Elle est l'exemple parfait d'un phénomène naguère limité aux campus américains: la "political correctness". Bel exemple de vision dualiste et policière du monde avec son manichéisme primaire, son hypocrisie foncière, l'utilisation systématique du procès d'intention, sa bonne conscience en béton armé, sans oublier l'inélégance foncière du procédé consistant à vilipender un mort. Instrument de répression de toute pensée non soumise aux dogmes (catholiques ou autres), limitant la libre discussion des idées et leur confrontation pacifique qui sont le propre de l'Université, cette political correctness a trouvé en Monsieur Dubuisson un parfait illustrateur.

Marc Cels

C. MUTTI, Les Plumes de l'Archange, Ed. Hérodote 1993, 90F (14 Place de la République, F-71100 Châlon-sur-Saône).

D. DUBUISSON, Mythologies du XXème siècle, P.U.L. 1993, 130F

Sur la polémique autour de G. Dumézil, lire l'ouvrage remarquable de D. ERIBON, Faut-il brûler Dumézil?, Flammarion 1992, 130F

Le Révérend Père Dubuisson ferait mieux de le relire et de le méditer: il comprendrait alors qu'une lecture de Dumézil aussi partielle et malhonnête que la sienne permettrait à un quelconque zoïle de faire de Dumézil, l'ami et le protecteur d'Eliade, un auteur suspect, à l'ontologie "antisémite". Il faudrait d'ailleurs qu'il nous explique en quoi une ontologie est ou n'est pas "antisémite"!

PERIEGESIS AMATORIA

Dans son n°3, Antaios signalait le Prix Théophile Gautier de l'Académie française remporté par le recueil latin-français de Geneviève Immè. Ce prix avait été précédé par le Prix Tristan Derème (Mairie d'Oloron). Voici la traduction française inédite de l'hommage prononcé alors par le professeur P. Brunel, de la Sorbonne.

«Il y a près d'un an, Madame Jacqueline de Romilly fondait une Association, Sauvegarde des études littéraires (la ou peut-être plutôt le S.E.L., le sel de la terre) qui se vouait à défendre le latin et le grec menacés par de hasardeuses réformes. Cette association, qui rassemble actuellement près de cinq mille membres, tiendra sa première assemblée générale dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le 21 novembre prochain. J'aimerais qu'on y fit circuler le livre de Madame Geneviève Immè, comme signe de ce qu'elle appelle dans l'un de ses poèmes «mansio» ou «demeurance». Il reste en effet quelque chose de Rome en nous et nous avons besoin de cette continuité essentielle. C'est quelque chose que, pour ma part, je ressens très fortement. J'ai appris le latin avant l'âge - la sixième d'alors-, car mon frère aîné avait décidé de me faire prendre de l'avance. L'apprentissage du latin ne m'a jamais paru pénible (j'ai ignoré ce qu'était le latin par les larmes), et j'ai éprouvé assez vite une grande joie à traduire, puis à lire des textes qui, du plus humble (Cornélius Népos) au plus audacieux (Tacite) sont autant de fleurons de la littérature et de la culture universelles. J'ai été formé au latin classique. Même à l'Université, les programmes ne faisaient alors pratiquement aucune place au latin tardif. Ainsi n'ai-je pas connu ce «faisandage» de la langue latine que J.K. Huysmans a puissamment décrit dans *A rebours* et qu'il a rapproché de la décadence de la langue française de son temps. Et j'aime dans le recueil de Madame Immè un usage du latin pur qui le rend plus beau et plus accessible. Avec ce moyen apparemment anachronique, il faut pourtant tenir la gageure de rendre compte des réalités les plus modernes. Je me rappelle, au temps de l'agrégation, certains exercices périlleux

de thème où il fallait, par exemple, traduire en latin «bombe» ou «chemin de fer». Le professeur trouvait toujours une périphrase astucieuse. A l'astuce, Geneviève Immè joint cette qualité particulièrement précieuse, la concision, dans l'équivalent qu'elle trouve pour football, «pediludium». Le poème, suite de fines définitions poétiques, de descriptions d'un sport populaire entre tous, obtint un prix lors d'un concours en Italie. Après l'agrégation de lettres classiques, en 1962, je me suis par la force des choses éloigné de la pratique quotidienne du latin. Hélas, à cette date, même un agrégé n'écrivait ni ne parlait le latin. Il le lisait tout au plus. Le temps était déjà lointain où un élève de rhétorique comme Arthur Rimbaud faisait, sous la férule de Georges Izambard, des devoirs de vers latins ou de discours latins. La thèse complémentaire ne se rédigeait plus en latin comme au XIX^{ème} siècle et encore au début du XX^{ème} siècle. A cet égard, Madame Immè représente une tradition depuis longtemps perdue. Aujourd'hui mes étudiants sont dits de «lettres modernes», ce qui n'empêche pas que le latin reste obligatoire dans leur cursus, et présent à l'écrit de l'agrégation. J'enseigne la littérature comparée, que je me refuse d'ailleurs à appeler, comme certains de mes collègues, «littératures modernes comparées». Car pourquoi exclurait-on de tels vastes ensembles les chefs-d'oeuvres que les Anciens nous ont laissés?

Cette année, par exemple, j'ai choisi comme sujet «le mythe d'Orphée et le monde de l'idylle». Or on sait qu'en littérature le fameux épisode d'Orphée et Eurydice n'existe pas avant le Livre IV des Géorgiques de Virgile. Quant à l'idylle, s'il faut la chercher d'abord chez les Grecs alexandrins, en particulier chez Théocrite, elle culmine avec les dix Bucoliques de Virgile, étonnant chef-d'oeuvre qui, de Valéry à Pagnol, a tenté les traducteurs modernes, mais qui ne peut être pleinement goûté que dans la langue originale. Je me rappelle avoir suivi sur les Bucoliques les cours prestigieux du regretté Jacques Perret, merveilleux traducteur de Virgile et merveilleux introducteur à la prosodie et à la métrique latines.

J'ai préparé mon cours en étant, trente ans après, tout plein de ce noble enseignement. Or voici qu'au même moment je retrouvais la langue, le lieu et le monde de l'idylle dans le recueil de Geneviève Immè. Le lieu, c'est la Sicile, la terre d'Antonino Immè, chantée au début de ce Voyage d'Amour. Le poème intitulé «Sicile» (II), audacieux pantoum latin, puis français, rappelle la «terra quam dulcis Vergilius celebrauit», la terre que chanta le doux Virgile. Et je voudrais recueillir en un bouquet tous ces poèmes, qui se trouvent vers le début du recueil, et dans lesquels à son tour Geneviève Immè célèbre la Sicile: «Quid mulier civitate Sicula donata canat» (Chant de la Sicilienne d'adoption), «Siculus cantus» (Chant sicilien), «Melilli» (le village natal de Nino), «Sicilia» (I et II). (...)

Sicile de l'idylle où, à la manière de Valéry, une Nymphé sort du sommeil («Nymphae Dies»), ignorante de Satyre et de Pan, mais toute prête à accueillir un grand amour. Sicile de l'idylle où l'on joue sur le décuple tuyau de la syrinx (poème liminaire: «Syringe praecinamus», Prélude pour flûte).

Le risque serait de rester enfermé dans cette bucolique, dans le paradis sicilien ou arcadien. Originaire de Paris, «fille barbare de pays gaulois» venue en Sicile, Geneviève Immè est trop sensible au poids de l'histoire universelle, et particulièrement celui qui pèse sur la Sicile, pour se contenter de cette note bleue. Déjà le poème-invocation à Rome («Roma») laissait deviner derrière la Rome charmante des Naiades de marbre et des eaux jaillissantes, une Rome inquiétante, le fond de ses palais où des luttes sanglantes opposèrent les seigneurs de la Renaissance. Le très beau «Chant de la Sicilienne d'adoption» ne néglige pas les «heures d'horreur» au profit des «heures de lumière». Le volcan Etna ne fut pas le seul à répandre sa lave brûlante sur cette terre apparemment bénie des Dieux.

On y vit aborder de farouches soldats, des «truces hostes»: Carthaginois, Arabes, Normands, Alamans, Angevins, Espagnols, Autrichiens. On n'est pas près d'oublier les sanglantes Vêpres Siciliennes. Très vite l'idylle est blessée, et son monde s'assombrit. Et in Arcadia ego. La pensée de la mort s'introduit dans l'Arcadie de Nicolas Poussin. Les bergers de Virgile pleurent la mort de Daphnis. Et encore au seuil de notre époque moderne, l'Idylle d'Emmanuel Chabrier, dans les Pièces pittoresques ou dans la Suite pastorale, fait très tôt entendre une subtile dissonance. L'Arcadie sicilienne de Geneviève Immè n'échappe pas à la règle. Après de lumineux poèmes qui célèbrent la naissance et l'épanouissement de l'amour dans le mariage, la fête («Huc veni, quaeso, celebra sacra festa»), après tant d'élégies et de chansons (l'adorable *cantiuncula* «Amor amator», la *cunaria cantiuncula*, berceuse pour l'enfant au berceau), vient le temps de l'angoisse, de la souffrance, du deuil: c'est le «silence obstinément blanc d'une chambre d'hôpital» («semper eadem»), c'est le grand départ évoqué dans l'ultime et déchirant poème «Composition» («Pictura composita»).

Le recueil *Amatoria Periegesis* s'organise à la manière d'un cycle. Et je n'ai pu m'empêcher de penser, en le lisant et le relisant, au cycle de *Lieder* de Robert Schumann, *L'Amour et la vie d'une femme*, chanté par la voix déchirante de Kathleen Ferrier, qu'a évoquée Yves Bonnefoy dans un de ses plus beaux poèmes. Pour la naissance d'une oeuvre d'art comme pour la naissance d'un enfant, il faut cette indispensable collaboration de la femme et de l'homme, de Geneviève et de Nino.

Il m'arrive bien sûr de penser à la mort, et avant la mort - si Dieu me prête vie jusque là-, à la retraite. Pour cette retraite, j'envisage de revenir au latin et au grec. Indispensables, dit-on, pour la formation de l'esprit, ils ont, je crois, quelque chose

de rassérénant et de consolateur. C'est peut-être pourquoi j'ai accepté immédiatement de faire partie du comité fondateur de Sauvegarde des Etudes Littéraires. Cette sérénité, c'est celle à laquelle conduit l'*Amatoria Periegesis* de Geneviève Immè car, comme le précise l'Avertissement, «omnia vincit Amor», l'Amour est plus fort que tout, et donc que la mort même.

Pour nous, vivants ou survivants temporaires, le livre apporte la double délectation d'une métrique latine savante et variée (l'appendice nous introduit au mystère des hexamètres dactyliques, des variations sapphiques et autres mètres asclépiades) et d'une versification française souple et diverse (alexandrins rimés du «Chant sicilien», vers courts et libres de «Joie»). Mais l'émotion est plus forte que la science et plus fort que tout, Platon l'avait bien dit, l'Amour. Le prix qui vous est décerné aujourd'hui, Madame, ne vient pas de simples nostalgiques du latin - ils sont si rares! -, d'admirateurs de la technique du vers, mais d'amoureux de la poésie. C'est être fidèle, je crois, à la mémoire de Tristan Derème, et à la vocation essentielle du Prix qui porte son nom.»

Pierre Brunel.
14 novembre 1992.

*Le recueil bilingue Periegesis Amatoria/Voyage d'Amour peut être commandé à l'éditeur
Tarmeye, F-43520 Mazet-Saint-Voy.
Se réclamer d'Antaios.*

Troie

I
Et puis il y a
Celui arrière-été qui meurt
Après le dernier jour
Lent de cette Guerre
Celui
(O pré, ô prêtre clair)
Qu'un brigand ou qu'une
Eau
Tue
Sur la plage du retour...
Celui dont la
Race et le
Deuil,
Au pré blanc...
Celui plus malheureux
D'avoir attendu
Le dernier

Que fût finie la Guerre,
Dont la
Veuve au front l'urne...
Dont le marbre meurt comme le
Soleil
Grec,
Statue!
Celui dont la
Veuve partout
Porte au front d'urne
L'argile , et de funèbres liens
Et sous le marbre mort
Comme d'autres sont morts,
La pâle violette
Et l'anthologie...
Il y a
Celui sur la dernière plage
Qu'un serpent au

Gaz toxique tue

(Fanal clair
Sur la route qui blanche)

Quand tous les siens sont morts
Et qu'entre les trompettes en berne

Armistice il revenait seul de
Troie.

II

Le dernier mort de toute
Guerre, si nous le connaissons,

Et qui mérite
Aussi un monument public.

III

Dysenterie...
Pièges de l'eau... serres du froid...

Un chemin de pierres levées
Suit le chemin de boue que suit notre
cohue

Les yeux, comme une enfant, agrandis
par le glaive
Et le canon de Mars

(Mettre, mettre des pierres
En travers d'une tombe de boue

Pour la protéger des loups
Et puis continuer,

Sans trop se retourner sur cette
Vallée de Boue où l'on laisse les siens...)
22.4.1991. Dépêche A.F.P.:
«L'Exode se...»
Guerre du Golfe, 1991.

Daniel ARANJO

Daniel Aranjo a publié en 1988 une version personnelle d'Agamemnon, où le Messenger, par exemple, revient en fait de Treblinka, mais sans le mentionner, le registre restant le terrible présent d'un mythe pas aussi mythique que cela (la pièce est disponible chez l'éditeur J et D, 2 rue Cazaubon-Norbert, F-64000 Pau, 80FF plus le port).

L'Action Sacrilège du 9 avril 1950, dimanche de Pâques de l'Année Sainte, en la Cathédrale Notre-Dame de Paris.

Organisé en partie par des Surréalistes Révolutionnaires liés à Marcel Mariën et à Paul Nougé ainsi que par une fraction du Groupe Lettriste de Paris, cette «performance» créera un scandale international relayé par la presse de tous les pays.

A l'instigation de Serge Berna (qui rejoindra plus tard l'Internationale Lettriste) et de Michel Mourre, le petit groupe de camarades iconoclastes avait à l'origine envisagé un simple lâcher de ballons rouges dans Notre-Dame. Mais à mesure que la conversation de nos sympathiques conspirateurs s'échauffe, un scénario plus complexe s'échafaude: il aboutira peut-être à l'action la plus sacrilège jamais enregistrée dans l'Occident moderne contre l'Eglise catholique...

En ce jour de Pâques 1950, Notre-Dame de Paris et son parvis sont comblés de pèlerins: c'est en effet la Grand'Messe censée marquer le milieu exact de ce XXème siècle. Revêtu d'une robe de moine dominicain achetée la veille, Michel Mourre fend sans peine la foule et parvient à se hisser sur une chaire. Il commence alors à y proclamer le texte écrit par Serge Berna, devant un troupeau recueilli:

«Aujourd'hui, jour de Pâques en l'Année Sainte

ici

dans l'insigne basilique de Notre-Dame de Paris

j'accuse

l'Eglise catholique universelle du détournement mortel de nos forces vives en faveur d'un ciel vide.

J'accuse

l'Eglise catholique d'escroquerie.

J'accuse

l'Eglise catholique d'infecter le monde de sa morale mortuaire,

d'être le chancre de l'Occident décomposé!
En vérité, je vous le dis: Dieu est mort....»

La voix tonitruante du faux moine est alors recouverte par les grandes orgues donnant à plein fracas: on vient de s'apercevoir du sacrilège! «Le tumulte aussitôt devient extrême. Certains demeurent indécis... Des femmes tombent à genoux, esquissant des signes de croix. La panique grandit. Un militaire américain (! NDLR) s'oublie jusqu'à tirer son revolver.»(in «Les Lèvres nues» n°4). La fuite, dans un climat de lynchage, s'organise à grand'peine. A l'extérieur, la foule se précipite à la poursuite du petit groupe, tandis que le faux dominicain, imperturbable, continue à la bénir en courant. Gêné par sa robe en lambeaux, il la jette dans la Seine et court presque nu. C'est partout la panique, la fête du grand dieu Pan!

Enfin, encerclés par la police, nos héros, hors d'atteinte de la meute sanguinaire, sont conduits sains et saufs à la Préfecture.

Cependant, les conséquences de ce coup d'éclat prêtent à réfléchir: en effet, le sentiment religieux en sort renforcé.

«Mourre, personnage fantasque et inconsistant, se laisse entraîner au désaveu de son intervention, compose de ce reniement un livre, si bien que l'Archevêque de Paris, celui-là même qui officiait pendant le scandale, en recommandera l'acquisition aux bibliothèques paroissiales» (in «Les Lèvres nues» n°4). Et la revue surréaliste belge de conclure: «Faute d'un rayonnement profond et véritable, elle (l'entreprise sacrilège) ne quitte pas le niveau d'une simple rêverie ou d'un jeu esthétique pour la réjouissance et la satisfaction d'une élite isolée».

Il était certes nécessaire de livrer à la connaissance des lecteurs d'Antaios ce fait divers exceptionnel par l'ampleur de son scandale. Il permet également aujourd'hui de déterminer jusqu'à quel point de telles opérations sont à long terme efficaces et, d'une manière plus générale, soulève l'éternelle question de l'opportunité ou non d'un affrontement violent avec nos ennemis. Il semble hélas que cette stratégie - si jubilatoire qu'elle puisse être -, se révèle au fond d'une piètre tactique, et appartient aux anciennes formes de l'anticléricalisme social tel que l'ont développé les Surréalistes marxisants (Péret, Bunuel). Nous n'avons plus à lutter contre, mais à combattre POUR. Voici la morale de cette histoire au demeurant fort réjouissante.

Bertrand Delcour

Lire à ce sujet Les Lèvres nues, 1954-1958, Ed. Plasma, hélas épuisé.

Notre ami Bertrand Delcour, jadis proche des Situationnistes et de Guy Debord, prépare un essai consacré à Augièras, écrivain maudit. Nous aurons l'occasion d'en reparler longuement dans Antaios.

Livres du Maître

Dans le numéro 2 d'Antaios (Les Dieux des écrivains), je terminais ma note consacrée à Gabriel Matzneff «un libertin entre Paganisme et Orthodoxie» en l'exhortant à écrire un livre sur ses maîtres, de Pétrone à Cioran. C'est désormais chose faite avec *Maîtres et complices*, ouvrage inclassable à souhait. Au risque - assumé avec jubilation -, de déplaire à deux ou trois (mauvais) lecteurs qui m'avaient alors fait part de leur vertueuse indignation, je vais longuement parler de son dernier livre.

Infidèle à ses maîtresses (n'ayez contre lui le coeur endurci), Matzneff ne l'est nullement à l'égard de ses maîtres. Citer un érudit oublié qui a nourri ses rêveries, un philosophe inconnu des branchés est pour lui plus qu'un plaisir d'esthète: un devoir filial. Or, pareil respect est le propre de l'homme d'honneur et c'est avec une grande émotion que j'ai lu, sous sa plume, les noms à peu près oubliés de notre cher Franz Cumont, de Pierre de Labriolle, de Constant Martha, de Jean Bayet... Combien sommes-nous à travers le monde à adresser de temps à autre un salut muet aux mânes d'un Jules Bidez, d'un Henri Grégoire?

La mémoire des ancêtres est, avec la fidélité, un des fondements d'une spiritualité authentique ainsi que de tout art. N'oublions pas que la mère des Neuf Muses est précisément Mnémosyne, la Mémoire.

Autre élément séduisant chez Matzneff: son goût profond pour le latin, qu'il connaît bien et pratique, lui le métèque russo-byzantin! Plaisante aussi chez cet homme singulier -c'est ainsi que Stendhal qualifiait Julien, dit l'Apostat-, est sa totale indépendance d'esprit: «m'être créé un panthéon particulier, ignoré de la foule, quasi clandestin, non seulement ne me déprimait pas, mais au contraire m'exaltait.» Voilà une citation à citer à tout adolescent inquiet de sa singularité, honteux d'être différent du troupeau...

Matzneff se qualifie de «zinzin» de l'ancienne Rome, dont il parlait durant des heures avec Montherlant, qui se considérait lui comme un Martien. Ses premiers

maîtres sont les *praeclara ingenia*: «j'ai le feu aux joues quand je lis les noms de Lucrèce, d'Horace, de Sénèque, de Pétrone, de Plutarque».

Dans son journal intime d'adolescent, on cherchera en vain les inévitables Sartre et Vian; en revanche, on y trouvera moult citations de Lucrèce, de Juvénal: «Je n'avais pas une minute à perdre avec quelqu'un qui ne partageait pas ma passion de l'ancienne Rome». Dieux merci, on ne se bouscule pas trop pour adhérer au club des fous du monde antique qu'il souhaite constituer. Qu'il sache que c'est chose faite avec Antaios dont les amis, comme Byron, peuvent s'exclamer: «Je crois en vous, dieux d'Épicure!».

Matzneff parle longuement de Pétrone et de son influence sur les grands esprits du Siècle de Louis XIII: le Grand Condé, Richelieu - les trois Mousquetaires ne sont jamais loin -, de son art de vivre, d'écrire et de mourir car la fréquentation des Anciens est pour lui une manière d'eudémonisme. Le passé doit nous servir à rendre le présent plus gai, à faire de notre vie une oeuvre d'art, une perpétuelle action de grâce.

Lucien est bien cité, lu dans la traduction de Talbot, pleine de fondrières et malignement censurée: les passages «osés» sont, avec une pruderie Second Empire, traduits en latin, d'où la rage de l'écolier Matzneff, forcé de se plonger dans son Gaffiot et de pratiquer l'art subtil de la version, volontaire de surcroît!

Plutarque et Sénèque sont encensés même par ce drôle de paroissien admirateur du Bouddha qui «se désaltère avec une égale ferveur aux sources lustrales de l'épicurisme et du stoïcisme». Les Lettres à Lucilius lui permettent de se poser la grande question: comment affronterai-je la mort? Nous, qui n'avons jamais connu la guerre, et ce que Drieu la Rochelle, dans *La Comédie de Charleroi*, appelait «le couple divin, la Peur et le Courage», ne pouvons pas répondre.

A un certain moment, Matzneff précise que la théologie de la mort des Dieux n'est pas sa tasse de thé. A la bonne heure! Les Dieux, en effet, ne sont morts qu'aux yeux des ignorants, des aveugles et des couards, ces conformistes qui, plus païens que le Grand Pontife en privé, se marient à l'église pour ne pas déplaire à leur belle-mère, voire à leur épouse! Larmoyer sur la mort des Dieux, sur le charme fané de l'ancien monde est une attitude qui manque de panache, sans rien de viril, en un mot, un plaisir de décadents. Or, le recours aux Anciens est la condition *sine qua non* de notre renaissance, et non point une berceuse fin de siècle!

Le «Paganisme» - et nous verrons plus loin la raison de ces guillemets - de notre hérétique le pousse à considérer le Christ non pas comme «l'assassin des anciens dieux, mais celui qui les résume autant qu'il résume la Loi et les Prophètes». Certes, la fracture entre Paganisme et Christianisme est souvent artificielle mais c'est tout

de même l'Eglise - et non le Christ, il est vrai-, qui a persécuté les fidèles de l'ancienne religion, brûlé les temples, détruit les livres... Quant au «résumé», nous sommes de plus en plus nombreux à lui préférer le texte original!

Quand, cher Maître, vous dites, un peu rapidement, que «Adonis, Osiris, Apollon, Orphée, Bacchus, Attis, Mithra (vous auriez pu ajouter à cette litanie Thor, Odin, Cernunnos et Quetzacoatl) sont des dieux inachevés, fragmentaires et que ce n'est qu'en Christ qu'ils parviennent à la plénitude de leur être», j'en avale mon Lampsang Souchong de travers!

Car enfin, ces Dieux «fragmentaires», l'Eglise, au nom du Christ, les a «achevés», par la conversion forcée... Certes l'Orthodoxie a pour elle la splendeur de la liturgie, l'aspect charnel, l'absence de tout ce qui a infecté le Catholicisme depuis le thomisme, le rationalisme... Elle est restée plus proche d'Apollon et d'Aphrodite... mais si les papes étaient au pouvoir, quel sort réserveraient-ils à vos livres? Etes-vous certain qu'ils partagent notre passion pour Lucrèce et Pétrone?

Quand vous dites: «je ne suis pas et ne désire pas être un néo-païen», je m'incline, j'apprécie à sa juste valeur votre fidélité à la Sainte Orthodoxie, dont je reconnais les séductions. Je m'incline... mais je ris sous cape: n'est-ce pas vous qui écriviez, dans le Carnet arabe, en 1971, «La présence chrétienne ne parle pas à mon âme, elle m'ennuie»? Phrase terrible de justesse, de lucidité, car c'est vrai que cette présence ne nous parle pas, ou si peu, à nous autres Païens. Je m'incline mais je remarque que vous jugez nécessaire de faire pareille déclaration, ce qui est à mes yeux le signe d'un doute, d'un questionnement...Mais je ne m'incline pas quand un connaisseur de la res romana tel que vous parle de la restauration de «meurtres rituels». Comme si le Paganisme, c'était ce cliché: les immolations de jeunes vierges à la pleine lune par des druides chenus! Et l'Eglise, n'en a-t-elle pas commis des meurtres rituels, en brûlant les sorcières, les hérétiques, les Bruno, les Servet? Contrairement à un Julien ou au regretté Alain Daniélou, vous préférez faire ressortir la continuité et souligner les similitudes, les filiations. Vous avez raison. Mais n'oublions tout de même pas que ces continuités, bien réelles, sont le produit d'un détournement, d'un vol à main armée! Et qu'elles contribuent à renforcer le pouvoir politique d'une Eglise qui, si elle en avait la possibilité, soyez-en sûr, nous enverrait vous l'hérétique, le libertin, le gnostique, et moi le païen, tâter du fagot.

Plus loin, vous parlez du Paganisme comme religion du sexe, ce qui est un peu court si l'on me permet cette métaphore, et du sexe «toujours vaincu par la mort». Non, cher Maître, c'est exactement l'inverse. C'est Eros qui vainc Thanatos: il en sera ainsi éternellement. Je n'écris pas «jusqu'à la fin des temps» à dessein à cause que ce concept est impensable pour un vrai Païen. Eros, esprit divin du plaisir que

vous chantez avec tant de talent, force de la procréation, principe de vie, moteur des événements cosmosoniques, agit à l'intérieur des êtres, divins et humains, pour les inciter à s'unir et à procréer. C'est Eros, le Victorieux, qui fait venir à l'être Ouranos et Pontos. Il est vrai que l'Orthodoxie a gardé un je-ne-sais-quoi d'érotique, elle qui a pensé la liberté et la beauté, elle qui ne s'est jamais fossilisée en vulgaire code moral restrictif. Mais laissons ces scories sans grande importance. L'essentiel est ailleurs; il est dans l'amour sincère du monde antique, dans l'affirmation de sa survie et de la nécessité, pour la civilisation païenne, d'être pour les Européens une école. Oui, il faut avoir de cette culture inégalée une vision salvatrice. Simplement, nous y ajoutons la tradition germano-scandinave, l'apport immense de l'Inde -pensons avec gratitude à Alain Daniélou -, sans oublier l'héritage celtique, qui sort maintenant des limbes. J'applaudis des deux mains quand vous dites que savourer Properce dans l'original est une raison suffisante pour apprendre le latin. Mais voilà, je ne crois pas un seul instant à «la blessure féconde» qui ouvrirait l'âme au Christ: pareil dolorisme m'est étranger. Dieux merci, je ne me considère pas comme «blessé par les images du jardin de Gethsémani et du Golgotha» et j'avoue, moi qui adore Fellini, que son *Satiricon* m'a laissé une impression de malaise. On m'avait souillé mon Pétrone, son innocence païenne...

La saveur du remords dont vous parlez m'est inconnue: je crois à l'innocence du plaisir partagé entre adultes consentants et tout ce masochisme chrétien m'est odieux. Je suis du côté de Rozanov le Païen, celui qui priait Osiris en 1917, celui qui prétend «qu'il existe une incompatibilité universelle entre le sentiment amoureux et l'Évangile». Mais je partage votre fascination pour la renaissance russe du début du siècle. Qui écrira d'ailleurs le livre de référence sur cet âge d'argent, emporté par la catastrophe révolutionnaire? Qui dira l'errance et les souffrances de l'émigration blanche, sa parfaite dignité dans le malheur, qui tracera l'émouvant portrait de Georges Adamovitch, de Wladimir Weidlé et de tous ces intellectuels russes chassés de leur patrie à l'instar des lettrés byzantins après 1453? Pourquoi pas vous?

Il me faut maintenant conclure cette note qui s'est muée en lettre au ton parfois un peu personnel. Ce dernier ouvrage décidément très riche est un splendide hommage rendu à une pléiade d'écrivains et de penseurs, de Joseph de Maistre à Cioran, de Littré à Hergé (sans oublier oncle Arthur). Beaucoup partagent une certaine vision païenne ou paganisante du monde. Voilà une excellente raison de se procurer ce beau livre et de le ruminer tout à son aise!

Christopher Gérard

Livres conseillés

Dans cette rubrique, nous présentons à nos lecteurs une sélection d'ouvrages susceptibles de constituer une bibliothèque païenne.

Dans toute correspondance avec les éditeurs cités, se recommander d'Antaios.

Inédits de Nietzsche

Deux petites maisons d'édition artisanales (donc à soutenir!) proposent des textes du jeune Nietzsche inédits en français.

Sur la personnalité d'Homère, suivi de Nous autres philologues (Le Passeur 1992, 76 rue Claude Bernard, F-75005 Paris, 59F) sont les textes de leçons publiques données à Bâle en 1869.

Questions fondamentales: qui appelle-t-on Homère? Qui est à l'origine de l'Illiade (et non Illiade, cré mille loups-garous!)?

Il s'agit d'une réflexion sur l'essence de la philologie classique et sur la nécessité de son dépassement, de sa transformation en philosophie. Cette science s'intéresse en fait à l'un des instincts les plus profonds de l'homme: l'instinct de parole. Elle est aussi une pédagogie et ce, depuis des siècles.

Enfin, la philologie est par définition subversive car elle s'attache au sens des mots et déconstruit toutes les langues de bois, politiquement correctes ou non. Relisons donc Tonton Friedrich: "il existe une haine rageuse et effrénée contre les philologues partout où c'est l'idéal que l'on redoute, où l'homme moderne tombe à genoux d'admiration devant lui-même, où l'on considère le monde hellénique comme dépassé et sans intérêt. Face à ces ennemis, nous autres philologues devons

toujours compter sur l'appui des artistes et de ceux qui ont des dispositions artistiques: seuls les artistes, en effet, peuvent comprendre combien l'épée de la barbarie menace tous ceux qui perdent de vue l'ineffable simplicité, la dignité et la noblesse des Grecs..."

Supêrbe défense et illustration de la philologie classique considérée comme "la messagère des dieux", idéal salvateur et consolateur devant la bêtise à front de taureau!

Nietzsche rappelle que le philologue, s'il veut éviter la faillite, doit comprendre trois choses: l'Antiquité, le présent et lui-même. A méditer!

Le deuxième éditeur, Encre marine (Fougères, F-42220 La Versanne), édite et diffuse lui-même des livres somptueux, à l'ancienne (non coupés comme les Corti) et d'un prix accessible.

Citons des essais consacrés à Hölderlin, Jünger, Ponge...

L'inédit de Nietzsche est l'Introduction aux leçons sur l'Oedipe-Roi de Sophocle (1870) suivie de l'Introduction aux études de philologie classique (1871). Deux textes fondamentaux (100F) pour mieux apprécier la démarche du philosophe, qui prépare la Naissance de la Tragédie grecque (1872). Plaçant en exergue l'acclamation rituelle de Dionysos: Axié Tauré (Vénérable Taureau),

Nietzsche compare les tragédies antiques et modernes: Sophocle et Schiller, Eschyle et Shakespeare. L'objectif est de se faire une juste idée de ce qui nous différencie des Grecs, et nous parlons des Grecs d'avant l'alexandrinisme, d'avant la décadence... que Nietzsche fait commencer avec Socrate et le platonisme, dont il fustige le "castratisme moral".



Jünger et la Grande Guerre

Un jeune germaniste italien nous propose ici un brillant essai sur le thème, fondamental, de la guerre chez le jeune Jünger. Il y analyse l'expérience du front, indispensable pour bien comprendre l'engagement politique des années 20 au sein de la Révolution conservatrice. Deux ouvrages sont étudiés en détail: les célèbrissimes *Orages d'acier* et *Le Coeur aventureux*. La bibliographie fait de ce travail un livre de référence.

F. FIORENTINO, *La Sentinella perduta. Ernst Jünger e la Grande Guerra*, Akropolis, Firenze 1993, 25.000 lire (La Rocca di Erec, CP 1292, I-50122 Firenze).

Sur Jünger, signalons aussi la traduction fort attendue du manuel classique d'Armin MOHLER, *La Révolution conservatrice en Allemagne (1918-1933)*, Pardès, Puisseaux 1993, 340F. (9 rue J.Dumesnil F-45390 Puisseaux). Somme classique sur le sujet, traduite par Henti Plard, l'ami et le traducteur de Jünger, professeur à l'Université Libre de Bruxelles. Avec une bibliographie...de 500 pages!



Décadons, décadons...

Les Nouvelles Editions Séguiet (3 rue Séguiet, F-75006 Paris) rendent à nouveau disponibles les *Contes de la décadence romaine*, de Jean Richepin (85F), texte datant de 1888. Une série de tableaux "fin de siècle" qui font revivre les derniers feux, "la voluptueuse agonie", de la Rome des Césars.



Année Voltaire

A l'occasion du 300ème anniversaire de la naissance du "Roi Voltaire", l'Université Libre de Bruxelles (Campus de la Plaine, CP 236, Bd du Triomphe, B-1050 Bruxelles), qui abrite en son sein plus d'un voltairien, publie un très utile dictionnaire de Voltaire, auquel 50 spécialistes européens ont collaboré. L'oeuvre du maître de Ferney étant plus que foisonnante, ce vade mecum se révèle indispensable pour s'y retrouver. Imposante bibliographie.

R. TROUSSON, J. VERCRUYSSSE, J. LEMAIRE, *Dictionnaire de Voltaire*, C.A.L., Bruxelles 1994.



Résistances au Christianisme

Raoul Vaneigem signe une monumentale histoire des hérésies, des origines au XVIIIème siècle: *La Résistance au Christianisme*, Fayard,

Paris 1993, 160F. (75 rue des Saints Pères, F-75006 Paris). Servi par une érudition immense, Vaneigem use d'un ton d'une liberté rarissime dans ce domaine, jusqu'alors chasse gardée des théologiens "dans la ligne". Le livre, que l'on peut qualifier, oui Monsieur Dubuisson, d'hérétique, se dévore comme un roman policier car la sujet est souvent romanesque! Plus sérieusement, il s'agit d'un livre unique, car écrit par un non chrétien, qui nous dévoile un pan (avec minuscule!) occulté de notre culture: les multiples résistances au Christianisme, qui furent souvent des tentatives de renaissances panthéistes. Hérésie vient d'ailleurs du grec hairèsis, qui signifie "choix": nos ancêtres pratiquaient un Christianisme "à la carte", qui n'avait pas grand-chose à voir avec les élucubrations des théologiens et des papes... Une telle étude, suprêmement libre, est enfin possible "en dehors des périls et de l'outrance polémique". Vaneigem souligne justement "l'hostilité sournoise ou déclarée des milieux catholiques, protestants, juifs à l'égard d'un romancier condamné à mort pour impiété par le fanatisme islamique (qui) en dit long sur la sincérité démocratique et l'esprit de tolérance dont se prévalent volontiers les divers sectateurs du "vrai Dieu", fort heureusement dépourvus de l'appoint d'un terrorisme d'Etat". Vaneigem juge le Christiansime en déclin irréversible: "à l'aube du XXIème siècle, il en sortira broyé à l'égal des autres idéologies grégaires". L'Histoire nous dira s'il voit juste. En attendant, on lira et méditera cette histoire iconoclaste du Christianisme retraçant avec une "Gaia Scienza" bien nietzschéenne l'aventure de cette "inclination aux libertés naturelles à l'opposé de l'antinature de l'oppression chrétienne", qui nous semble le propre du génie européen.



Confessions

P. Kaepelin, docteur en philosophie et psychosociologue, s'est amusé à reconstituer le journal intime du plus illustre des Pères de l'Eglise: Augustin d'Hippone, l'auteur des Confessions et de la Cité de Dieu. Né de père païen et de mère chrétienne en 354, Augustin sera tour à tour manichéen et néoplatonicien avant de se convertir avec fracas à la "vraie foi". Dans ce journal apocryphe, nous le voyons gratter ses plaies dans la plus pure tradition patristique. Les Confessions sont en effet un témoignage écoeurant de ce qu'un vieillard parvenu à la veille du grand voyage et dévoré de mauvaise conscience peut infliger à ses proches. Kaepelin a bien saisi l'essence de ce Christianisme, doloriste et masochiste: haine du corps, fascination-répulsion pour les plaisirs de la chair (non maîtrisés, soit dit en passant). Son livre est une belle description d'un érotomane donnant dans le dégoût de soi et donnant des leçons de morale au monde entier, le tout sous le prétexte de "mysticisme".

P. KAEPELIN, Journal d'Augustin, Imago, Paris 1993, 110F

On consultera l'intéressant catalogue de cette maison, qui a édité le fameux essai du prof. Miller, Le Nouveau Polythéisme, texte fondateur de la renaissance païenne. Imago, 25 Rue Beaurepaire, F-75010 Paris.



Lévinas et l'Occident

Le philosophe Pierre Chassard analyse dans son dernier essai, *Lévinas et l'Occident* (Ed. Mengal, Bruxelles 1994, 400FB/70FF), le discours lévinien, "mise en question radicale des certitudes et des conduites occidentales". Spécialiste de Nietzsche et de Heidegger, Chassard ne fait aucune concession dans ce texte d'une grande densité et au ton souvent dur. "Haine des forêts, mépris des arbres, dédain des sources et des bruyères. Les répugnances léviniennes, elles, trahissent une incapacité à se tenir humblement au sein de la nature, près des plantes et des êtres animés qui la composent, une peur peut-être, peur de la végétation qui limite l'horizon et des racines qui empêchent l'errance. Faut-il araser les talus, détruire les bosquets, arracher les arbres, dénuder la Terre pour plaire au Dieu arboriphobe d'Israël?". Dans la plus pure lignée nietzschéenne, une critique implacable de l'hybris lévinienne, de l'antinature judéo-chrétienne et de l'onto-théo-centrisme heideggerien (préséance de l'Être sur les étants) qui vise "à nous déraciner nous-mêmes et à nous ramener en servitude à une fiction surmondaine". Un texte au vitriol qui témoigne d'une profonde culture philosophique et d'un amour absolu de la Vie.

*A commander à Mengal, Rue du
Gouvernement provisoire 29, B-1000
Bruxelles.*



Communauté?

Tel est le titre prometteur de la dernière livraison de la très anticonformiste et

inclassable revue *Krisis* (*Krisis* 16, 5 Impasse Carrière-Mainguet, F-75011 Paris, 80F). Ce riche numéro (180 pages) aborde, sous divers angles, le thème fondamental de la communauté: un des grands défis de la "post-modernité" sera en effet de penser cette dernière. Nous avons particulièrement apprécié le bel entretien accordé par Michel Maffesoli, auteur de *l'Ombre de Dionysos*, sur la communauté post-moderne précisément: "Ma conviction est que nous nous dirigeons vers une sorte de transcendance immanente qui dépasse l'individu pour retomber vers le groupe, et dans laquelle je vois l'une des caractéristiques majeures de la post-modernité". On lira aussi l'entretien avec R. Jaulin ainsi que des textes de Mounier et de Lévi-Strauss.



Chasse sauvage

Un curieux essai en italien publié par les éditions Barbarossa (Via Cormanò 18, I-20161 Milano) traite d'un thème folklorique présent un peu partout en Europe: la Chasse sauvage.

On le retrouve en Grande-Bretagne (*Wilde Hunt* ou *Devil's Dandy Dogs*), en Scandinavie (Odin suivi de ses guerriers), en Allemagne (*Wilde Jagd*), en France (Maisnie Hellequin, Chasse Arthur, Grand Veneur), voire en Grèce (*Kallikantzaroi*)... sans oublier nos Ardennes belges. Du même éditeur, citons *Rivolte e guerre contadine*, étude approfondie sur les révoltes paysannes en Europe, depuis la résistance des Saxons à la christianisation forcée sous Charlemagne jusqu'aux grandes chasses aux sorcières.

D. SPADA, *La Caccia selvaggia, Barbarossa*,
Milano 1994, 10.000 lire.

Christopher Gérard



Un livre de Sagesse

Il y a plus de quatre millénaires, Ptahhotep, vizir d'Égypte alors âgé de cent dix ans, rédige un enseignement à l'usage des générations futures. Homme de terrain, attentif à l'expérience de ses prédécesseurs -

contrairement aux intellectuels enfermés dans leurs théories et coupés de toute réalité et de toute mémoire -, alliant savoir et connaissance, Ptahhotep observe le monde de son temps. Il le fait tel un voyageur, se mêlant à la foule, recueillant au passage bruits et rumeurs, le nez au vent, attentif à la lumière, aux couleurs et aux ombres... tout en notant réflexions et commentaires. Petit à petit, maxime après maxime, se précise ainsi la silhouette du Sage. Ptahhotep s'efforce de guider celui qui saura l'écouter vers l'Harmonie (Maât) ou l'Ordre cosmique. Maât symbolise aussi la volonté divine: à chacun d'accorder sa conduite à celle-ci. A chacun d'affermir l'expression de l'Harmonie sur terre, de la rendre solide et durable. A chacun enfin de jouer son rôle dans la chaîne sociale, de se réaliser pleinement selon ses aptitudes. Ainsi, pour le paysan, Maât signifiera travail acharné et honnêteté; pour le notable, équité; pour l'artisan, ingéniosité. Ptahhotep présente son système de valeurs sans pour autant verser dans le dogmatisme. Il s'agit pour lui de fournir des points de repère, des

garde-fous mais jamais de faire partager ses espérances, ses visions, ses chimères. Le Sage guide vers la plénitude, éveille, apprend à se construire, à se forger une âme forte - l'homme de qualité s'appuie sur lui-même et sur ses propres forces -, mais n'impose jamais une direction obligatoire.

L'Enseignement du Sage Ptahhotep, transmis de génération en génération jusqu'à la fin de l'Égypte pharaonique, est aujourd'hui ressuscité par la traduction claire et rigoureuse de Christian Jacq, le directeur de l'Institut Ramsès et l'auteur de nombreux ouvrages sur la civilisation égyptienne.

Erudit sans pédanterie, Christian Jacq est aussi romancier à ses heures; citons son superbe *Pour l'amour de Philae*, roman dans lequel il brosse un portrait émouvant et plein de sympathie des derniers Pâtiens de l'île sainte de Philae résistant vers 535 à la christianisation forcée. Dans l'Enseignement du Sage Ptahhotep, Jacq fustige au passage notre monde à la dérive, où triomphent le renoncement et la démission, l'égoïsme et l'ignorance. Un monde où l'Harmonie, souvent camouflée, voire saccagée, se dévoile dans sa plénitude lors de courts moments d'enchantement.

Anne Ramaekers

C. JACQ, *L'Enseignement du Sage égyptien Ptahhotep. Le plus ancien livre du monde*, La Maison de Vie 1993, 95FF. Lire aussi *Pour l'amour de Philae*, Grasset, Paris 1991, 110FF!



Un calendrier belgo-païen

«Dans aucun pays de l'Europe teutonique, la plus haute antiquité ne s'est conservée si intacte, si entière parmi le peuple qu'en Brabant, en Flandre et dans le Limbourg.»

Cette citation de Victor Coremans, vieille de 150 ans, illustre bien le curieux ouvrage récemment réédité par les éditions l'Anneau. Victor Coremans, personnage hors du commun, fut l'ami de Beethoven, et l'un des pionniers du Mouvement flamand ainsi que l'un de nos grands folkloristes. Le présent ouvrage complète utilement Grimm, qui avait un peu négligé la Belgique et nous emmène sur les traces de la plus ancienne religion cosmique de nos régions, à peine recouvertes d'un mince vernis «chrétien», qu'il nous appartient de gratter avec patience et résolution. Dans ce premier volume, sont tour à tour étudiées les saisons, les mois, les jours et les fameux «lotdagen», les jours de sort comparables aux jours fastes et néfastes de l'ancienne religion romaine. Nos ancêtres pagano-chrétiens (ou christiano-paysans) distinguaient deux grandes saisons: l'été (Zomer) et l'hiver (Winter). Quatre grandes dates rythmaient l'année païenne de l'ancienne Belgique: Zomerdag (dimanche de mi-carême, proche de l'équinoxe de printemps) et Midzomerdag (notre solstice d'été). Zomer est bien sûr la saison du Soleil. Winterdag se place à l'équinoxe d'automne et Midwinterdag est la fête de Jul, dont Coremans a bien parlé dans un autre essai réédité en 1992 par la même maison. Winter est la saison du vent (Wind). Les douze mois rappellent les douze compagnons d'Odin (voir les 12 jurés!). Coremans les passe tous en revue en donnant une foule de détails oubliés, de

proverbes anciens, etc... Ainsi Janvier, est le Wintersmonath de Charlemagne, celui qui suit immédiatement le solstice et les douze nuits de la traversée hivernale. Comme lotdag, citons le 18 du mois, Aerdslap-Dag: il est en effet jugé néfaste de remuer la terre ce jour-là car elle est en sommeil (slap). Les Chrétiens en ont fait la Fête Notre-Dame du Sommeil ou Sommeil de Marie! Et ainsi de suite pour toute l'année. Pour le solstice d'été, l'auteur rappelle des croyances très profondément enracinées chez nos ancêtres: sauter au-dessus du Midzomer-vuer purifie et rend invulnérable. Pendant la nuit solsticiale, certaines plantes acquièrent des propriétés particulières. En 1570 encore, une Ordonnance de Gand défend d'allumer ces satanés feux, dont l'usage s'est maintenu à Bruxelles (Place Saint-Jean et rue de la Violette) jusqu'à la fin de l'occupation française. Dans certains villages, il était de tradition que les jeunes filles, court-vêtues ou même -Que le Seigneur me pardonne!- dévêtues, batifolent et folâtraient dans les champs de blé ... au grand scandale des hommes en noir. Par Freija - Déesse de la Liberté en honneur chez les anciens Belges -, que voilà une respectable tradition à réinstaurer au plus vite!

Marc Cels

V. COREMANS, *L'Année païenne*, Ed. Anneau, Ruisbroek 1994, 400FB, 80FF
Commandes: BP7, B-1601 Ruisbroek, Brabant.



Une revue en grec ancien!

Nous apprenons la naissance de la première revue en grec ancien éditée par des érudits grecs aidés d'hellénistes européens, notamment allemands. Elle paraîtra quatre fois par an et sera destinée à tous les mousikoi andres que compte encore notre vieille Europe! Au sommaire des premiers numéros: Péri tou Platônos Atlantikou logou (logos devant être pris dans son sens de... mythe!), Hélikè, lexiques, conversations en grec attique, correspondances entre hellénistes...

Divertissement pour inoffensifs érudits légèrement déphasés... ou naissance d'un néo-humanisme? Aux «sceptiques» - encore un mot grec -, rappelons l'aventure qui, en quelques années, fit de l'Hébreu la langue de tout un peuple. Qu'Apollon vienne en aide à nos amis philhellènes!

Pour tout renseignement, contacter, en se réclamant d'Antaios, Andreas Drekiis, Hellénikon Eidullion, 25100 Selianitikal Aigion, Hellas.

Tél: 0691/72.488. Pour le télépistolè (fax pour les Barbaroi): former le 0691.72.791



Les Belles Lettres ont 75 ans

Tous les amateurs de mythologie, de philosophie, de littérature ou d'histoire du monde classique connaissent la prestigieuse collection «Budé». Des générations d'étudiants, de professeurs et de lettrés se sont

penchés avec reconnaissance et émotion (ou, parfois, avec accablement pour les premiers!) sur quelques-uns de ses 682 volumes, beiges à la chouette ou rouges à la louve. Dans un entretien accordé à un journaliste du quotidien bruxellois Le Soir, Michel Grodent - qui plus est helléniste de formation -, Michel Desgranges, le PDG des Belles Lettres, rappelle que le projet d'une édition savante des textes grecs et latins remonte à 1914. «Selon la petite histoire, un linguiste appelé Jules Vendryès aurait voulu emporter Homère sur le champ de bataille. Il s'aperçut qu'il ne disposait, en matière scientifique, que des volumes de la collection Teubner de Leipzig (Horresco referens, NDLR) dont il n'y avait pas d'équivalent du côté français. Nos universités dominées par le savoir germanique? Cela ne pouvait pas se passer comme ça!». L'atroce guerre civile eut tout de même une conséquence positive. Et ce fut le début d'une belle aventure éditoriale et intellectuelle qui dure encore. Car cette maison est parvenue à se tailler une belle part sur le marché mondial et à rester indépendante; en outre, elle a, depuis quelques années, pris un fameux coup de jeune, grâce à la création de nouvelles collections ouvertes sur le monde moderne. Michel Desgranges et ses complices sont parvenus à dépoussiérer cette vénérable maison, qui n'a donc rien du refuge pour scrogneugneus rancis. La liste des derniers ouvrages parus est à cet égard éloquent: Aristote et Nonnos de Panopolis cohabitent avec Firmicus Maternus, l'Oeuvre érotique de Pierre Lou s avec un essai de Pauvert sur la censure, Guy Debord le situationniste avec Dominique Venner l'ancien commando d'Algérie passé par l'OAS et la prison, qui

publie aujourd'hui ses passionnants mémoires de combat. Il y a encore des éditeurs sérieux qui, au-delà des préjugés, prennent des risques et tiennent la route.

Tous nos amis doivent donc sans délai se procurer le catalogue de cette courageuse maison, qui accomplit un travail primordial pour nous autres Païens: la redécouverte du versant gréco-latin de notre héritage ancestral.

Christopher Gérard

Les Belles Lettres, 95 Boulevard Raspail, F-75006 Paris. Commander le catalogue en se réclamant d'Antaios. Nous parlerons dans le prochain numéro d'Antaios de l'essai fondamental du professeur Graf sur la Magie dans l'antiquité.



Musiques de l'Antiquité grecque

Nous avons reçu le superbe CD (hors commerce) édité par la succursale athénienne de la BNP et par l'Institut Français d'Athènes. Bel exemple de mécénat intelligent que ce disque présentant treize partitions antiques restituées par Annie Bélis, qui, après un cursus honorum universitaire brillant (Ecole Normale, CNRS, Ecole Française d'Athènes) enseigne la musique antique à la Sorbonne. Le groupe Kérylos, créé en 1991, se consacre aux musiques sacrées et profanes de l'antiquité gréco-romaine. Kérylos est l'oiseau fabuleux Alcyon, il désigne aussi la villa «hellénistique» de l'archéologue et musicologue TH. Reinach. Ce groupe a reconstitué des instruments du

Vème siècle A.C. et nous présente aujourd'hui ces airs sauvés du naufrage. Parmi eux, les deux péans en l'honneur d'Apollon pythien initialement gravés sur le Trésor des Athéniens à Delphes. Airs sublimes qui nous font toucher du doigt, un court instant, ce que fut l'Hellade ancienne... Nous n'en dirons pas plus: il faut se procurer ce disque!

Signalons également que ce CD n'est pas le seul consacré à la musique antique. Un musicologue grec spécialiste de la musique byzantine, Christodoulos Halaris, a édité un CD «Musiques de la Grèce antique» reprenant les mêmes airs (les seuls qui nous soient parvenus). La reconstitution en est légèrement différente mais somptueuse. Il faut en fait écouter les deux!

Marc Cels

KERYLOS, Musiques de l'Antiquité grecque, 140F (port compris).

A commander à Kérylos, 37 avenue de Strasbourg, F-57070 Metz.

HALARIS, Musiques de la Grèce antique, réf. ORANGM 2013.

(Orata, 53 Agias Lavras, 15773 Zografou, Athènes, Grèce).

Se recommander d'Antaios.



L'univers celtique chez vous...

Que nos amis bretons, frères en Bélénos et Rosmerta, ne nous tiennent pas rigueur de notre orientation gréco-romaine... Un

prochain numéro d'Antaios sera d'ailleurs consacré au Nord, et nous n'oublions nullement que nous sommes aussi des Celtes! Voici à ce propos une initiative à faire connaître: Stal Louarn, entreprise de vente par correspondance, spécialisée dans le domaine celtique: livres, CD, bijoux, jeux, et même «T.cheurts». Le dernier catalogue d'automne 94 est du plus haut intérêt; il présente une impressionnante liste d'ouvrages fondamentaux sur les Celtes, les récits

arthuriens, la Bretagne, son histoire et sa littérature. Ainsi que plusieurs dizaines de CD de musique bretonne, irlandaise...

M.C.

*Stal Louarn, 1 rue Amiral Nielly, F-29200
Brest. Se réclamer d'Antaios.*



Qu'est-ce qu'Antaios ?

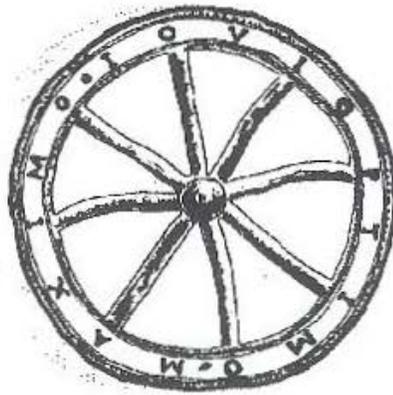
A l'occasion du 1600ème anniversaire de l'interdiction par l'empereur Théodose de tous les cultes païens (8 novembre 392), un groupe d'universitaires brabançons a fondé un cercle européen de réflexion sur le Paganisme, ANTAIOS. Dans la mythologie grecque, ANTAIOS était un géant, fils de Poseidon (l'Océan) et de Gaia (la Terre), qui vivait en Lybie et forçait tous les voyageurs à lutter avec lui. Antaios remportait toujours la victoire : il était invulnérable tant qu'il touchait l'élément primordial dont il était issu, la Terre. Seul Hérakles parvint à le vaincre en l'empêchant de reprendre ses forces. La symbolique de ce mythe est claire : c'est en gardant le contact avec notre sol que nous resterons nous-mêmes, capables de relever tous les défis, d'affronter toutes les tempêtes. En revanche, si nous nous coupons de nos origines, si nous oublions nos traditions, tôt ou tard nous serons balayés, tels des fétus de paille, privés de force et de volonté... Ce socle protecteur, ce sol vivifiant, c'est le Paganisme immémorial, c'est l'antique fidélité à nos Dieux. Non point des Dieux personnels et miséricordieux, jaloux et intolérants, image ô combien dégradée et infantilissante du Sacré mais des principes intemporels, des modèles éternels qui doivent nous permettre de nous projeter dans un avenir grandiose, digne de nos aïeux.

ANTAIOS est aussi le nom d'une prestigieuse revue dirigée jadis par des Européens selon notre cœur : Ernst Jünger et Mircea Eliade. Elle publia de grands esprits du temps comme Borges, Cioran, Evola, Nelli, ...

Antaios est enfin le nom d'un jeune cercle de réflexion, enraciné en Brabant mais ouvert sur l'Europe et le monde, qui entend, dans la mesure de ses moyens, promouvoir les recherches sérieuses sur le Paganisme, revivifier une conception païenne du Sacré et y sensibiliser nos contemporains. Par des conférences, des voyages, par l'édition de livres rares ou inédits : nous pensons publier un essai sur "les morales négatives", un autre sur les institutions de l'Islande païenne, un texte de Friedrich Georg Jünger sur les sagas, un ouvrage monumental sur les résistances païennes en Gaule du Ier au IXème siècle...

ANTAIOS publie aussi une revue trimestrielle, qui se veut le forum où s'exprimeront tous ceux qui aspirent à une renaissance païenne. Tout texte formulant de manière positive l'Esprit du paganisme, sa substantifique moelle, toute information intéressante sur des groupes semblables au nôtre seront les bienvenus. Nos traditions y seront étudiées sous un angle qui n'aura rien de passéiste : nulle lamentation sur la "mort des Dieux", concept à nos yeux vide de sens. ANTAIOS se place sous la rouelle de JUPITER/TARANIS, le très bon et le très grand, symbole d'éternité et de puissance, mais aussi de syncrétisme : ZEUS, JUPITER, THOR ou TARANIS représentent un même principe...

ANTAIOS travaille dans un esprit de tolérance et de refus du dogmatisme qui est le propre de la civilisation européenne.



ANTAIOS

a besoin de votre soutien pour se développer.
Si notre projet vous intéresse, veuillez sans retard remplir
et nous renvoyer ce coupon.

NOM: PRENOM:

ADRESSE:

CODE POSTAL: VILLE:

Désire devenir membre sympathisant/de soutien/d'honneur
d'Antaios et verse donc la somme de FB/FF par chèque ou
en liquide.

- | | | |
|-----------------------------------|------------------------------------|---------------------------|
| <input type="checkbox"/> Commande | <input type="checkbox"/> ANTAIOS 1 | L'esprit du Paganisme |
| | <input type="checkbox"/> ANTAIOS 2 | Les Dieux des écrivains |
| | <input type="checkbox"/> ANTAIOS 3 | La Métamorphose des Dieux |
| | <input type="checkbox"/> ANTAIOS 4 | Mysteria Mithrae |

ANTAIOS, 168 rue Washington, 1050 Bruxelles

SOMMAIRE

<i>Entretien avec le Vénérable d'une Loge traditionnelle française</i>	5
<i>Entretien avec le Vénérable d'une Loge du Grand Orient de Belgique</i>	17
<i>Le Collège de Sociologie.</i>	
<i>Sociologie, secret et communauté</i>	S. MASSONET 20
<i>Voyage dans la mémoire des pierres</i>	S. MASSONET 35
<i>La solitude, son dépassement, sa permanence</i>	M. KLUGKIST 38
<i>Mystères antiques</i>	C. GERARD 41
<i>L'Initiation féminine</i>	MORGANE 45
<i>Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie</i>	MORGANE 48
<i>Lumières de la Liberté</i>	MORGANE 50
<i>Mathématiques, mystique et poésie</i>	J. VERTEMONT 53
<i>Pour l'Eveil</i>	HELIOS 59
<i>Faut-il brûler Mircea Eliade?</i>	M. CELS 61
<i>Periegesis Amatoria</i>	P. BRUNEL 66
<i>Troie</i>	D. ARANJO 70
<i>L'Action sacrilège</i>	B. DELCOUR 72
<i>Livres du Maître</i>	C. GERARD 74
<i>Livres conseillés, faits et gestes</i>	C. GERARD 78